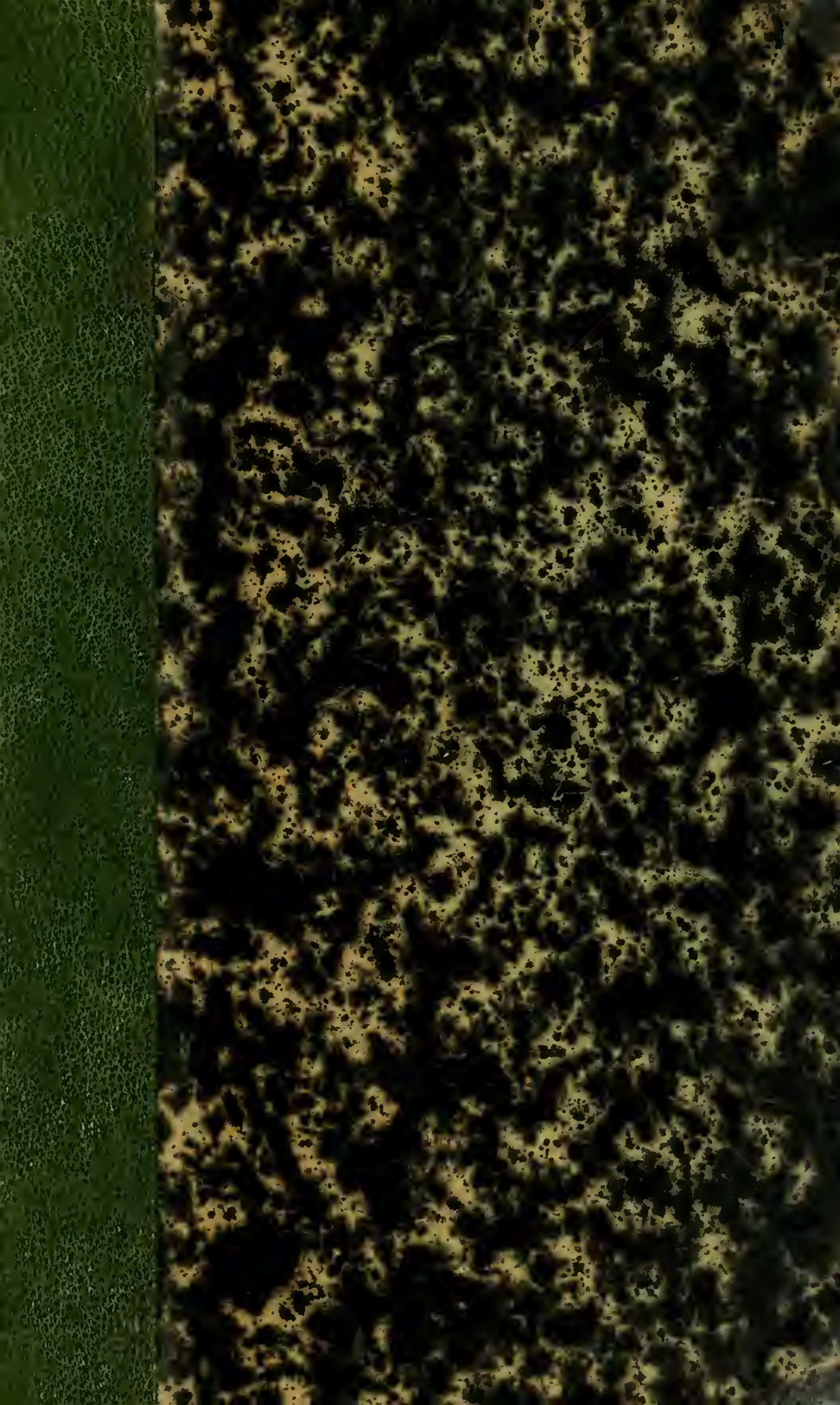






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

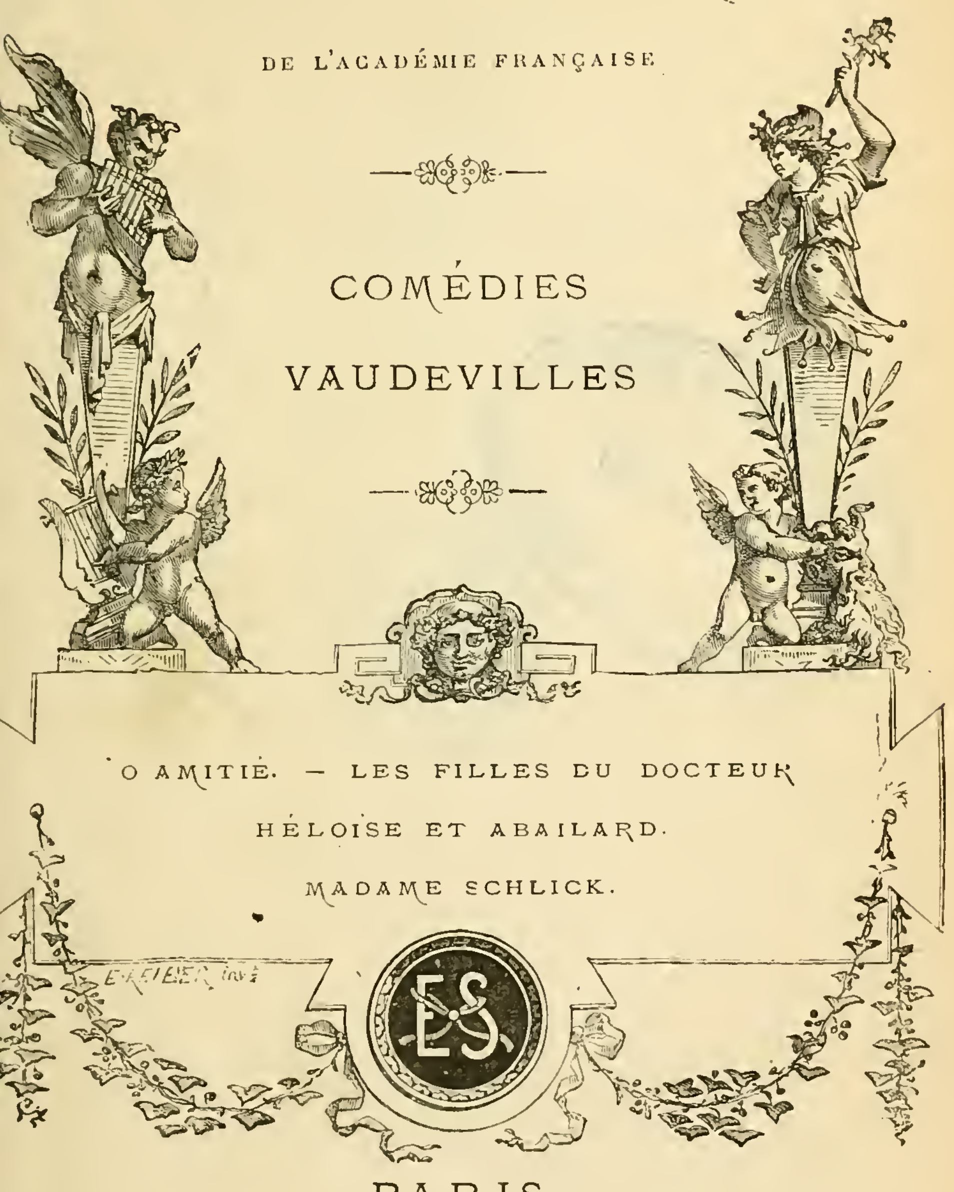
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



COMÉDIES

VAUDEVILLES

O AMITIÉ. — LES FILLES DU DOCTEUR

HÉLOISE ET ABAILARD.

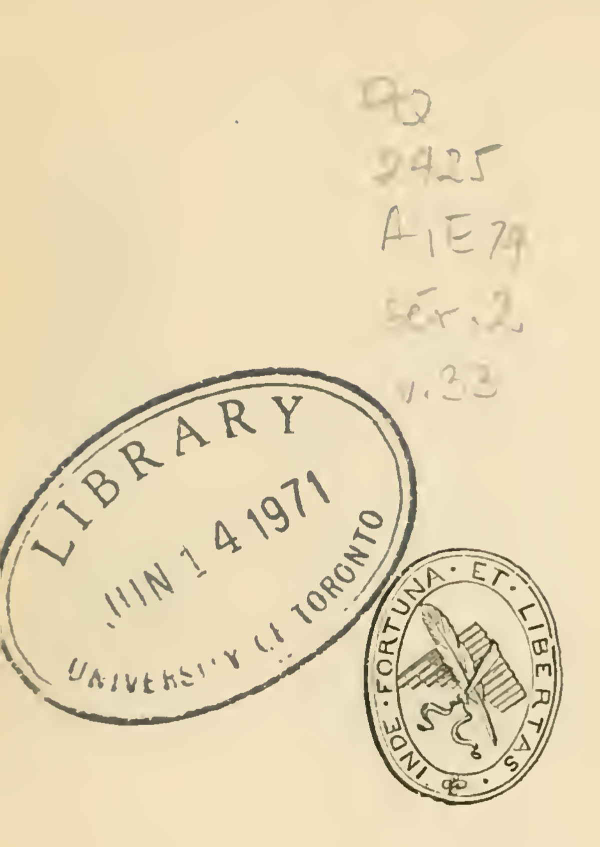
MADAME SCHLICK.

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1885



Paris. Soc. d'imp. PAUL DUPONT, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.) 93.2.83

O AMITIÉ!

OU

LES TROIS ÉPOQUES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER

THÉATRE DU GYMNASE. — 14 Novembre 1848.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MATHIEU, bonnetier	MM. FERVILLE.
LÉOPOLD	BRESSANT.
DUBUISSON. } trois amis	GEOFFROY.
BERNAVILLE }	ROZEVIL.
FÉLICIEN, fils de Dubuisson	LUDOVIC.
FRÉDÉRIC, fils de Bernaville	A. LANDROL.
MALVINA	Mmes E. SAUVAGE.
CÉCILE.	MARTHE.
MADELAINE	ANNA CHÉRI.
UN GROOM	JENNY.

UN GARÇON DE RESTAURANT. — UN DOMESTIQUE.

A Paris, dans le jardin du restaurant de la *Pomme d'Or*, au premier acte. — Chez Léopold dix ans après, au deuxième acte. — Dans le jardin de l'hôtel de Dubuisson, au troisième acte.



O AMITIÉ!

OU

LES TROIS ÉPOQUES

ACTE PREMIER

Le jardin d'un restaurant. — Au milieu du théâtre un marronnier de dimension ordinaire sous lequel une table est mise avec quatre couverts. A gauche un berceau de vigne; à droite, l'entrée du restaurant.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. MATHIEU, puis MADELAINE.

MATHIEU, entrant au fond.

C'est bien ici, sur le boulevard Popincourt, le restaurant de la *Pomme d'Or*, dont j'ai entendu parler à ces jeunes gens... le beau jardin qui tient au restaurant, le marronnier sous lequel on dine... (Lisant la carte qui est sur la table.) Carte du jour... 30 juillet 1828... Holà! quelqu'un.

MADELAINE, sortant du restaurant avec une pile d'assiettes, traverse le théâtre et va déposer ses assiettes sur une table à gauche.

Voilà!... voilà!

MATHIEU.

Jusqu'à la petite servante bretonne, dont le nom est si souvent répété, Madelaine, je crois...

MADELAINE, se retournant.

Qui m'appelle ? tiens, c'est monsieur Mathieu !

MATHIEU.

Tu me connais !...

MADELAINE.

Monsieur Mathieu; le plus riche marchand bonnetier de la rue Saint-Martin... je suis une pratique ! c'est chez vous que je me fournis; mais vous n'êtes pas souvent au magasin... toujours dans votre arrière-boutique.

MATHIEU.

Avec mes livres de comptes ! c'est moi qui tiens les écritures, les factures et la caisse...

MADELAINE.

Et c'est mademoiselle Hélène, votre fille, qui tient le comptoir et qui s'y entend joliment.

MATHIEU.

N'est-ce pas?

MADELAINE.

Comme elle est gracieuse, avenante, accommodante ! ça n'est pas parce que c'est une payse... et qu'elle est née comme moi à Morlaix.

MATHIEU.

Ah ! tu es de Morlaix ?...

MADELAINE.

Madelon Huelgoet... la fille au charpentier, près le port... à côté de la maison où mam'selle Hélène a été en nourrice.

MATHIEU.

La maison blanche.

MADELAINE.

D'où on voit la rivière de Morlaix qui est si belle; nous

en parlions l'autre jour encore avec mam'selle Hélène qui en avait les larmes aux yeux... ce qui est cause qu'elle ne veut jamais de mon argent.

MATHIEU.

Elle a raison !

MADELAINE.

Toute l'année dernière elle m'a fait crédit.

MATHIEU.

Elle a bien fait.

MADELAINE.

Et au jour de l'An elle m'a donné quittance pour mes étrennes... vous n'avez pas ça dans vos livres de comptes.

MATHIEU.

Non, mais j'approuve ! tout ce que fait Hélène est bien fait. Si tu savais, Madelaine, que cette enfant-là est un ange...

MADELAINE.

On s'en doute bien un peu ! rien qu'à sa figure qui est si jolie...

MATHIEU.

J'ai été obligé, vu la foule des admirateurs, de mettre des verres dépolis à la boutique ; aussi tu penses bien que je ne l'avais pas élevée pour rester dans un comptoir. Elle a eu les meilleurs maîtres, parce que dès qu'il s'agissait de ma fille, de ma fille unique, je ne regardais pas à la dépense. Ils disent tous : Mathieu Dauray a cent mille écus de bien... ils pourraient dire le double qu'ils n'en approcheraient pas.

MADELAINE.

AIR : Tendres échos errants dans ces vallons.

Ainsi monsieur, s'il v'nait à l'désirer,
Dans le grand mond' pourrait faire figure.

MATHIEU.

Oui, j'aurais pu, certes, me retirer ;

Mais l'habitude est une autre nature.
Dans la boutique où j'ai su m'enrichir,
J'vends maintenant des bas pour mon plaisir.

Ce qui ne m'empêche pas de rêver pour ma fille quelque chose d'élevé, de brillant, comme qui dirait un duc, un baron, ou un agent de change...

MADELAINE.

Eh bien?...

MATHIEU.

Eh bien!... quand j'ai eu perdu ma pauvre femme, Hélène a déclaré qu'elle ne me quitterait pas; que je ne pouvais pas vivre hors de ma boutique, ce qui est vrai; qu'alors elle y vivrait avec moi, qu'elle s'établirait au comptoir... ce qu'elle a fait!... une fille qui sait l'anglais, l'italien, et tous ses auteurs français! une fille qui joue du piano et fait des romances le dimanche, quand elle est toute seule!... passer sa semaine entière à vendre des bas de soie, de fil ou de coton et à dire aux pratiques : « Quatre au pied, cinq au talon!... » ça n'est pas possible!... je ne dois pas le souffrir. Je veux qu'elle se marie... je le veux et je suis Breton!

MADELAINE.

Alors, il n'y a pas moyen qu'elle vous tienne tête.

MATHIEU.

Aussi elle a fini hier par consentir, à condition que je choisirai un gendre qui vivra avec nous, dans notre maison... c'est là le difficile.

MADELAINE.

Vous ne trouvez pas?

MATHIEU.

Si vraiment... elle m'a aidé... il y a quelqu'un qu'elle aime...

MADELAINE.

En vérité!...

MATHIEU.

Qu'elle aime beaucoup et qui lui convient fort... mais qui... à moi... ne me convient guère.

MADELAINE.

Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

MATHIEU.

Si... si, un brave jeune homme !

MADELAINE.

Est-ce qu'il n'aurait pas assez de fortune?

MATHIEU.

Pas un sou... mais ça m'est égal. Je t'ai dit que ma fille l'aimait. Ce qui m'inquiète, ce qui m'effraie, c'est autre chose!... Écoute-moi, Madelaine, tu es une bonne fille, une payse... et puis il n'est pas défendu à un père de prendre des informations : je venais aujourd'hui... ici... d'abord pour dîner, parce qu'il faut toujours qu'on dîne.

MADELAINE.

On va vous servir. (Criant.) Le numéro 4! (A Mathieu.) C'est le cabinet le plus soigné, dans l'intérieur.

MATHIEU.

C'est bien !

MADELAINE.

Quoiqu'il y ait des habitués qui préfèrent dîner en plein air... dans le jardin.

MATHIEU.

Je le conçois, surtout de ce temps-ci... et si je me plaçais là, sous ce marronnier...

MADELAINE.

Impossible! c'est aujourd'hui le trente. (Lui montrant le journal qui est sur la table.) La place est retenue d'avance pour quatre personnes qui vont venir... leur couvert est déjà mis!

MATHIEU.

Et quelles sont ces quatre personnes? c'est justement là ce que je voulais te demander.

MADELAINE.

Quatre jeunes gens, quatre amis intimes, qui ont étudié ensemble dans le même collège, où ils étaient inséparables; et depuis, quoiqu'ils aient pris chacun des états différents, ils continuent à s'aimer et tous les mois, le trente, ils se réunissent et viennent dîner ici ensemble! cent sols, chacun, le vin compris, ça n'est pas cher, mais ils s'amusent et ils rient à trente francs par tête pour le moins!

MATHIEU.

En vérité?

MADELAINE.

Ils se racontent toutes leurs affaires, leurs projets, leurs espérances, enfin toutes leurs aventures... et il y en a souvent de drôles... je suis obligée de les entendre, c'est moi qui les sers! Ils n'ont pas encore fait fortune, il s'en faut, mais ils commencent! L'autre mois, par exemple, l'un d'eux n'avait pas de quoi payer son terme; les autres se sont cotisés pour lui faire sa somme; la semaine d'avant, c'était plus drôle... il n'y en avait qu'un d'entre eux qui eût un bel habit noir tout neuf, et ils étaient invités tous les quatre au même bal, chez un ministre qui les protège!

MATHIEU.

Comment ont-ils fait?

MADELAINE.

Ils y ont été l'un après l'autre, pendant que les trois quarts de la bande attendaient et faisaient antichambre dans un fiacre, en manches de veste... il y en avait même un qui ne revenait plus, parce qu'il dansait avec une belle dame, vous comprenez!...

AIR du vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.

Faut les voir, à chaque festin,
Ensemble lutter de folie,
Et, se tenant tous par la main,
S'élancer gaîment dans la vie!

L'argent, les dettes, le crédit,
Tout est commun... c'est leur système...
N'ayant pour quatr' qu'un seul habit,
La poche doit être la même!
N'ayant pour eux qu'un seul habit,
La poche, (*Bis.*) doit être la même!

MATHIEU.

C'est tout simple!

MADELAINE.

Et tous les mois, ils viennent jurer ici de s'entr'aider, de se soutenir, de s'aimer toujours... et ils finissent chaque dîner en buvant à l'amitié, ce qui leur coûte une bouteille de champagne de supplément.

MATHIEU, avec un soupir.

Ça me rappelle mon ami Kerkadec, de Brest, avec qui nous avons bu tant de fois, à la vie et à la mort... et quatre ans après...

MADELAINE.

Il n'était plus?

MATHIEU.

Si! nous plaidions l'un contre l'autre pour vingt-cinq balles de coton avarié... qu'il ne voulait pas reprendre.

MADELAINE.

C'est possible! mais plus tard on se retrouve.

MATHIEU.

C'est vrai: je l'ai retrouvé au bout de trente ans, l'année dernière... c'est lui qui m'a empêché d'être nommé au tribunal de commerce.

MADELAINE, allant à la table.

Des Bretons!... je ne dis pas! cela tient à ses idées... mais ici...

(Elle va chercher le vin à gauche.)

MATHIEU, allant à la table.

C'est bien différent... Mais apprends-moi quels sont ces jeunes gens. (Montrant la première place à droite.) Celui-ci ?...

MADELAINE.

C'est M. Bernaville ! c'est un avocat, qui n'a pas encore de causes, mais qui a joliment du talent... et il parle, il parle avec tant d'habileté et d'entrain, qu'il m'a souvent persuadé que le vin rouge était du vin blanc... à moi qui tenais la bouteille à la main ! (Montrant le couvert en face du premier.) Celui-ci, c'est M. Dubuisson, qui est commis chez un agent de change ; c'est un grand calculateur, et pour devenir le premier financier de son époque, il ne lui manque que des finances... le fait est que quand c'est lui qui additionne la carte, il y trouve toujours des erreurs de compte à l'avantage de la société. (Posant la main sur un troisième couvert, à côté du premier en face.) Quant au troisième, M. de Mailly, c'est un malin, comme ils disent, qui est dans la diplomatie. Il est surnuméraire aux Affaires étrangères, et il paraît prouvé, c'est l'opinion de ses amis, qu'il sera un jour ambassadeur ou président du conseil... Pour aller jusque-là, et comme amateur seulement, il fait des vaudevilles !

MATHIEU.

En vérité !

MADELAINE.

A ce qu'il dit... avec son autre ami... (Posant la main sur un dernier couvert, à côté du dernier indiqué.) celui-ci, M. Léopold Gondrecourt, le quatrième !

MATHIEU, avec émotion.

Ah ! M. Léopold...

MADELAINE, revenant en scène.

Vous le connaissez ?

MATHIEU.

Il demeure dans ma maison, c'est mon locataire... Quand

il est venu me louer mon petit cinquième sous les toits, chacun me disait : « Prenez garde à vous ! c'est un auteur de vaudevilles...

AIR : Ces fleurs sont là.

« Propriétaire, redoutez
« La littérature élevée !
« De plusieurs termes contestés
« Votre maison sera grevée ! »
Et cet auteur, si haut perché,
M'a pourtant payé sans obstacle,
Et m'a, par-dessus le marché,
Donné deux billets de spectacle,

pour ma fille et pour moi, ce qui m'a touché.

MADELAINE.

Vous voyez bien !

MATHIEU.

Et dernièrement, il m'a loué mon troisième qui se trouvait vacant, voulant absolument me payer six mois d'avance... ce qui m'a étonné, j'en conviens.

MADELAINE.

Pas moi... car M. Léopold... est un homme d'ordre ! si bon, si aimable et aussi généreux... que s'il n'avait que des dettes !

MATHIEU.

Tu es sûre de ce que tu me dis là ?...

MADELAINE.

J'en réponds. Il me demande souvent de lui chanter des airs bretons, qu'il emploie dans ses vaudevilles... cela lui sert... et alors nous causons... et je lui parle de Morlaix, de la Bretagne, de Jean Poullaouen, le matelot, que je ne pourrai épouser que dans quinze ans au plus tôt... quand j'aurai gagné ici, à Paris, quinze cents francs, qu'il nous faut pour nous établir aubergistes au pays... Dame !... cent francs par an !... « Tiens, m'a-t-il dit, je viens, grâce au

ciel, d'avoir un succès sur lequel je ne comptais pas, partageons... cela t'avancera toujours de cinq ans !... »

MATHIEU.

Est-il possible !

MADELAINE.

Oui, monsieur, oui... il m'a donné cinq ans, en ajoutant : « Que les succès continuent et nous abrégerons encore la distance. » Aussi je m'informe de toutes ses pièces et je m'y intéresse plus que lui encore !... on en donne une ce soir, une première représentation, en deux actes, si j'étais de vous j'irais après mon dîner.

MATHIEU.

Merci !

MADELAINE.

Et j'applaudirais de toutes mes forces !

MATHIEU.

Laisse-moi donc !

MADELAINE.

Puisque c'est votre locataire et que vous tenez, à ce qu'il paraît, à être au fait de tout ce qui le regarde...

MATHIEU.

Ce n'est pas moi ! (A demi-voix.) C'est ma fille !

MADELAINE.

Mademoiselle Hélène !

MATHIEU.

Eh oui !... en descendant de chez lui ou en y remontant, il passe toujours par la boutique... ils causent ensemble... Hélène a du savoir... de la conversation...

MADELAINE.

Et lui aussi...

MATHIEU.

Je conçois qu'il lui paraisse plus aimable que tous nos

commis, ou même que les marchands bonnetiers qui forment le fond de notre société. Moi-même, qui suis un peu simple, je ne serais pas fâché, en un sens, d'avoir pour gendre un homme d'esprit.

MADELAINE.

Vous avez raison... il faut croiser les races!

MATHIEU.

N'est-ce pas ?... il faut croiser les races... mais c'est son état qui m'effraie... pour le bonheur d'Hélène... car, enfin, ces auteurs, c'est toujours dans les coulisses... et il y a là des personnes si séduisantes !

MADELAINE.

Je ne dis pas non !

MATHIEU.

Crois-tu qu'il ait jamais tourné de ce côté-là ?

MADELAINE.

Ah ! dame ! vous m'en demandez tant !

MATHIEU.

C'est vrai, c'est vrai... je saurai... je m'informerai... occupe-toi d'abord de mon dîner.

MADELAINE.

Oui, monsieur, vous allez être servi. (A part.) C'est ce qu'il faut à M. Léopold, ça lui fera un beau-père excellent.

(Elle sort à droite.)

SCÈNE II.

MATHIEU, seul.

Plus je prends d'informations, plus cela me convient... et je suis heureux que cela me convienne, car après tout ma pauvre Hélène l'aime de tout son cœur... et si je refusais, si je disais non, elle obéirait sans se plaindre, je la

connais ; mais elle en mourrait... et je ne veux pas qu'elle meure ! Je le lui donnerai ! le difficile maintenant est d'entamer cette affaire-là... je ne peux pas de but en blanc, lui jeter mes cent mille écus et ma fille dans les bras, et, s'il avait d'autres idées, d'autres projets, exposer mon enfant à l'affront d'un refus... il faut conduire cela habilement et le faire sonder par un tiers, par un ami... à moi... ou à lui... M. de Mailly, par exemple, vient souvent à la maison voir Léopold...

AIR du vaudeville de Partie carrée.

L'idée est bonne, à part moi je m'en flatte ;
Confions-lui ce rôle délicat !
En qualité d'apprenti diplomate,
Il est adroit ; d'abord c'est son état !
Et comme auteur, si j'en crois ses ouvrages,
A son savoir je puis avoir recours ;
Il doit, parbleu ! s'entendre en mariages :
Il en fait tous les jours !

C'est dit : je l'inviterai cette semaine, mercredi ou jeudi, à dîner, ici, avec moi, en tête-à-tête... et entre la poire et le fromage, comme disaient nos aïeux, nous entamerons notre négociation matrimoniale !

SCÈNE III.

MATHIEU, MADELAINE, entrant.

MADELAINE.

Le dîner de monsieur est servi !

MATHIEU.

Je crois que j'y ferai honneur... j'ai toujours faim, quand je suis content.

MADELAINE.

Et monsieur a faim ?

MATHIEU.

C'est vrai!... tu me garderas pour demain, mercredi, le numéro 4 et un petit dîner fin et succulent... j'y rêve déjà !

MADELAINE, à part.

Avant d'avoir mangé celui d'aujourd'hui... Quel gastronome ça fait!

MATHIEU, revenant sur ses pas.

Pour deux, entends-tu bien, pour deux...

MADELAINE.

Oui, monsieur! (Mathieu sort par la porte à droite. Madelaine regardant par la gauche.) J'entends rire et chanter, ce sont ces Messieurs.

SCÈNE IV.

MADELAINE, LÉOPOLD, BERNAVILLE, DUBUISSON.

AIR : Réveillons! réveillons l'amour et les belles. (*Le Domino noir.*)

TOUS.

L'amitié, (*Bis.*) sous ses douces chaînes,
Tous les mois, (*Bis.*) vient nous réunir,

LÉOPOLD, seul.

Dissipant les craintes soudaines,
Dont chaque jour peut s'obscurcir,
L'amitié console nos peines...
L'amitié les change en plaisir !

TOUS.

Qu'entre nous tout soit de moitié !
Vive la joie et l'amitié!

LÉOPOLD.

Voilà de l'exactitude... nous rencontrer tous les trois presque à la porte du restaurant!

DUBUISSON.

Nous autres financiers, nous sommes exacts en tout.

BERNAVILLE.

Quand il est six heures et que tu as faim!...

DUBUISSON.

C'est vrai, monsieur l'avocat. Et vous?

BERNAVILLE.

L'appétit de la basoche... affamé comme un clerc d'avoué... j'ai plaidé ce matin.

DUBUISSON.

Ah bah!

LÉOPOLD.

Vivat! tu as gagné?...

BERNAVILLE.

J'ai perdu... aussi je marchais avec humeur, rêvant à l'arrêt du tribunal que je maudissais, lorsque j'entends derrière moi s'avancer un monsieur qui fredonnait entre ses dents...

LÉOPOLD, *chantant.*

Ah! quel plaisir d'être avocat!...

(*Parlant.*) C'était moi!... travaillant de mon état, travaillant en marchant, en causant, en dormant! travaillant partout... excepté à table... La belle Madelon se dispose-t-elle à servir?

MADELAINE.

On n'attend plus que votre autre ami, M. de Mailly.

BERNAVILLE.

Notre diplomate! qui vient toujours le dernier...

DUBUISSON.

Aujourd'hui il ne viendra pas du tout.

LÉOPOLD.

Pas possible!

BERNAVILLE.

C'est la première fois qu'un de nous quatre manquerait au rendez-vous.

DUBUISSON.

Il est passé ce matin au bureau de mon agent de change pour m'en prévenir ; il est obligé de dîner aujourd'hui chez son chef de division... de qui dépendent l'avancement et les gratifications.

BERNAVILLE.

C'est différent !

LÉOPOLD.

Non, c'est mal ! il fallait envoyer promener le chef de division... et ses gratifications. Moi, j'aurais refusé !

DUBUISSON.

Toi, auteur de vaudevilles, qui ne calcules pas ; mais lui !... un diplomate !

BERNAVILLE.

C'est vrai ! il faut bien qu'il s'exerce, qu'il apprenne...

DUBUISSON.

Et il commence... en acceptant, malgré lui, le dîner de son chef...

BERNAVILLE.

Qui ne vaudra pas le nôtre !

LÉOPOLD.

Vous avez raison : il est plus à plaindre qu'à blâmer... et puis en amitié, il faut de l'indulgence... A table donc !

MADELAINE.

Et le dîner qui est commandé pour quatre !

BERNAVILLE.

Je mangerai pour deux.

DUBUISSON.

C'est ce que nous appelons une balance de comptes.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

BERNAVILLE.

Je prétends que chacun ici,
Grâce à mon appétit terrible,
De l'absence de notre ami
S'aperçoive le moins possible.

DUBUISSON.

Joli moyen !

BERNAVILLE.

Sans contredit.

DUBUISSON.

L'erreur à ton calcul préside.
(Riant.)
Tu veux combler un déficit,
Et tu vas augmenter le vide !

LÉOPOLD.

Bravo!... comme c'est banquier! Quant à moi, je ne voudrais pas vous presser, mais il est bientôt six heures, et j'ai ce soir une première représentation où je voudrais bien vous conduire.

BERNAVILLE.

C'est de droit... notre place est au parterre.

MADELAINE, bas à Léopold.

Êtes-vous content, monsieur? Avez-vous de l'espoir? ça va-t-il bien ?

LÉOPOLD, de même.

Pas trop ! j'ai grand' peur! la répétition a été mal...

MADELAINE, de même.

C'est votre faute!... pourquoi que vous ne mettez pas là-dedans... des choses drôles... des mots bien spirituels ?... il est peut-être encore temps d'en larder quelques-uns !

LÉOPOLD.

Elle est étonnante celle-là !... elle croit que ça se pique

comme une perdrix et qu'on est toujours en train... à jeun surtout.

MADELAINE, lui montrant la soupière qu'un garçon vient d'apporter.

Le potage est servi!

LÉOPOLD, BERNAVILLE et DUBUISSON, allant s'asseoir.

C'est bien heureux!...

LÉOPOLD, à Madelaine qui veut enlever le quatrième couvert.

Non! n'enlève point ce couvert... notre ami absent sera toujours là avec nous...

BERNAVILLE.

C'est juste! la première santé sera pour lui.

DUBUISSON, à Léopold.

Commence par remplir son verre.

BERNAVILLE.

Dont je me nomme le tuteur.

LÉOPOLD.

A notre ami de Mailly!

DUBUISSON et BERNAVILLE.

A l'amitié!

(Chacun des trois vide son verre et Bernaville, après avoir bu le sien, boit celui de de Mailly.)

LÉOPOLD, regardant Bernaville.

Diable!... voilà un tuteur fidèle et intègre...

DUBUISSON.

Qui ne laisse rien perdre et soigne son pupille!

LÉOPOLD.

Et pendant que nous buvons aux absents, parlons de nos écus! comment les affaires ont-elles été ce mois-ci?

BERNAVILLE.

Pas trop bien... il ne m'est arrivé qu'une seule cause qui

était belle, qui était juste, et qu'en honneur je n'ai pas trop mal plaidée... je le crois, du moins.

LÉOPOLD.

Et moi, j'en suis sûr.

BERNAVILLE.

Il y avait surtout une tirade sur l'Espagne... ma cliente est Espagnole...

DUBUISSON.

Une Andalouse?

LÉOPOLD, chantant.

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au teint bruni...

BERNAVILLE.

Eh non! Espagnole par son père, mais née à Paris... fortune superbe... une veuve!... un grand nom... ça me lançait!

DUBUISSON.

Ta cliente n'a donc pas été voir ses juges?

BERNAVILLE.

Si, vraiment...

LÉOPOLD.

Il y en a de très-galants... et une Espagnole... jeune et jolie...

BERNAVILLE.

Celle-là n'a que vingt-six ans, mais elle est affreuse.

LÉOPOLD.

Tu m'en diras tant! ce n'est plus ta faute si tu as perdu.

DUBUISSON.

C'est la sienne.

LÉOPOLD.

Ainsi console-toi d'une affaire malheureuse.

BERNAVILLE.

Qui aurait pu devenir excellente pour tout autre que pour moi!... La marquise... (c'est une marquise de Gusman Bellaflore) a eu pour ce procès de fréquentes entrevues avec son avocat... qui n'est pas mal, qui a de l'entrain, du brillant, de la chaleur, et en me voyant si désolé de la perte de son procès, elle m'a laissé entendre qu'il ne tenait qu'à moi peut-être d'en gagner un autre... bien plus important.

DUBUISSON.

Une marquise! immensément riche!

LÉOPOLD.

Tu deviendras grand d'Espagne!

DUBUISSON.

Vive l'Andalousie! vive le vin de Xérès!

BERNAVILLE.

Allons donc!... elle est affreuse... et je ne voudrais jamais!...

LÉOPOLD.

C'est bien!

BERNAVILLE, regardant l'arbre sur lequel est gravé un J.

Et ma pauvre Jeannette... dont j'ai gravé là le chiffre! Jeannette si fraîche, si jolie... et si sage... pour une fleuriste!... qui n'a rien... qui m'aime tant!... elle en mourrait de chagrin!

LÉOPOLD.

Il a raison.

DUBUISSON.

Vive Jeannette!... vivent les amours! à bas les marquises!...

LÉOPOLD, chantant.

J'aime mieux ma mie,
O gué!
J'aime mieux ma mie!

BERNAVILLE.

Merci, mes amis, merci! Vous pensez tous les deux comme moi!

AIR du vaudeville du Piège.

C'est résolu! c'est entendu!
(Levant son verre.)
Maintenant, un toast!

DUBUISSON.

Je l'adresse
A ta Jeannette, à sa vertu!

BERNAVILLE, à Léopold.

Moi, Messieurs, je bois à sa pièce!

LÉOPOLD, se levant.

Et moi je dis, acceptant un espoir
(A Madelaine.)
Qui tous les deux nous intéresse,
Si l'une doit tomber ce soir,
Qu'au moins ce ne soit pas ma pièce!

TOUS, levant leurs verres.

A la pièce de Léopold!

LÉOPOLD.

Vous faites bien de boire à sa santé... (A Bernaville.) car mes juges de ce soir seront peut-être encore plus sévères que les tiens de ce matin!

MADELAINE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

DUBUISSON.

N'est-ce pas la pièce que tu as faite avec notre ami le diplomate, et que moi je trouvais magnifique?

LÉOPOLD.

Non; c'en est une autre à moi tout seul... un sujet des plus risqués... une grande chute.

BERNAVILLE.

Ou un grand succès!

LÉOPOLD.

Tout dépend de la manière dont on prendra le premier acte.

BERNAVILLE.

On le prendra bien! surtout si la séduisante ingénue, si la délicieuse Malvina y paraît... Ah! mon Dieu, Dubuisson... quel soupir!

DUBUISSON, avec embarras.

Moi!... du tout... c'est que la bouteille est vide!

LÉOPOLD.

Ce que c'est que de nous! comme tout passe!

(Chantant.)

Nous n'avons qu'un temps à vivre...

Madelaine, une autre bouteille! du champagne, du vrai champagne!

DUBUISSON.

Oui... oui... pour s'étourdir...

BERNAVILLE.

Et pour boire à la santé de Malvina... car il va sans dire qu'elle joue le principal rôle dans ta pièce.

LÉOPOLD.

Eh! mon Dieu oui... le moyen de faire autrement?

DUBUISSON.

Es-tu heureux, quel état que le tien!... au lieu d'être dans le bureau d'un agent de change, passer toute ta journée dans les coulisses! Tu peux parler à mademoiselle Malvina, la voir sous tous les costumes... lui faire des rôles... où elle dit : Je vous aime!

BERNAVILLE.

Mieux que cela, l'aimer... et être aimé d'elle... (A Madelaine.) Eh bien! Madelaine... ce champagne?

MADELAINE.

Voici! voici! (A part.) M. Mathieu avait raison, c'est un état bien dangereux!...

(Elle sort.)

DUBUISSON.

Voilà une profession délirante! voilà une position pour laquelle je sacrifierais toute ma fortune si j'en avais, et la charge de mon agent de change, si elle était à moi!

LÉOPOLD.

Qu'à cela ne tienne! cette situation si heureuse je te la céderais de bon cœur.

DUBUISSON.

Dis-tu vrai?...

LÉOPOLD.

A l'instant même.

DUBUISSON, hors de lui.

Ce n'est pas possible... je ne puis y croire... tu renoncerais à Malvina?

BERNAVILLE.

Qu'est-ce qui te prend donc, Dubuisson? est-ce que tu es malade?...

DUBUISSON.

Mais c'est que je l'aime!... c'est que j'en suis fou... c'est que toutes mes économies je les emploie à aller tous les soirs...

LÉOPOLD.

Voir mes pièces?

DUBUISSON.

Non! voir Malvina!... le plus près possible. C'est cher... mais c'est égal!

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (Le Jaloux malade.)

Afin de l'admirer sans peine,
Il n'est place de trop haut prix :
Orchestre, balcon, avant-scène...
Au premier rang, j'y suis assis.

Elle paraît... je perds la tête,
Je sens les jambes me manquer;
Et, grâce au ciel, j'ai l'air si bête...
Qu'elle aura dû me remarquer!

LÉOPOLD.

A telles enseignes qu'elle m'avait prié un jour de te présenter à elle...

DUBUISSON.

Dans sa loge... je m'en souviendrai toujours; elle jouait ce soir-là la Muse du Vaudeville... un maillot couleur de chair... une robe de gaze si transparente... tout ce que je pus faire en la regardant fut de balbutier ces mots : « Est-ce à mademoiselle Malvina que j'ai l'honneur de parler?... » demande qui était absurde, car c'était évident!... et tu renonces à un pareil trésor .. pour moi... pour un ami!... comment reconnaître jamais un si grand sacrifice?

LÉOPOLD.

C'en serait un que je n'hésiterais pas, je te le jure; mais je n'ai pas même ce mérite... et je puis vous le dire en confidence, à vous, mes amis, je suis heureux de rompre des liens qui deviennent terribles... Malvina veut être épousée, elle y tient... elle a la monomanie du mariage, et il est un autre amour, pur, chaste, honnête qui remplit mon cœur et occupe toutes mes pensées... un ange de beauté, de modestie, de vertu...

DUBUISSON.

Eh bien! pourquoi ne pas te déclarer?

LÉOPOLD.

Y penses-tu?... son père, un négociant... qui ne dépense rien, qui amasse toujours et qui donne à sa fille cent mille écus de dot!

DUBUISSON.

Eh bien!...

LÉOPOLD.

Est-ce que cela peut convenir... à moi! un vaudevilliste!... ce serait par trop invraisemblable!

BERNAVILLE.

Bah! à un auteur qu'importent les invraisemblances?

LÉOPOLD.

Non... non...

(Madelaine apporte une bouteille, puis elle sort.)

DUBUISSON.

Ah... voici le champagne!...

LÉOPOLD, tendant son verre.

AIR anglais.

Versez, amis, versez! que le champagne
Vers l'avenir nous emporte soudain!
Et bâtissons nos châteaux en Espagne
Au choc des verres, au bruit d'un gai refrain,
Drin! drin!
Grâce à ce vin, déjà tout se colore!
A l'horizon je ne vois que beaux jours,
Plaisirs, bonheur!... Amis, versez encore,
Pour que mon rêve ici dure toujours!
Drin! drin!

DUBUISSON.

Puisqu'on fait des châteaux en Espagne, c'est moi qui commence : j'emploie les millions que j'aurai gagnés, à donner à Malvina une voiture et des diamants, et en la voyant passer, on se dira : Est-ce une duchesse ou une ambassadrice? et on répondra : Non! c'est la passion de Dubuisson, ce fameux banquier... le rival de Rothschild et d'Aguado!

BERNAVILLE.

Quant à moi, j'ai une autre ambition... celle des honneurs! je finirai par gagner quelques causes qui me feront connaître, et à la première occasion je me présente dans mon pays...

dans la Sologne, où ils ne sont pas forts, je me fais nommer député...

DUBUISSON.

Ministériel?

BERNAVILLE se levant, et se plaçant derrière sa chaise, comme dans une tribune.

Pas si bête!... de l'opposition... c'est bien plus facile, cela prête bien plus à l'éloquence, aux tirades, aux tartines, à l'indignation. Je parle sur tous les sujets, et je blâme toujours... je ne sors pas de là... nous renversons le ministère... ou le gouvernement, peu importe. Place au barreau! c'est le triomphe de la basoche, le règne des avocats, je parle tant qu'on veut... et me voilà ministre, président du conseil.

DUBUISSON.

Bravo!... je deviens le banquier du gouvernement.

BERNAVILLE.

C'est dit!

DUBUISSON.

Ou ministre des finances! sinon je fais dégringoler la rente!

BERNAVILLE.

Je nomme de Mailly, malgré son absence, ambassadeur à Constantinople, et Léopold directeur des Beaux-Arts!

(Il se rassied.)

LÉOPOLD.

Laissez-donc! j'ai arrangé ma vie mieux que cela. Je ne demande rien à ton gouvernement ni à aucun autre! je ne veux ni places, ni dignités! Qui s'élève peut tomber, et mes chutes de théâtre me suffisent... Je ne veux devoir qu'à ma plume ma richesse et mon indépendance, et puisqu'il n'en coûte rien de faire des rêves, les miens seront doux et glorieux... d'abord, je n'aurai que des succès!

BERNAVILLE.

A commencer par ce soir!

LÉOPOLD.

Non!.. Ce soir ne compte pas!... Mais des vaudevilles, je passe aux opéras-comiques et aux grands opéras; tous les directeurs m'offrent leur amitié et les compositeurs leurs partitions. Le Pactole déborde de leur caisse dans la mienne... j'aborde alors les comédies en cinq actes, j'arrive aux Français, et chemin faisant à l'Académie (pendant que j'y suis, il n'en coûte pas plus), et j'épouse enfin celle que j'aime! écoutez alors...

DUBUISSON.

Comment! ce n'est pas tout?

LÉOPOLD.

J'achète sur le boulevard cette guinguette...

BERNAVILLE.

Allons donc!

LÉOPOLD.

J'y bâtis une maisonnette... un temple à l'Amitié où nous dinons tous les jours.

DUBUISSON.

Bravo!...

LÉOPOLD.

Car toi dans tes millions et toi dans ton ministère, tu ne pensais pas à nous donner à dîner.

BERNAVILLE.

Que veux-tu? les embarras du gouvernement...

LÉOPOLD.

Je vous donne des repas de Sardanapale, des primeurs, des purées d'ananas, du johannisberg, sans oublier le champagne, notre compatriote et notre ancien ami... qui coulera par torrents...

DUBUISSON.

Ce ne sera pas comme ici où l'on ne peut pas en avoir qu'une bouteille!

BERNAVILLE et DUBUISSON, criant en frappant sur la table.

Madelaine!... Madelaine!...

LÉOPOLD.

Ah! quel dommage!... vous m'éveillez avec votre tapage!

BERNAVILLE.

Oui.. se grisait à sec... mais nous!...

SCÈNE V.

LES MÊMES; MADELAINE, accourant avec une bouteille.

MADELAINE.

Ah! Messieurs... Messieurs... si vous saviez...

BERNAVILLE, lui prenant la bouteille qu'il débouche.

Donne toujours...

MADELAINE.

Voilà le garçon du théâtre qui accourt pour vous dire...

LÉOPOLD.

Que la pièce commence...

MADELAINE.

Non pas... que le premier acte est joué.

BERNAVILLE.

Nous avons oublié le temps!

(Tous trois se lèvent.)

LÉOPOLD.

Eh bien!... eh bien?...

MADELAINE.

Succès complet... enlevé!

LÉOPOLD.

Ah! que je t'embrasse!

AIR : Bravons la mitraille. (*Haydée.*)

A nous la victoire!
Vive l'amitié!
A vous de ma gloire,
A vous la moitié!

DUBUISSON et BERNAVILLE.

A nous la victoire!
Vive l'amitié!
A nous de sa gloire,
A nous la moitié!

MADELAINE.

Oui, c'est un grand succès, la nouvelle est exacte,
Ils applaudissaient tous, encore dans l'entr'acte.

LÉOPOLD.

Je crains pour le second!

MADELAINE.

Et moi j'en répondrais.

DUBUISSON.

Buvons à notre ami!

BERNAVILLE.

Buvons à son succès!

DUBUISSON et BERNAVILLE.

A nous la victoire!
Vive l'amitié!
A nous de sa gloire,
A nous la moitié!

SCÈNE VI.

LES MÊMES; MATHIEU.

MATHIEU.

Eh! mon Dieu! quel bruit dans ce restaurant qui m'avait l'air si paisible!

LÉOPOLD.

Monsieur Mathieu! mon propriétaire!... un aimable homme, un galant homme, que je vous présente.

DUBUISSON.

Vive monsieur Mathieu!

LÉOPOLD.

Et qui ne refusera pas, je l'espère, un verre de champagne avec nous...

BERNAVILLE.

Pour boire au succès de Léopold, son locataire.

MATHIEU.

Un succès?...

LÉOPOLD.

Un demi!... il n'y a encore que le premier acte de joué... vous verrez l'autre avec nous... je vous offre un billet.

MATHIEU.

Encore... un billet... gratis?...

LÉOPOLD.

Certainement!

MADELAINE, à demi-voix à Mathieu.

Hein!... quel avantage de l'avoir pour gendre!

MATHIEU, de même.

C'est, ma foi, vrai... et un si brave jeune homme!

DUBUISSON, à un garçon qui entre.

Garçon!... vite un fiacre!... (A part.) Je vais voir Malvina! (Au garçon.) Qu'est-ce que c'est? la carte?

LÉOPOLD.

Cela me regarde!... c'est aujourd'hui moi qui régale... Trente francs.

MADELAINE.

A cause des deux de champagne... et M. de Mailly qui est absent.

MATHIEU, à part.

Ah!... il n'est pas là ? tant pis... je lui écrirai en rentrant pour demain.

LÉOPOLD, à Madelaine.

Tiens, voilà dix écus; et si le second acte réussit... tu sais ce que je t'ai dit.

MADELAINE.

Quoi, monsieur, il serait possible!

LÉOPOLD.

Tu épouseras Jean le matelot...

MADELAINE.

Quoi? les mille francs tout de suite?

LÉOPOLD.

Tout de suite... et de plus je me charge de ta chanson de noce...

MADELAINE.

Ah! monsieur, c'est trop de bonheur! que le ciel vous le rende!...

MATHIEU, à part.

Le ciel le lui rendra... chute ou succès il sera mon gendre. (Bas à Madelaine.) N'oublie pas demain le numéro quatre.

MADELAINE.

Non, monsieur.

LE GARÇON, rentrant.

Le fiacre demandé!...

TOUS.

À nous la victoire ! etc.

(Tous les trois étendent la main en faisant le serment d'être toujours unis. Puis Léopold prend le bras de Mathieu, pendant que Madelaine monte sur une chaise et les regarde sortir en battant des mains et en criant : *Bravo ! bravo !*)





ACTE DEUXIÈME

Un cabinet de travail, porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉOPOLD, seul devant son bureau.

Voilà, parbleu, qui est singulier!... sur cette table encombrée de manuscrits auxquels je n'ai pas encore touché depuis des siècles, en voici un, *la Leçon de diplomatie*, un vaudeville que j'avais commencé autrefois avec mon ami de Mailly, et qui a dû m'être renvoyé par lui... car depuis dix ans, depuis qu'il est marié, il ne travaille plus pour le théâtre... mais l'étonnant c'est ce petit billet que je viens de trouver dans le manuscrit, billet qui n'est pas de son écriture, billet d'une main inconnue et pourtant amie!... (Lisant.) « Je ne voudrais pas vous dire que vos amis vous oublient, « mais peut-être s'occupent-ils de leurs intérêts plus que « des vôtres; tandis que vous, par caractère et par état, « vous ne pensez jamais à vos affaires!... » (S'interrompant.) C'est possible!... (Continuant.) « Vous avez, par les soins et « les conseils de votre ami Dubuisson, le banquier, placé « deux cent mille francs, fruit de vos économies, en actions « des canaux... » C'est vrai. « J'apprends qu'il est question « d'opérations de Bourse, qui doivent faire tomber ces va- « leurs, et comme votre ami Dubuisson, qui n'a pas un « moment à lui, pourrait oublier de vous en avertir, hâtez- « vous! vendez, aujourd'hui même, ou toute votre fortune « peut être compromise. Signé : Un ami dévoué, qui ne

« veut ni ne doit être connu de vous. Paris, 1er avril 1838. » Et nous sommes aujourd'hui le 30, près d'un mois que cette lettre est là sur mon bureau... et qu'elle m'a été envoyée dans ce manuscrit... par qui?... ce ne peut être par de Mailly : il est depuis un an en Allemagne... ni par aucun de mes amis : ils n'ont pas besoin de se cacher pour m'adresser un bon conseil. (Regardant la lettre.) Et ce billet anonyme, cette date, 1er avril... (Riant.) J'y suis : un poisson d'avril... plaisanterie surannée et de bien mauvais goût, à laquelle j'aurai échappé, grâce au ciel et grâce à ma négligence! Il y a toujours du profit à ne pas ouvrir les manuscrits. (Le jetant sur le tas de papiers.) Qu'il dorme avec les autres! que la poussière des paperasses lui soit légère! ce sera une bonne histoire pour ce soir, à la *Pomme d'Or!*... Achevons mes couplets!

Entouré d'amis joyeux...

C'est une galanterie que je leur fais là pour notre dîner du trente.

Entouré d'amis joyeux,
Quand le trente
Se présente...

(On frappe. Se retournant.) Hein!.. qui vient là me déranger?

SCÈNE II.

LÉOPOLD, MADELAINE.

MADELAINE, timidement, du fond.

Monsieur Léopold?

LÉOPOLD.

Madelaine!...

AIR : Laissez-moi. (*L'Ambassadrice.*)

(Se levant.)
En croirai-je mes yeux!

MADELEINE.

Oui, c'est moi!

LÉOPOLD.

Dans ces lieux!
A Paris qui te ramène?
Quoi! c'est toi?

MADELAINE.

C'est bien moi!

LÉOPOLD.

C'est toi que je revoi,
Ma gentille Madelaine!

MADELAINE.

Eh quoi! depuis dix ans, vous me reconnaissez!.

LÉOPOLD.

Tu me rends mon printemps et mes plaisirs passés.

Ensemble.

LÉOPOLD.

Jour heureux!
Dans ces lieux,
Près de moi
Je revoi
Ma gentille Madelaine!
Mes beaux jours,
Mes amours,
Mes plaisirs, je le croi,
Reviennent avec toi!

MADELAINE.

Jour heureux!
Dans ces lieux
Je le croi,
Je le voi,
C'est le ciel qui me ramene!
Mes beaux jours,
Mes amours,
Sont pourtant loin de moi,
Je vous dirai pourquoi!

LÉOPOLD.

Est-ce que tu n'as pas épousé à Morlaix, Jean Poullaouen, le matelot, ton bon ami?

MADELAINE.

Si, vraiment, grâce à vous! grâce à la dot que vous m'avez donnée... et un si bon mari! un si bon ménage! à telles enseignes que nous en avons eu d'abord trois enfants coup sur coup.

LÉOPOLD.

Un ouvrage en trois actes... A ta place j'aurais été jusqu'aux cinq.

MADELAINE.

Ah ben oui! a fallu s'arrêter. Nous avions une bonne auberge sur le port... tous les matelots y venaient... y avait foule. Mais Jean Poullaouen, qui avait été matelot lui-même, ne pouvait jamais refuser un verre d'eau-de-vie à un ancien camarade qui avait la bourse et le gosier à sec... c'est ça qui nous a tués! le crédit et la soif!

LÉOPOLD.

Pauvres gens!

MADELAINE.

Mon homme qui a du cœur a dit : « Femme, ne pleure pas... » car moi je me désolais. « Je reprendrai mon ancien état. — Et moi le mien, que j'ai répondu! — C'est dit... » Il m'a embrassée bien fort, et il est parti pour le Brésil, moi pour Paris.

AIR : Lise épouse l'beau Germance. (*Fanchon la vielleuse.*)

Quand on était deux sans cesse,
S'trouver seule... ah! quell' tristesse!
L'jour c'est bien dur, on l'conçoit!...

LÉOPOLD, souriant.

Et le soir il fait bien froid!

MADELAINE.

Le v'là sur d'lointains rivages,
Ça m'désol' !

LÉOPOLD, gaiement.

Je comprends ça !
L'amour et les bons ménages
N'connaiss'nt pas ces distances-là !

MADELAINE.

Enfin, me voilà à Paris où je viens chercher du travail... Connaissez-vous une maison où je puisse entrer?

LÉOPOLD.

Eh ! parbleu, la mienne !...

MADELAINE.

Il vous faut une cuisinière ?

LÉOPOLD.

Il ne m'en faudrait pas, que je m'arrangerais pour en avoir besoin! Cette chère Madelaine!... sa vue me rajeunit et me rappelle le bon temps... non pas que celui-ci soit mauvais... et quand tu es entrée, je composais des couplets pour notre dîner d'aujourd'hui.

MADELAINE.

A la *Pomme d'Or*... ça tient toujours?

LÉOPOLD.

Certainement!... et des couplets ne feront pas mal parce qu'il y a si longtemps que nous n'avons chanté au dessert ! (Avec un soupir.) Nous ne chantons plus, Madelaine, eux du moins... car moi, c'est toujours mon état !

MADELAINE.

Est-ce que vos amis sont comme moi dans le malheur?

LÉOPOLD.

Au contraire!... tout leur a réussi. Tu sais bien, mon ami Bernaville, l'avocat?...

MADELAINE.

Qui venait souvent sans vous en cabinet particulier à la *Pomme d'Or*, avec cette gentille fleuriste...

LÉOPOLD.

1830 est arrivé... et l'ambition aussi... et les amours se sont envolées! Bernaville a commencé par faire un beau mariage... la marquise Altamire de Gusman Bellaflore.

MADELAINE.

L'Andalouse dont il ne voulait pas... et qui était si laide!

LÉOPOLD.

En 1828! mais quatre ans après elle était bien plus jeune et bien plus jolie... tout dépend pour y voir, des verres que nous prenons! Secondé par sa nouvelle famille, par sa nouvelle fortune et surtout par son talent, Bernaville a bien vite acquis de l'influence à la Chambre, il est devenu chef d'une nuance, puis d'un parti... a renversé le dernier ministère et s'est mis à sa place... en attendant qu'on le renverse lui-même. Voilà son sort!

MADELAINE.

Mon doux Jésus! c'est-il possible!... M. Bernaville, qui buvait si bien du vin de champagne est devenu ministre!

LÉOPOLD.

Pourquoi pas! comme tout le monde!... Quant à Dubuisson, c'est autre chose! sa passion pour Malvina l'a précipité dans les entreprises les plus hardies... il y aurait eu de quoi trembler s'il avait eu une fortune quelconque, mais n'ayant rien en 1830 et spéculant, fin courant, sur la baisse, sur la hausse, sur la paix, sur la guerre, il a fini par réaliser d'immenses bénéfices, par établir une maison de banque formidable, au capital de cinq ou six millions pour le moins... et il n'a plus qu'un désir maintenant...

MADELAINE.

De se reposer?

LÉOPOLD.

D'en gagner encore, et d'arriver plus haut.

MADELAINE.

Et M. de Mailly?

LÉOPOLD, *avec émotion.*

C'est différent!... secrétaire d'ambassade... à Carlsruhe ou à Bade en ce moment... sans sa femme, qu'il a laissée à Paris... car il s'est marié aussi... très-bien marié!

MADELAINE.

Et vous, monsieur, j'espère que vous allez me présenter à madame...

LÉOPOLD.

Que veux-tu dire? je suis garçon.

MADELAINE, *avec étonnement.*

Encore?...

LÉOPOLD.

Toujours garçon.

MADELAINE.

Comment, ça n'est pas fini... et M. Mathieu en est toujours aux informations?

LÉOPOLD, *étonné.*

M. Mathieu?

MADELAINE.

Eh! oui! .. il voulait déjà vous donner, il y a dix ans, sa fille Hélène en mariage.

LÉOPOLD.

A moi?

MADELAINE.

Dame! c'était son intention... tellement que la veille du jour où je suis partie pour la Bretagne, il me l'a dit à moi.

LÉOPOLD.

C'est bien singulier!... car précisément à cette époque

de Mailly m'a avoué qu'il en était aimé... que le père n'était pas éloigné de les unir... et moi, dévorant ma douleur, mais ne voulant point former obstacle au bonheur d'un ami, je prétextai un voyage à Londres, une affaire de théâtre... et six mois après, à mon retour, de Mailly avait épousé Hélène.

MADELAINE.

Ce M. Mathieu, changer ainsi d'idée ! un Breton !...

LÉOPOLD.

Comment expliquer en effet ?... C'est aujourd'hui le trente : Je vais voir mes amis, je veux tout leur raconter...

MADELAINE.

Ils sont donc toujours exacts au rendez-vous de la *Pomme d'Or?*

LÉOPOLD.

Toujours! l'un est du ministère et l'autre de l'opposition, ça n'empêche pas de trinquer ensemble : on se dispute et on s'aime.

UN GROOM, entrant.

Deux lettres pour Monsieur.

(Il sort.)

LÉOPOLD, en ouvrant une.

Ah ! c'est de Bernaville. (Lisant.) « Mon cher Léopold, « retenu par un dîner, ou plutôt par un conseil de ministres, « il me sera impossible de me réunir aujourd'hui à vous. « J'irai, si je le peux, en sortant de la Chambre, te serrer la « main et t'expliquer... » (S'interrompant.) Ah ! c'est la première fois qu'il manque à notre rendez-vous.

MADELAINE.

Alors vous dînerez en tête-à-tête avec M. Dubuisson le banquier.

LÉOPOLD, qui vient d'ouvrir la deuxième lettre.

Eh! mon Dieu, non! lui aussi qui ne peut pas venir... (Lisant.) « Impossible, mon ami, d'assister aujourd'hui à

« notre dîner d'amitié; je suis obligé de présider un ban-
« quet politique! »

MADELAINE.

Un banquet politique? c'est différent!

AIR du Verre.

C'est très-nécessaire!

LÉOPOLD.

Jamais!...

MADELAINE.

Pourtant, en buvant tout s'accorde!

LÉOPOLD.

Non pas en de pareils banquets,
Repas de haine et de discorde!

MADELAINE.

Au moins, on dîne bien...

LÉOPOLD.

Erreur!
Ceux que la haine met à table
Ont soin pour nourrir leur fureur
Que le repas soit détestable!
Il faut pour nourrir leur fureur
Que le repas soit détestable!

(Avec un soupir.) Ainsi, au lieu de dîner ensemble, mes deux anciens amis vont dîner l'un contre l'autre! et moi je serai seul!... et les couplets que j'écrivais tout-à-l'heure...

(Fredonnant entre ses dents.)

Entouré d'amis joyeux,
Quand le trente
Se présente...

(On entend au dehors de grands éclats de rire.)

MADELAINE, écoutant.

Ah! mon Dieu! quels éclats de rire!

LÉOPOLD.

C'est la voix de Malvina !

MADELAINE.

Mademoiselle Malvina ?

LÉOPOLD.

Tu t'en souviens ?

MADELAINE.

AIR : Voulant par ses œuvres complètes. (Voltaire chez Ninon.

La plus gentille des actrices...

LÉOPOLD.

Cette ingénue aux yeux si doux...

MADELAINE.

Qui par ses charm's et ses caprices
Vous voyait tous à ses genoux !
Celle qui d'un' voix si jolie
Chantait l'vaudeville autrefois !...

LÉOPOLD.

Et qui plus que jamais en voix
Chante, aujourd'hui, la tragédie !

Voire même la comédie au Théâtre-Français, où elle est sociétaire... et où j'ai ce soir une première représentation.

MADELAINE.

Vous en avez donc toujours ?

LÉOPOLD.

Toujours ! c'est mon état ! Va de ce côté... le valet de chambre ou le cocher te montrera la cuisine.

MADELAINE, à part.

Un valet de chambre... un cocher !... il paraît que la maison est bonne.

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE III.

LÉOPOLD, MALVINA.

MALVINA, entrant du fond.

Ah! c'est adorable, original!... voilà un Frontin d'un nouveau genre!

LÉOPOLD.

Qu'y a-t-il donc de si amusant?

MALVINA.

La spéculation gagne l'antichambre! Lucien, ton groom, m'arrête dans la première pièce pour me prier de lui faire avoir du nouvel emprunt; il ne m'aurait pas laissé passer que je ne lui eusse donné un mot de recommandation pour Dubuisson... Eh bien! mon auteur, cela ne te fait pas rire?

LÉOPOLD.

Non! je ne suis pas en train.

MALVINA.

Tu étais bien plus gai quand tu ne faisais que des vaudevilles; depuis que tu vises aux Français et à la comédie en cinq actes, tu te crois grave... et tu n'es que maussade. C'est ta pièce de ce soir qui t'inquiète?

LÉOPOLD.

Cela et autre chose.

MALVINA.

Sois donc tranquille, je joue dedans! tu réussiras, je ne t'ai jamais trompé... en fait de pièces... Je viens répéter mon rôle avec toi!

LÉOPOLD.

Cela ne fera pas mal... car tu l'as pris tout de travers.

(Il va s'asseoir à son bureau.)

MALVINA.

Suite de ta mauvaise humeur qui t'empêche de voir juste;

mais pour t'égayer, te réjouir, t'épanouir, je viens t'annoncer la nouvelle la plus folle et la plus sérieuse, la plus naturelle et la plus absurde, dont je me soucie le moins et qui m'intéresse le plus...

LÉOPOLD, *assis à gauche.*

Eh! achève donc!

MALVINA.

Tu seras le premier à qui j'en ferai part, parce que tu es un ancien ami... et qu'avec moi l'amitié, la reconnaissance... tu sais... c'est sacré!

LÉOPOLD.

Malvina, si tu voulais abréger?

MALVINA.

Oui... il y a des longueurs, n'est-ce pas?... comme dans la pièce. Voyons, ne te fâche pas. Tu sais qu'au théâtre je tiens les grandes ingénues...

LÉOPOLD.

On ne s'en douterait guère à la ville.

MALVINA.

AIR : Il m'en souvient, longtemps ce jour.

Tu ne crois pas à mes talents,
Et par toi je suis méconnue;
Mars, elle-même, en son bon temps,
Ne jouait pas mieux l'ingénue!
A mes yeux baissés et muets
La moitié de la salle entière
Me prend pour une Agnès!...

LÉOPOLD.

Oui... mais,
L'autre moitié sait le contraire;
La moitié peut s'y tromper, mais
L'autre moitié sait le contraire!

MALVINA, *le menaçant du doigt.*

Mon auteur, je vous revaudrai cela... Enfin, dans mon

emploi, on se marie toujours... et moi tu connais mon château en Espagne, mon rêve...

LÉOPOLD.

Oui, de mon temps déjà, tu avais la manie de vouloir être épousée !

MALVINA.

Un beau mariage s'entend... cela vous place dans le monde, cela vous change de théâtre, et puis cela fait enrager toutes les camarades que l'on va applaudir aux premières loges, avec une rivière de diamants... Enfin je m'étais dit que ce serait... et quand je veux quelque chose, tu me connais...

LÉOPOLD.

Tu y renonces peu.

MALVINA.

Jamais ! Eh bien ! mon cher, je me marie.

LÉOPOLD.

En vérité ?

MALVINA.

J'aurais peut-être préféré une altesse, ou une excellence ; mais faute de mieux je me rabats sur la banque : j'épouse ton ami Dubuisson.

LÉOPOLD.

Par exemple !

MALVINA, s'asseyant à droite.

Ah ! je savais bien que je te ferais sortir de ta langueur, de ta torpeur... et de ta mauvaise humeur ! te voilà enchanté !

LÉOPOLD.

Dis stupéfait, ébahi !...

MALVINA.

Tu as peur que je ne joue pas ta pièce ? rassure-toi : ce

sera ma dernière création, je te le promets... l'amitié avant tout !

LÉOPOLD, *se levant.*

C'est pour cela que je ne dois pas laisser faire à Dubuisson une pareille folie.

MALVINA, *gravement.*

Une folie, monsieur?

LÉOPOLD.

Que j'empêcherai... parce qu'enfin...

MALVINA, *gaiement.*

Je t'en défie!

LÉOPOLD.

Je parlerai à sa raison.

MALVINA, *se levant.*

Il n'en a pas!... avec moi... (*D'un air câlin.*) Et puis, Léopold, ce serait un manque de délicatesse, un mauvais procédé pour moi, qui suis ton amie depuis longtemps, tu le sais... et l'amitié des femmes est bien plus sûre, crois-moi, que celle des hommes! nous ferons d'abord obtenir ce soir à ta pièce un succès d'enthousiasme... la moitié de la salle est louée d'avance par Dubuisson.

LÉOPOLD.

Est-il possible? ce cher ami! Je lui pardonne alors de ne pas venir dîner avec moi !

MALVINA.

Il a invité hier des journalistes influents qui doivent élever jusqu'aux nues l'auteur et l'ouvrage... je te dirai même en confidence, si tu n'en abuses pas, que je vais porter de sa part un article composé par lui... lui-même... un article piquant et spirituel.

LÉOPOLD.

En vérité?

MALVINA.

Tu vois qu'il sort de ses habitudes et qu'il fait pour toi l'impossible! ne va donc pas l'inquiéter, le troubler dans son bonheur... je dirai plus, dans un devoir... il a un fils...

LÉOPOLD.

Tu crois?

MALVINA.

Certainement, Félicien! un fils auquel ce mariage donne un nom, une fortune, une position; et moi, en revanche, je jouerai ta pièce dans la perfection. Je serai gracieuse, naturelle, timide, ingénue... tout ce que tu voudras... Tu es séduit, attendri, tu te rends... et je ne te demande plus maintenant qu'une petite tirade à effet, à ajouter, dans mon rôle.

(Elle va au bureau.)

LÉOPOLD.

Tu parlais de coupures...

MALVINA.

Dans le rôle des autres; mais le mien est réellement sacrifié, et quarante à cinquante vers de plus...

LÉOPOLD.

D'ici à ce soir? c'est impossible!

MALVINA.

Eh bien alors, mon cher, mon bon Léopold... retranche seulement à la grande coquette ces trois ou quatre mots qui sont dans notre scène... quatre mots! c'est bien peu de chose...

LÉOPOLD.

Ils font tous quatre de l'effet, ils font rire aux éclats.

MALVINA.

Précisément! je n'aime pas qu'on rie quand je suis en scène. Cela me trouble... et je deviens mauvaise.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.)

Et puis notre scène, connue
Pour son goût et sa gravité,
Veut, rigoureuse en sa tenue,
Qu'on s'amuse avec dignité!
Il est donc juste de proscrire
Certains moyens, certains excès,
Car si le public vient à rire...
Ce n'est plus Théâtre-Français!
Adieu le Théâtre-Français!

(D'un ton caressant.) Ainsi donc c'est convenu!

LÉOPOLD, allant à la table.

Du tout!

MALVINA.

Comment du tout?

LE GROOM, annonçant.

M. Mathieu!...

LÉOPOLD.

M. Mathieu! qu'est-ce qui peut l'amener chez moi? (Bas à Malvina.) C'est bon, c'est bon, laisse-nous... je verrai à arranger cela.

MALVINA.

A merveille!... Je vais au bureau du journal et je reviens. (Saluant Mathieu.) Monsieur...

MATHIEU, brusquement.

Votre serviteur, mademoiselle...

MALVINA, à part.

Je ne sais pas ce que j'ai fait à ce bonnetier-là; mais quand il me rencontre, il devient blanc comme les plus belles coiffures de son magasin... (Haut.) Adieu, Léopold...

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IV.

MATHIEU, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

C'est vous, monsieur, vous qui me faites l'honneur de venir chez moi? Qui me procure cette bonne fortune?

MATHIEU.

Une bonne fortune, qui peut-être en dérange une autre!

LÉOPOLD.

Nullement. Il y avait si longtemps que je n'avais eu le plaisir de me rencontrer avec vous!

MATHIEU.

Oui, voilà quelques années que nous nous sommes perdus de vue; mais j'entendais toujours parler de vous... des succès à tous les théâtres, de la réputation, de l'argent... tout vous a réussi.

LÉOPOLD.

Et à vous aussi, je l'espère!

MATHIEU.

Moi? moi? ce n'est pas de moi qu'il s'agit... mais de votre ami M. de Mailly, mon gendre, dont ma fille est inquiète; depuis cinq ou six semaines nous sommes sans nouvelles de lui.

LÉOPOLD.

J'en ai reçu il y a huit jours, au sujet d'un théâtre qu'on voudrait établir aux eaux de Bade, où se trouve en ce moment la plus brillante société de l'Europe.

MATHIEU.

Il ne vous parle pas d'autre chose?

LÉOPOLD.

Non, en vérité!

MATHIEU.

Je vous suis obligé. Adieu! (Il fait quelques pas et revient.) Je voulais cependant vous demander encore une chose en mon nom... bien entendu... ou plutôt... parce que je ne vois pas pourquoi je me gênerais...

LÉOPOLD.

Vous avez raison... entre amis!...

MATHIEU.

Au contraire!... c'est entre amis qu'il faut se gêner; mais aux termes où nous en sommes... je vais droit au fait. Ma fille, ma pauvre Hélène (c'est sans doute une affaire entre son mari et vous) m'a prié de m'informer avec adresse, et comme si cela venait de moi, si vous avez vendu vos actions des canaux.

LÉOPOLD, avec trouble.

O ciel!... moi?

MATHIEU.

Vous!...

LÉOPOLD.

Non, monsieur!

MATHIEU.

Tant pis pour mon gendre... une nouvelle perte à subir... car les actions des canaux sont, dit-on, descendues à rien.

LÉOPOLD, vivement.

A rien? et c'est votre fille, c'est Hélène qui vous a chargé de vous informer près de moi?... quel bonheur!... (Courant au manuscrit et prenant la lettre qu'il a lue à la première scène.) Un mot, un seul mot, monsieur... Connaissez-vous cette écriture?

MATHIEU, prenant la lettre.

Celle de ma fille!...

LÉOPOLD, poussant un cri de joie.

Ah! je ne me trompais pas!

MATHIEU, qui a jeté les yeux sur la lettre.

Quoi! c'est elle qui vous prévient depuis un mois!...

LÉOPOLD.

Elle, mon ange gardien!... elle que je n'ai jamais cessé d'aimer...

MATHIEU.

Et que vous avez refusée, quand votre ami de Mailly vous la proposait!

LÉOPOLD, vivement.

De Mailly?... Jamais!... jamais il ne m'en a parlé, je vous le jure sur l'honneur!

MATHIEU.

Il serait possible!

LÉOPOLD.

J'adorais Hélène... l'épouser eût été mon rêve, mon bonheur!...

MATHIEU.

Et il m'a répondu que vos goûts, vos habitudes, vous éloignaient du mariage, et qu'enfin vous aviez au théâtre une passion.

LÉOPOLD.

Malvina?

MATHIEU.

Une chaîne, disait-il, que rien ne pouvait rompre...

LÉOPOLD.

Et que la veille même j'avais rompue... au bénéfice de mon ami Dubuisson le banquier.

MATHIEU.

Et moi, trompé, séduit par lui et surtout, le dirai-je, poussé par le désir de me venger de vous, j'ordonnai à ma pauvre fille de l'épouser...

LÉOPOLD.

Ah! qu'avez-vous fait!

MATHIEU.

Je n'en ai été que trop puni!... le jeu a dissipé la dot de ma fille, et ce qui nous effraie, ce sont les salons de Bade où de Mailly est en ce moment comme envoyé diplomatique.

AIR du vaudeville de la Somnambule.

Car, du bon ton, avec leur élégance,
Ces salons sont les mauvais lieux;
On y perd plus, voilà la différence,
Et là mon gendre est content, est heureux!
Oui, par le jeu, sa seule idole,
Quand tous nos biens, dès longtemps, sont perdus,
Il joue encor, m'a-t-on dit, sur parole,
Et sur l'honneur qu'il ne possède plus!

LÉOPOLD.

Est-il possible?

MATHIEU.

C'était là ce que je croyais seulement avoir à lui reprocher, et je vois qu'il est bien plus coupable encore envers mon enfant... envers vous!...

LÉOPOLD.

Ne me plaignez pas, monsieur, puisque je retrouve votre estime et votre amitié!

MATHIEU, lui sautant au cou.

Mais encore un dernier service... que ma fille ignore ce que je viens d'apprendre.

LÉOPOLD.

Et pourquoi?

MATHIEU.

Elle serait trop malheureuse!

LÉOPOLD.

Autant que moi!...

MATHIEU.

Plus encore!...

LÉOPOLD.

AIR : Le luth galant qui chanta les amours.

Il se pourrait!... l'ai-je bien entendu!

MATHIEU.

C'est son secret! vous n'en aurez rien su.

LÉOPOLD.

A ce mot dans mon cœur l'espérance rayonne.
L'amitié, la fortune... en vain tout m'abandonne;
Hélène m'aime encor?... Ah! le destin me donne
Plus que je n'ai perdu!

MATHIEU, *sortant par le fond.*

Taisez-vous!... taisez-vous!... Adieu!

SCÈNE V.

LÉOPOLD, *seul.*

Aimé!... j'étais aimé!... Mais ce de Mailly... à qui j'ai connu des sentiments si nobles et si généreux, me trahir, et pourquoi? pour une dot!... O amitié! m'enlever celle que j'aimais, faire accroire à ce père qui me destinait sa fille, que je la refusais... une pareille combinaison!...

SCÈNE VI.

LÉOPOLD, MALVINA, *entrant rapidement.*

MALVINA.

Ah! c'est affreux!... c'est indigne!...

LÉOPOLD.

Quoi! tu sais donc?

MALVINA.

Oui, je sais tout.

LÉOPOLD.

Eh bien! il y a une pièce là-dedans!

MALVINA.

Une pièce sur sa trahison?

LÉOPOLD.

Oui, sans doute.

MALVINA.

Sur mon mariage rompu?

LÉOPOLD, *étonné.*

Ton mariage?

MALVINA.

Tout était convenu avec Dubuisson... j'avais sa parole... mais ce sont ses amis... (*A Léopold.*) pas toi... ses amis politiques qui l'ont fait changer d'idée.

LÉOPOLD.

De la politique à propos de toi!

MALVINA.

Eh! oui... Dubuisson n'a plus maintenant qu'un désir, celui des honneurs et du pouvoir... il est le banquier de l'opposition qui, par tous les moyens possibles, veut renverser le ministère actuel.

LÉOPOLD.

Dont Bernaville fait partie... Et notre ancienne amitié?

MALVINA.

Il s'agit bien de cela, quand l'ambition est de la partie!... Si le cabinet est changé, on fait espérer à Dubuisson le portefeuille des finances, mais en même temps, on a eu l'infamie de lui donner à entendre que son alliance avec la Co-

médie-Française, que son mariage avec Célimène ou Bérénice pouvait lui faire du tort et déconsidérer le parti!

LÉOPOLD.

C'est possible.

MALVINA.

Et moi qui avais déjà annoncé ce mariage au foyer à toutes mes amies... Tu les connais! il n'y en a pas une qui ne me déteste! Quelle joie pour elles! quel affront pour moi! aussi tu comprends qu'à tout prix je me vengerai de Dubuisson.

LÉOPOLD.

Toi!... et comment?...

MALVINA.

Est-ce que je ne sais pas la cause de sa fortune? Est-ce que je ne connais pas toutes ses affaires?... Ton autre ami, M. de Mailly, le diplomate, qui avait toujours besoin d'argent, était, comme chef de division, au fait de toutes les nouvelles extérieures; par lui, Dubuisson savait, en secret et avant tout le monde, les événements importants qui devaient amener la baisse ou la hausse... bien d'autres choses encore que je dirai!... sans compter que je puis le blesser au cœur, le frapper dans ce qu'il a de plus cher! Écoute seulement la lettre que je viens d'esquisser... (Elle la tire de sa poche.) et sur laquelle j'ai voulu te consulter, rien que pour le style : « Mon cher Crésus, J'ai toujours pensé que, malgré vos trésors, vous étiez un pas grand' chose. Aussi je « suis trop heureuse de renoncer à votre main, à votre fortune et surtout à l'appoint que vous y mettiez, à votre cœur « dont je ne me soucie guère... »

LÉOPOLD, d'un air de reproche.

Malvina!...

MALVINA, continuant.

« Car je ne vous aime pas! je ne vous ai jamais aimé, « et quant au fils avec lequel vous vous trouvez tant de

« ressemblance, il vous est, grâce au ciel, parent de si loin « que... »

LÉOPOLD, lui arrachant la lettre des mains.

Non! pour lui... pour toi-même, tu n'enverras pas une lettre pareille... je m'y oppose. (Geste de colère de Malvina.) Pas un mot de plus!... Occupons-nous de notre pièce de ce soir... de ton rôle... que nous devions répéter...

(Il va s'asseoir à son bureau.)

MALVINA.

Ah! ce n'est pas la peine, maintenant.

LÉOPOLD.

Et pourquoi?

MALVINA.

Parce que les coupures sont toutes faites... est-ce que le théâtre ne t'a pas prévenu?

LÉOPOLD.

De rien.

MALVINA.

Est-ce que tu ne sais pas que ta pièce renferme contre le pouvoir des traits...

LÉOPOLD.

Qu'il peut et qu'il doit entendre, car je ne lui dis que la vérité... la vérité en riant... c'est le droit de l'auteur comique.

MALVINA.

Eh bien! mon cher, la censure a tellement abîmé l'ouvrage qu'il ne reste plus rien.

LÉOPOLD.

Allons donc!...

MALVINA.

Je le tiens du régisseur que je viens de rencontrer. Il rapportait de la censure le manuscrit en lambeaux.

LÉOPOLD, se levant.

Mais la censure dépend du ministre de l'intérieur, de Bernaville, mon ami...

MALVINA.

C'est ce que j'ai dit...

LÉOPOLD.

Et il ne peut consentir à cet acte arbitraire, à cette injustice; mieux vaudrait renoncer à ma pièce que de la laisser mutiler ainsi... J'ai tout supporté avec courage : la perte de ma fortune, de mon bonheur... de mes espérances... mais mon œuvre, mais mon enfant, mais l'avenir de gloire qui m'était promis, on ne peut pas me le ravir et m'en déshériter!...

BERNAVILLE, en dehors.

Allons donc... vous n'y pensez pas...

LÉOPOLD.

C'est lui! c'est Bernaville!...

MALVINA.

Le ministre...

LÉOPOLD.

Laisse-nous seuls un instant.

(Malvina entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; BERNAVILLE.

BERNAVILLE, au domestique.

M'annoncer chez un ami? il ne manquerait plus que cela!...

LÉOPOLD, lui sautant au cou.

C'est toi?... que je suis heureux de te voir! Merci... merci de ta visite... elle me fait du bien!

BERNAVILLE.

Et moi, elle me rend tout triste, car je viens, tu le sais, t'exprimer mes regrets...

LÉOPOLD.

Tu ne peux pas venir, ce qui me désole... car plus que jamais j'avais besoin de passer quelques heures avec toi !

BERNAVILLE.

Et moi aussi... je suis environné de tant de trahisons, de tant d'ennemis déclarés ou secrets !...

LÉOPOLD.

C'est vrai, je le sais !...

BERNAVILLE.

Que je suis heureux quand je peux serrer la main d'un ami, d'un ami véritable... Tu es le seul, Léopold, sur lequel on puisse compter, et tu m'aurais rendu grand service peut-être en acceptant près de moi la place que je t'offrais !

LÉOPOLD.

Je n'en veux pas, tu le sais... mais, vivant de mon travail, je voudrais du moins pouvoir compter sur lui !

BERNAVILLE.

Que veux-tu dire ?

LÉOPOLD.

Toi-même m'as répété souvent : « Renonce donc au genre éphémère auquel tu te livres, tu as assez fait pour ta fortune, songe à ta réputation, occupe-toi d'un ouvrage sérieux, d'un grand ouvrage ! »

BERNAVILLE.

C'est vrai.

LÉOPOLD.

J'ai suivi tes conseils ; j'ai essayé une comédie en cinq actes, une comédie de mœurs...

BERNAVILLE.

C'est bien!

LÉOPOLD.

Une comédie de nos jours; et ce soir même..

BERNAVILLE.

Quoi! cette comédie qui a mis la censure en émoi et contre laquelle on m'a fait ce matin un rapport terrible...

LÉOPOLD.

C'est la mienne!

BERNAVILLE.

Malheureux! qu'as-tu fait là!... il y a tel de mes collègues, des ministres eux-mêmes, contre lesquels on prétend que tu te permets des épigrammes...

LÉOPOLD.

Pourquoi pas? si elles sont bonnes, ils seront les premiers à en rire!

BERNAVILLE.

Eux!... c'est possible!... mais moi je ne dois pas permettre, je ne dois pas autoriser des attaques contre eux, quand c'est à moi qu'on a confié le pouvoir et le soin de les défendre!

LÉOPOLD.

C'est-à-dire que tu leur sacrifierais un ami!... l'œuvre dont j'espérais gloire et renommée, serait perdue pour moi!... mon avenir anéanti... et par qui? par un ami dont j'attendais aide et protection! C'est à lui que j'aurais crié : Viens me défendre! et c'est lui qui m'opprime!

BERNAVILLE.

Léopold!...

LÉOPOLD.

Non, ce n'est pas possible! tu seras tel que je t'ai connu autrefois. Ou l'amitié n'est qu'un vain mot, ou tu m'accor-

deras ce que je te demande... faveur sans danger pour toi, et, y en eût-il, je te connais, tu aurais le courage de le braver.

BERNAVILLE.

Oui... oui... et quoi que l'on puisse dire...

LÉOPOLD.

Ah ! je te retrouve !... Le pouvoir me l'avait enlevé, l'amitié me le rend.

BERNAVILLE.

Que veux-tu ? le cœur est toujours le même, mais l'on change malgré soi avec sa position... Celle que j'occupe est si enviée, si disputée, que c'est comme un point d'honneur de s'y maintenir, comme une honte d'en descendre.

AIR du vaudeville des Frères de lait.

Si tu savais ce que le pouvoir coûte,
Que de tracas, de tourments et d'ennui !
Rencontrer toujours sur sa route
Un envieux, un ennemi,
Et ne jamais sommeiller qu'à demi !
Va, ce pouvoir dont la soif me dévore
Fait mon malheur... et cependant,
Je te l'avoue, oui, je serais encore
Plus malheureux en le perdant,
Plus malheureux cent fois en le perdant,
Plus malheureux encor en le perdant !

LÉOPOLD.

Y penses-tu ?

BERNAVILLE.

C'est plus fort que moi, c'est ainsi ! Et dans ce moment où l'on cherche par tous les moyens à nous renverser, je ne puis veiller avec trop de soin à notre défense... C'est ce qui m'empêche de dîner aujourd'hui avec toi... Cette réunion avec mes collègues...

LÉOPOLD.

Viens avec moi ! ce sera plus gai.

BERNAVILLE.

Je le voudrais !... mais je tâcherai, du moins, d'assister ce soir à ta pièce, ou plutôt à ton succès; j'arriverai... quand je pourrai...

LÉOPOLD.

Au second acte, comme il y a dix ans. Te souviens-tu?... Et quant aux changements que demande la censure...

BERNAVILLE.

Fais ce que tu voudras. Seulement... (Hésitant.) as-tu là un manuscrit ?...

LÉOPOLD.

Oui, j'en ai même un second dans ma chambre, que je puis te remettre.

BERNAVILLE.

Eh bien !... c'est un service qu'à mon tour je te demande... toutes les plaisanteries que tu lançais contre mes collègues, détourne-les contre moi... Cela ira de même : je suis ministre.

LÉOPOLD.

Moi ! des épigrammes contre toi ?

BERNAVILLE, riant.

Si elles sont bonnes, j'en rirai le premier, ce sera de bon goût ! (A Léopold qui insiste.) Je l'exige... je l'exige... J'attends ici ton manuscrit, que j'emporterai avec moi. Va, et dépêche-toi, car voici la journée qui avance.

(Léopold, qui avait fait quelques pas vers sa chambre, revient embrasser Bernaville.)

LÉOPOLD.

Ah ! voilà du moins un ami !

Ensemble.

BERNAVILLE.

AIR de COUDER.

Sur ta pièce on lançait
  Un injuste arrêt,
Mais renais à l'espoir
Car je suis au pouvoir !
Et je me trouve heureux
De me rendre à tes vœux;
Je n'ai point oublié
Les droits de l'amitié.

LÉOPOLD.

Lorsque tout m'accablait,
  Lorsqu'on m'opprimait,
Je renais à l'espoir.
Je retrouve au pouvoir
Un soutien généreux
Qui se rend à mes vœux,
Et n'a point oublié
Les droits de l'amitié !

(Léopold sort à gauche.)

SCÈNE VIII.

BERNAVILLE, puis MALVINA, sortant de la porte à droite.

BERNAVILLE, à part.

Oui, sans doute, le conseil me blâmera... Mais n'importe!... (Se retournant.) Que vois-je ? mademoiselle Malvina !

MALVINA.

Qui voudrait bien à son tour, monseigneur, solliciter une audience.

BERNAVILLE.

Vous à qui l'on serait trop heureux d'en demander...

MALVINA, *à part.*

Tiens !... comme il est galant, pour une excellence ! Cela commence bien... (*Haut.*) Il y a longtemps que j'ai eu le plaisir de me rencontrer avec monseigneur.

BERNAVILLE.

Une seule fois, je pense... C'était comme aujourd'hui, chez Léopold... Je ne l'ai point oublié...

MALVINA.

Quoiqu'il y ait de cela... près de dix ans...

BERNAVILLE.

Je ne l'aurais jamais cru... en vous regardant.

MALVINA, *à part, avec joie.*

Cela continue... et moi qui ai juré de me venger de Dubuisson !

BERNAVILLE.

Eh bien ! mademoiselle, me voici à vos ordres, que vouliez-vous ?

MALVINA.

Rien pour moi, monseigneur, que le plaisir de vous rendre un immense service.

BERNAVILLE.

A moi !...

MALVINA.

Une intrigue habilement ourdie se trame contre vous ou plutôt contre votre place.

BERNAVILLE, *vivement.*

Que dites-vous ?

MALVINA.

Chut !... Complot préparé, dirigé par un ami, et dont l'exécution, qui est immanquable, doit commencer aujourd'hui même...

BERNAVILLE.

Parlez ! parlez, de grâce... et croyez bien que ma reconnaissance...

MALVINA, à part.

Il est à moi! (Haut.) Silence! (Bernaville remonte le théâtre pour s'assurer que personne ne peut les entendre. Pendant ce temps, Malvina continue au bord du théâtre, à part.) Coquetterie et sévérité... l'on arrive à tout, et si un jour mon rêve se réalisait... épouse d'une excellence!

BERNAVILLE, qui est revenu près d'elle.

Achevez! dites-moi tout!

MALVINA.

Un des chefs du complot est Dubuisson le banquier...

BERNAVILLE.

Mon ami d'enfance, et que veut-il donc?

MALVINA.

Un portefeuille! Lui et ses amis de l'opposition ont décidé que pour vous renverser il fallait d'abord vous dépopulariser. On prépare pour aujourd'hui une manifestation spontanée...

BERNAVILLE.

Où cela?...

MALVINA.

Ce soir... au Théâtre-Français... à la pièce nouvelle... toute la salle, achetée d'avance par Dubuisson, sera remplie d'amis dévoués qui saisiront avec enthousiasme toutes les allusions, les applaudiront avec transport, et la soirée se terminera par un coup de théâtre improvisé dont le signal est convenu; le parterre se lèvera en masse, en criant : « A bas les ministres! » et les loges répondront à ce cri, les hommes en applaudissant, les femmes en agitant leurs mouchoirs.

BERNAVILLE.

Et vous êtes bien sûre de ce que vous me dites là?

MALVINA, tirant un papier de sa poche.

La relation véridique de la soirée est déjà imprimée d'a-

vance... en voici une épreuve, que l'on envoyait à Dubuisson pour la corriger.

BERNAVILLE.

Donnez, donnez ! vous êtes ma providence, mon ange sauveur...

MALVINA, baissant les yeux.

Je ne veux pas d'autres titres! (A part, gaiement.) Cela va bien !

BERNAVILLE, parcourant l'épreuve que Malvina vient de lui donner.

« L'indignation publique si longtemps comprimée, vient « enfin de se faire jour. C'est à l'occasion d'une pièce assez « médiocre donnée hier soir au Théâtre-Français que le cri « du peuple s'est fait entendre... A bas les ministres!... » (Froissant le papier entre ses mains.) Ah! c'est une infamie !... (A part.) Mais leur complot ne réussira pas... je le déjouerai, je resterai au pouvoir... j'y resterai pour les écraser... ce scandale sur lequel ils comptent n'aura pas lieu... l'ouvrage ne sera pas donné... je vais le défendre !... et Léopold! j'en suis désolé... mais l'intérêt public avant tout... quand le devoir parle, l'amitié doit se taire et... Ah !... je n'aurai jamais le courage de lui dire à lui-même... un ordre au préfet de police... et ce soir à l'ouverture des bureaux... une bande sur l'affiche... *Relâche !* cela ne dit rien et cela dit tout! (Revenant près de Malvina.) Sortons! Dieu ! Léopold !

SCÈNE IX.

MALVINA, BERNAVILLE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, sortant de la porte de gauche.

Tiens, voilà mon manuscrit... arrangé comme tu l'exigeais... mais sans blesser l'ami, à qui je dois tout et qui peut-être s'expose pour moi.

BERNAVILLE.

Non, non, ne me dis pas cela... Adieu... je n'ai pas de

temps à perdre... heureusement j'ai gardé ma voiture, et si mademoiselle me permet de lui offrir une place...

MALVINA, acceptant vivement.

Comment donc, monsieur !... (A part.) Dans la voiture du ministre ! si je pouvais rencontrer Dubuisson !...

LÉOPOLD, serrant la main de Bernaville qui détourne les yeux.

AIR : Bravons la mitraille ! (*Haydée.*)

Gardant la mémoire
De notre amitié,
A toi de ma gloire
Je dois la moitié !
A ce soir !...

BERNAVILLE.

Si je peux !

LÉOPOLD.

Amène donc ta femme !

MALVINA, stupéfaite.

Quoi ! sa femme !...

BERNAVILLE.

Oui, vraiment !

MALVINA, à part.

Ah ! le trait est infâme,
Il était marié !... mes rêves sont finis,
Ce pauvre Dubuisson ! que j'ai trahi *gratis !*

LÉOPOLD, parlé.

Et mon manuscrit que tu oublies... tiens... tiens !... Merci ! merci encore et embrasse-moi ! (Il l'embrasse.) O amitié !...

Ensemble.

LÉOPOLD.

Gardant la mémoire
De notre amitié,
A toi de ma gloire
Je dois la moitié.

MALVINA.

Je ne puis le croire,
Il est marié !
O rêve de gloire,
Soyez oublié !

BERNAVILLE.

Quand par moi sa gloire
Périt sans pitié,
Je le laisse croire
A notre amitié !

(Malvina sort avec Bernaville qui lui donne la main.)





ACTE TROISIÈME

Le jardin d'un riche hôtel. — A gauche et au fond, des massifs de fleurs. Au milieu un grand marronnier; à droite, une porte vitrée qui est celle d'un salon. Au-dessus de cette porte un balcon élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLICIEN, FRÉDÉRIC, se tenant embrassés.

FRÉDÉRIC.

Félicien!...

FÉLICIEN.

Mon cher Frédéric! y a-t-il longtemps que je ne t'ai vu!

FRÉDÉRIC.

Dame! deux années sur mer! mais aussi j'ai mon premier grade!... aspirant de marine... Et toi?

FÉLICIEN.

Tel que tu m'as laissé en sortant du collège. Quand je veux comme toi me faire soldat et servir la République, mon père s'écrie que le fils unique de M. Dubuisson, l'un des plus riches banquiers de Paris, n'a pas besoin de prendre un état! « N'est-ce pas, Malvina, dit-il à sa femme, il ne doit pas nous quitter? » et ma mère est de son avis; ma mère qui est un peu dévote et qui veut tous les jours que je lui donne le bras pour aller à la messe ou au sermon...

FRÉDÉRIC.

Pauvre Félicien!

FÉLICIEN.

Ce qui m'ennuie bien un peu, je te le dis à toi, mon ami de collège, mon meilleur ami, parce que je te dis tout!

FRÉDÉRIC.

Et moi, si je ne t'avais pas, je serais bien malheureux! tant de chagrins m'accablent!

FÉLICIEN.

Me voilà! parle vite!

FRÉDÉRIC.

D'abord, mon père, que j'ai trouvé soucieux et mécontent.

FÉLICIEN.

C'est tout naturel. Ministre, il y a dix ans, M. Bernaville n'est plus rien aujourd'hui, quand ses talents et son expérience l'appelleraient aux affaires, auxquelles il a renoncé.

FRÉDÉRIC.

Non, il n'y renonce pas... Il y a un représentant à nommer : mon père se met sur les rangs.

FÉLICIEN.

Et le mien aussi!

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu!... et mon père qui me défend de te voir et de venir ici! est-ce pour cela?

FÉLICIEN.

J'en ai peur!

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas possible. Il m'a si souvent parlé dans mon enfance de ses trois amis qu'il aimait... comme nous nous aimons : Dubuisson, de Mailly, Léopold, dont il ne de-

vait jamais se séparer... Qu'est-ce que tout cela est devenu ?

FÉLICIEN.

D'abord cette année, en Allemagne, à la suite d'une dispute de jeu, M. de Mailly, le secrétaire d'ambassade, a été tué en duel.

FRÉDÉRIC, *avec émotion.*

Quel malheur! et sa femme, madame Hélène, si belle encore et si courageuse... et sa fille, la charmante Cécile, notre compagne d'enfance, les voilà sans ressources!

FÉLICIEN, *de même.*

Rassure-toi. Mon père s'est décidé à leur offrir un asile chez lui.

FRÉDÉRIC, *avec joie.*

Elles demeurent ici, dans cet hôtel?

FÉLICIEN.

Depuis trois mois. Dès que ma mère me laisse libre un instant je le passe près de ces dames.

FRÉDÉRIC.

Et leur autre ami, ce bon M. Léopold, qui lorsque nous étions au collège nous donnait des billets pour aller le dimanche au spectacle ?

FÉLICIEN.

Il est en voyage.

FRÉDÉRIC.

Lui qui ne pouvait quitter ses théâtres, ni s'éloigner de Paris !

FÉLICIEN.

Excepté pour rendre service. Je t'ai dit que M. de Mailly était mort en Allemagne... il fallait mettre en ordre les affaires de la succession ; la mère et la fille n'y auraient rien entendu. Léopold s'est proposé : « Je n'ai rien à faire,

a-t-il dit, que des couplets ; je les ferai en route ! » et il est parti... mais on attend prochainement son retour.

FRÉDÉRIC.

Ah ! tant mieux... j'ai besoin de son appui et de ses conseils dans une affaire où malheureusement tu ne peux rien.

FÉLICIEN.

N'importe ! dis toujours.

FRÉDÉRIC.

C'est qu'il y a deux ans, quand je me suis embarqué, j'étais, sans le savoir, sans m'en douter, amoureux fou...

FÉLICIEN.

Est-il possible ?... Et moi aussi !... depuis trois mois !

FRÉDÉRIC.

Mon amour a redoublé, je crois, par l'absence.

FÉLICIEN.

Et le mien par la vue de celle que j'aime !

FRÉDÉRIC.

Mais, sans fortune...

FÉLICIEN.

Sans état...

AIR : De l'aimable Thémire. (L'Artiste.

Comment puis-je... à mon âge...

FRÉDÉRIC.

Comment à dix-huit ans...

FÉLICIEN.

Penser au mariage...

FRÉDÉRIC.

Et malgré nos parents !

FÉLICIEN.

Même sort nous rassemble.

FRÉDÉRIC.

Mêmes peines de cœur!

FÉLICIEN.

Et malheureux ensemble...

FRÉDÉRIC.

C'est presque du bonheur!

FÉLICIEN et FRÉDÉRIC.

Oui, malheureux ensemble,
C'est presque du bonheur!

FÉLICIEN.

Parle... dis-moi tout!

FRÉDÉRIC.

Ah! bien volontiers! et toi après...

FÉLICIEN.

Silence!... on vient!...

(Ritournelle de l'air suivant de *Jeannot et Colin.*)

FRÉDÉRIC.

C'est Cécile!...

FÉLICIEN.

Et notre ami Léopold. . Quelle rencontre!

FRÉDÉRIC.

Tu le vois, tout nous favorise.

FÉLICIEN.

Depuis que nous sommes réunis.

SCÈNE II.

CÉCILE, FÉLICIEN, LÉOPOLD, FRÉDÉRIC.

Ensemble.

AIR : Ah! quel plaisir de retrouver. (Finale de *Jeannot et Colin.*)

TOUS.

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus!

FRÉDÉRIC et FÉLICIEN, à part, regardant Cécile.

Près d'elle, d'espérance
Que mes sens sont émus!

CÉCILE.

O ciel! en sa présence,
Que mes sens sont émus!

LÉOPOLD.

De plaisir, d'espérance
Que leurs cœurs sont émus!

LÉOPOLD.

AIR : C'est la plus belle. (*Jeanne d'Arc.*)

(Regardant les jeunes gens.)

Leur front rayonne,
Je crois voir le printemps
Près de l'automne.

FRÉDÉRIC, FÉLICIEN et CÉCILE.

L'automne est le bon temps.

FRÉDÉRIC.

Le temps où l'on recueille
L'abondance et les fruits.

LÉOPOLD, à part.

Où l'arbre perd sa feuille,
Et l'homme ses amis!

(Essuyant une larme et se retournant gaiement vers les trois jeunes gens.)

TOUS.

Beaux jours de notre enfance
Vous voilà revenus!

LÉOPOLD, à Cécile.

Eh bien! ma petite Cécile, comme te voilà émue et tremblante!

CÉCILE, cherchant à se remettre.

Dame!... de revoir ainsi... et sans s'y attendre... des

anciens amis d'enfance... c'est-à-dire M. Félicien, je l'ai vu hier... mais M. Frédéric...

FÉLICIEN, à Cécile.

Oui!... c'est lui... dont nous parlions si souvent!

FRÉDÉRIC.

En vérité?...

CÉCILE.

Tous les jours!...

FÉLICIEN.

N'est-il pas notre frère?... ah! mieux encore, notre ami... Et tout-à-l'heure, nous nous disions ici même...

FRÉDÉRIC.

Que rien ne pourrait nous désunir.

LÉOPOLD, souriant.

Rien!...

FÉLICIEN.

Que notre sort pourrait changer...

FRÉDÉRIC.

Mais jamais notre affection, nous nous le sommes promis, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Et moi, mes compagnons d'enfance... ne suis-je pas aussi du serment?

FÉLICIEN et FRÉDÉRIC.

Oui, sans doute! (Étendant la main.) Eh bien! donc...

CÉCILE, FRÉDÉRIC et FÉLICIEN.

Nous le jurons!

LÉOPOLD, à part.

Voilà comme nous étions... il y a une vingtaine d'années... à peu près... Pauvres enfants! il faut leur pardonner... ce n'est pas leur faute : ils ont dix-huit ans!

(A part, pendant que les jeunes gens causent ensemble, debout, près de Cécile qui est assise.)

AIR d'*Aristippe*.

Le temps, ce précepteur sévère
Auquel on ne peut échapper,
D'une espérance mensongère
Saura trop tôt les détromper.
Ne leur montrons pas le nuage,
Et laissons-leur, puisqu'il est éloigné,
L'illusion... compagne de leur âge!...
C'est toujours autant de gagné!

FÉLICIEN, cessant de causer avec ses amis.

Dieu!... voilà midi!... comme le temps passe!...

FRÉDÉRIC.

Entre amis!

FÉLICIEN.

Il faut que j'aille conduire ma mère à la messe. Elle rend aujourd'hui le pain bénit.

LÉOPOLD, à part.

Malvina, dame de paroisse!... Après tout, c'est juste! nous sommes en révolution.

FÉLICIEN, à Cécile.

Eh! mon Dieu! oui! Adieu, mademoiselle. (A Frédéric.) Viens-tu?

(Les deux jeunes gens sortent par le fond à droite.)

SCÈNE III.

LÉOPOLD, CÉCILE.

LÉOPOLD.

Les braves jeunes gens! quel air de loyauté et de franchise! surtout Félicien... c'est écrit sur ses traits; on dit qu'il ressemble à son père...

CÉCILE.

Oh ! pas du tout !

LÉOPOLD.

N'est-ce pas?... Mon enfant, j'apporte à ta mère de mauvaises nouvelles. De Mailly, ton père, ne t'a rien laissé, que des dettes... Et moi, le théâtre, ma seule ressource, ne rapporte plus rien. La République a trop d'affaires pour aller au spectacle... et Paris n'a pas le temps de s'amuser... ce n'est pas sa faute, c'est plutôt la nôtre, à nous qui ne l'amusons pas. Que veux-tu? on se fait vieux, on n'est plus gai. Mais on est encore heureux du bonheur de ses amis... Et puisque ta mère est trop souffrante pour me recevoir, raconte-moi comment elle et toi, que j'avais laissées dans une mansarde, je vous retrouve dans l'hôtel du banquier Dubuisson...

CÉCILE.

Nous avons reçu un matin un petit billet, par lequel il nous priait d'accepter un logement chez lui.

LÉOPOLD.

Dans cet hôtel?

CÉCILE.

Qui est magnifique...

(Elle va s'asseoir à gauche, près d'une table de jardin, sous un bosquet.)

LÉOPOLD.

Et tout neuf !...

CÉCILE.

Il vient de le faire bâtir sur des terrains immenses achetés par lui au boulevard Popincourt.

LÉOPOLD.

Attends donc ! mais en effet... il me semblait reconnaître cet emplacement... c'est celui de la *Pomme d'Or*... un ancien restaurant.

CÉCILE.

Précisément.

LÉOPOLD.

Mon rêve réalisé... par lui... je l'en remercie ! (A Cécile.) C'est un souvenir, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

Je n'en sais rien. Sa femme nous a dit que c'était une opération magnifique ; qu'il avait déjà revendu avec avantage une partie des terrains, et qu'on lui offrait sur cet hôtel un bénéfice énorme.... qu'il n'était pas éloigné de réaliser.

LÉOPOLD.

Ah! l'ingrat! ce n'était qu'une spéculation ! oui, à force d'embellissements et de richesses, tout s'est tellement défiguré, qu'il ne reste plus rien de l'humble cabaret... A la place de ces petits salons particuliers où l'on riait tant, s'élèvent des lambris dorés, sous lesquels peut-être on ne rit guère... dans ce jardin, salle à manger en plein air, parsemé de bosquets et de tables à deux, je ne vois plus que des massifs solitaires, des fleurs rares et précieuses... rien n'est resté... rien !... Si, vraiment... le marronnier sous lequel nous dînions... je le reconnais, c'est bien lui... au milieu du jardin... il est seulement plus âgé de vingt ans... et nous aussi!... plus beau ! plus vert que jamais... tandis que nous... (Se retournant vers Cécile, qui s'est levée et vient à lui.) Pardon, pardon, mon enfant... parlons de toi... de ta mère, on vous traite bien ici?

CÉCILE.

On a pour nous beaucoup de bonté, mais une bonté... qui vous froisse... Les riches ne se doutent pas de cela.

LÉOPOLD.

C'est tout simple : ils n'ont pas l'habitude d'être pauvres!... Et Malvina, comment est-elle pour toi?

CÉCILE.

Très-bien ; mais j'ose à peine rire devant elle.

AIR : Quand l'amour naquit à Cythère.

Car sa rigueur est sans égale,
Pour la moindre erreur sans pitié,
Elle parle toujours morale...

LÉOPOLD.

Hélas!... elle a donc oublié!

CÉCILE, vivement.

Quoi donc?

LÉOPOLD.

Rien!...

(A part.)

C'est à ne pas croire :
Dans les rôles qu'elle a tenus,
Actrice, elle eut tant de mémoire,
Grande dame, elle n'en a plus!

CÉCILE.

Et puis autre chose encore qui inquiète ma pauvre mère... nous sommes ici logées et nourries, c'est très-beau; mais au milieu de l'opulence, tout nous manque.

LÉOPOLD, à part.

O ciel!...

CÉCILE.

Autrefois elle recevait une petite pension de six à huit cents francs d'une main inconnue...

LÉOPOLD.

Inconnue!...

CÉCILE.

C'est-à-dire elle a toujours soupçonné... M. Bernaville, l'ancien ministre, ami de son mari, ou peut-être même M. Dubuisson qui en cachette, de peur de sa femme... mais depuis trois mois... la pension a été supprimée...

LÉOPOLD, à part.

Je le crois bien! les théâtres fermés ou ruinés et pour

droit d'auteur, le droit de mourir de faim... Moi! cela allait encore, mais Hélène!... connaître la gêne et le besoin!... Hélène que j'aime plus que moi-même... car on a beau s'éloigner et vieillir, le malheur et le temps n'y font rien...

(Fredonnant entre ses dents.)

Et l'on revient toujours.
A ses premiers...

(Essuyant une larme et se retournant vers Cécile.) Il ne faut pas t'inquiéter... Il ne faut pas pleurer, mon enfant...

CÉCILE.

Mais ce n'est pas moi! c'est vous!

LÉOPOLD, riant.

Du tout... cela va bien: cela ira encore mieux... si c'est possible... Retourne vers ta mère, annonce-lui mon arrivée et ma visite. Il faut d'abord que je parle à Dubuisson.

CÉCILE.

Vous qui depuis tant d'années ne vous voyez plus!

LÉOPOLD.

J'ai trouvé dans ma mansarde un billet de lui, qui attendait mon arrivée. Il a un service à me demander...

CÉCILE.

A vous?...

LÉOPOLD.

Cela t'étonne? et moi aussi... mais enfin... Je l'entends! laisse-nous.

(Cécile sort.)

SCÈNE IV.

LÉOPOLD, DUBUISSON.

DUBUISSON, riant et sortant du pavillon à droite.

Notre ami Léopold! l'ermite! le misanthrope! l'invisible!... il faut lui écrire pour le voir!...

LÉOPOLD.

Que ne venais-tu chez moi?

DUBUISSON.

C'était mon dessein. Je me disais toujours : il y a quelque temps que je n'ai serré la main de ce cher Léopold, et la première fois que je passerai rue de Provence...

LÉOPOLD.

Je n'y demeure plus depuis cinq ans!

DUBUISSON.

Ah ! bah !... cet appartement si élégant et si confortable, au second...

LÉOPOLD.

Un second, fi donc !

AIR du vaudeville de Turenne.

Selon son goût chacun a la manie
De s'élever; moi j'ai fait choix
D'une mansarde, asile du génie!
Au sixième, et sur les toits !

DUBUISSON.

Comment, tu loges sur les toits?...
Un horizon où la vue est charmée
De tuyaux noirs et d'épaisses vapeurs !

LÉOPOLD.

Ça nous convient, à nous autres auteurs
Qui ne vivons que de fumée!

DUBUISSON.

Tu es donc toujours auteur?...

LÉOPOLD.

Ne le sais-tu pas?

DUBUISSON.

Si vraiment... je le sais par les journaux, qui parfois rendent compte de tes pièces...

LÉOPOLD.

Et qui les abîment.

DUBUISSON.

C'est vrai!... aussi je te demande, mon pauvre ami, pourquoi, à ton âge, tu continues à faire des vaudevilles?

LÉOPOLD, sèchement.

Pour vivre.

DUBUISSON.

Ah! bah!...

LÉOPOLD.

Jeune, j'avais eu des succès : j'avais eu, comme tout le monde, quelques années de vogue dont j'avais profité pour mettre de côté deux cent mille francs qu'un ami, un banquier s'était chargé de placer... Est-ce que tu n'as pas quelque idée de cela?...

DUBUISSON, avec embarras.

Si... si... je me rappelle...

LÉOPOLD.

Cet ami devait m'emmener avec lui, dans le char de la Fortune, il y est monté seul... et est parti sans me prévenir.

DUBUISSON.

Ah! par exemple!...

LÉOPOLD.

Tu n'en avais pas le temps, je le sais!... le char allait trop vite... Quant à moi, qui rêvais encore mes anciens succès, vain espoir! le moment était passé, la vogue aussi... Me vois-tu, à mesure que l'âge et les chagrins arrivaient, obligé de redoubler d'entrain et de gaieté! condamné à avoir de l'imagination et des pensées riantes quand l'inquiétude et le découragement... (*Se reprenant.*) Enfin, il y en a de plus malheureux que moi... je n'ai rien, mais je ne dois rien et je rirais encore, je l'essaierais, du moins, si je n'étais aujourd'hui même forcé de me séparer du seul ami qui me reste... Madelon, ma domestique, que je ne peux plus payer... je le lui ai écrit ce matin, car je n'aurais jamais eu la force de le lui dire.

DUBUISSON.

Mon pauvre Léopold ! et pourquoi, diable, ne venais-tu pas me trouver et t'adresser à moi ?...

LÉOPOLD, *avec ironie.*

A toi?... tu plaisantes, je pense !... je n'ai jamais rien demandé à aucun des gouvernements qui tour à tour se sont succédé chez nous !... ni places, ni pensions, ni secours, et tu m'en offrirais !... toi !... (*Avec fierté.*) De quel droit ?... Non, non, tant que ma main pourra tenir une plume, tant que j'aurai encore quelques pensées dans la tête ou dans le cœur, je ne demanderai rien qu'à mon travail ! La République est venue (*Souriant.*) qui a un peu tué la gaieté et ceux qui l'exercent ; n'importe... Qu'elle vive ! qu'elle nous donne de la gloire à chanter, de l'union, du calme, du bonheur à décrire, et, content de mon sort, je reprends ma tâche... ce matin déjà, un brave directeur est venu me demander, pour cette semaine, une pièce que je lui ai promise !... c'est de l'argent comptant. Il ne me manque plus rien... que le sujet !... je le cherchais en venant ici et je le trouverai, car ce n'est plus pour moi seul que je travaille, mais pour ma famille à moi !

DUBUISSON.

Je ne t'en connaissais pas.

LÉOPOLD.

Il m'en est arrivé !

AIR des Scythes et les Amazones.

Vienne un sujet !... je te bénis d'avance,
O mon état, toi qui me donneras
Non la fortune, au moins l'indépendance,
Car moi je puis me passer ici-bas
De tout le monde...
(*A Dubuisson.*)
Et tu ne le peux pas !
Tu m'attendais et pour un bon office,

(Montrant une lettre.)

Tu l'as écrit!... je suis assez heureux,
Pour t'obliger, pour te rendre un service :
Je suis encor le plus riche des deux
Oui, tu le vois... je te rends un service,
Je suis encor le plus riche des deux!

Ainsi, parle!... ne te gêne pas, dis-moi ce que l'homme de lettres peut faire pour le pauvre millionnaire.

DUBUISSON.

Le tourbillon des affaires a pu nous éloigner l'un de l'autre; à Paris on ne se voit pas, on se néglige; mais l'amitié... tu le sais bien... Léopold...

LÉOPOLD.

Ah! nous parlons encore comédie. Soit...

DUBUISSON.

Ne dis pas cela! L'amitié une comédie!

LÉOPOLD.

En plusieurs tableaux et souvent, tu le sais, avec cinq années d'entr'actes!

DUBUISSON.

Enfin, nous n'avons jamais été ce qui s'appelle brouillés... tandis qu'avec Bernaville et de Mailly... si tu savais comme ils se sont conduits envers moi!... quels procédés! quelle ingratitude!... moi d'abord, je n'ai jamais rencontré que des ingrats!...

LÉOPOLD.

Pauvre Dubuisson!

DUBUISSON.

D'abord de Mailly, que j'avais gorgé d'or!... mais le jeu absorbait tout... et Bernaville, lui, qui étant ministre a fait défendre ta pièce, cette pièce que je voulais faire réussir... tu sais...

LÉOPOLD, froidement.

Je sais pour quel motif... ne parlons plus de cela.

DUBUISSON.

Croirais-tu que j'allais arriver aux premiers emplois financiers de la République... c'est lui qui m'a renversé !

LÉOPOLD.

Comme tu l'avais renversé autrefois !

DUBUISSON.

Quelle différence !... il y avait si longtemps qu'il était ministre, et moi je ne l'étais pas encore... j'allais commencer. Il a prétendu que je n'étais pas un républicain de la veille. Il a été chercher, je ne sais où, des demandes de places et des protestations de dévouement que j'avais faites à une époque où tout le monde en faisait. Il n'a pas craint de dire que, riche à millions, je n'avais jamais rien fait pour personne... à quoi j'ai répondu en installant chez moi, dans ce pavillon, la veuve et la fille de mon ancien ami...

LÉOPOLD, à part.

Ah ! c'est donc cela...

DUBUISSON.

De mon pauvre de Mailly, que je venais de perdre... et pour me venger, apprenant que Bernaville voulait se faire nommer représentant, je me suis mis sur les rangs par le conseil de Malvina...

LÉOPOLD.

Et voilà deux camarades d'enfance, deux amis devenus...

DUBUISSON.

Ennemis mortels... je lui ferai pour cette élection tout le tort... que lui-même a voulu me faire. Nous avions, comme c'est l'usage, tapissé les murs de Paris d'affiches sans nom d'auteur... où on lisait en grosses lettres : *Nommons Dubuisson !... le banquier Dubuisson, l'ami du peuple...*

Air du vaudeville de La Robe et les Bottes.

C'est consacré, c'est le système
Que chacun suit... il faut, sans balancer,
Faire ses affaires soi-même,
Se mettre en avant, se pousser!
Sur mainte affiche on se propose,
Et pour montrer son nom aux électeurs
On prend du bleu, du blanc, du vert, du rose...

LÉOPOLD.

On leur en fait voir de toutes couleurs!

DUBUISSON.

Oui!... Or, dans chacune de ces pancartes on me vantait, comme de raison...

LÉOPOLD.

Aux dépens du concurrent...

DUBUISSON.

Pour se venger... Bernaville s'est permis de lancer dans les journaux un article indigne, infâme... où il ne respecte rien. Il y parle de révélations sur l'origine de ma fortune, de Mémoires secrets que de Mailly lui aurait envoyés, à lui!...

LÉOPOLD, souriant.

En vérité?

DUBUISSON.

Bien plus encore!... il ose s'égayer sur mon mariage avec Malvina, que j'ai épousée, tu le sais, parce que sans cela elle serait morte de désespoir... Alors j'ai répondu par une épître, que Malvina m'a aidé à composer... tu la verras, toi qui t'y connais; c'est tout ce qu'il y a de plus spirituel, de plus sanglant... car lorsque Malvina s'y met...

LÉOPOLD.

Je sais de quoi elle est capable en fait de lettres... Autrefois du moins... mais maintenant qu'elle est dévote...

DUBUISSON.

C'est encore pis!

LÉOPOLD.

Comment?

DUBUISSON.

Oui... Mais avant de faire imprimer cette lettre, j'ai voulu te demander, à toi qui arrives d'Allemagne, à toi qui n'as pas quitté de Mailly dans ses derniers moments, s'il est vrai qu'il ait réellement envoyé à Bernaville ces prétendus Mémoires.

LÉOPOLD.

Non, je te le jure!

DUBUISSON.

Et m'en voulait-il toujours?

LÉOPOLD.

Il m'a chargé de te dire qu'il te pardonnait...

DUBUISSON.

Vraiment!...

LÉOPOLD.

Et, si tu veux m'en croire, Dubuisson, tu feras comme lui...

DUBUISSON.

Moi?

LÉOPOLD.

Tu suivras son exemple!

(Musique.)

DUBUISSON.

Silence!... c'est Malvina qui revient du sermon... avec mon fils Félicien... il est charmant, n'est-ce pas?

LEOPOLD.

A qui le dis-tu?

(Malvina et Félicien entrant par le fond à droite, suivent la grille de clôture au fond, et descendent à gauche.)

DUBUISSON.

Et puis il me ressemble tellement... (A Léopold qui est devenu rêveur.) A quoi penses-tu?

LÉOPOLD.

A la pièce, dont je te parlais tout à l'heure. . et que je cherche toujours!

DUBUISSON.

Veux-tu que je t'aide?...

LÉOPOLD.

Pourquoi pas?

DUBUISSON, riant.

On a vu des ouvrages à plusieurs auteurs!

LÉOPOLD, regardant Félicien.

Comme tu dis!

SCÈNE V.

FÉLICIEN, MALVINA, DUBUISSON, LÉOPOLD.

AIR de la Gavotte d'Armide.

MALVINA et FÉLICIEN.

Ah! vraiment, c'était digne
De Massillon,
De Fénelon.
Ah! quelle grâce insigne!
Quel brillant et profond
Sermon!

LÉOPOLD, à part.

Sa ferveur est permise
Si ses soins obstinés
Vont sauver à l'église
Ceux qu'au théâtre elle a damnés!

Ensemble.

MALVINA et FÉLICIEN.

Ah! vraiment, c'était digne

De Massillon,
De Fénelon.
Ah ! quelle grâce insigne !
Quel brillant et profond
Sermon !

LÉOPOLD et DUBUISSON.

Elle a l'air grave et digne ;
C'est l'effet, dit-on,
Du sermon.
Vraiment, la grâce insigne
A marqué d'un rayon
Son front !

MALVINA, à Léopold qui la salue.

Eh ! mais... c'est monsieur Léopold... je crois...

DUBUISSON.

Qui nous néglige et que je grondais... Il travaille toujours pour le théâtre, il a toujours des talents et des succès.

MALVINA.

Je n'en doute pas! mais je suis peu au courant... je ne vais jamais au spectacle.

DUBUISSON.

Nous cherchions ensemble une pièce qu'on lui a demandée et dont il n'a pas même le titre.

LÉOPOLD.

Je viens de le trouver : *les Révolutions.*

DUBUISSON.

Bravo! le titre est joli et piquant! (A Malvina.) N'est-ce pas?

LÉOPOLD, regardant Malvina.

Et prête beaucoup!

DUBUISSON.

Mais cela ne suffit pas... il faut des personnages, des caractères, des types...

LÉOPOLD, souriant.

Il n'en manque pas. J'en trouverai sous ma main.

MALVINA, à un domestique qui lui présente des lettres sur un plat d'argent.

Ah! mon Dieu! que de lettres!... En voici pour une heure au moins de lecture...

(Le domestique pose le plat sur la table à gauche et sort.)

DUBUISSON, bas à Léopold.

Elle est accablée d'affaires : les établissements de bienfaisance, l'œuvre des orphelines dont elle est patronnesse...

MALVINA, se retournant vers son mari.

Eh bien! que faites-vous là, monsieur? comment n'êtes-vous pas à la Banque?

DUBUISSON.

C'est vrai!... (A Léopold.) Un recouvrement de quatre cent mille francs... j'y cours...

AIR de la polka du Diable à quatre.

Je vais presser
La fin de cette affaire ;
Tu comprends, j'espère,
Mon regret sincère
De te laisser...
Dès qu'il s'agit d'affaire,
Avant le plaisir, sans balancer,
Ça doit passer.

LÉOPOLD.

Il faut presser
La fin de cette affaire;
Je t'invite à faire
Comme à l'ordinaire,
A me laisser...
Il s'agit d'une affaire !...
Avant un ami, sans balancer,
Ça doit passer.

(Dubuisson baise la main de Malvina et sort par le salon à droite, reconduit par Félicien.)

SCÈNE VI.

MALVINA, qui est restée près de la table à gauche, continue à ouvrir et à lire ses lettres. — LÉOPOLD, est debout au milieu du théâtre et rêve. — FÉLICIEN, qui était sorti à la fin de la scène précédente, sort du salon et s'approche à pas lents de Léopold.

MALVINA, sans regarder Léopold.

Pardon, monsieur...

LÉOPOLD.

Ne faites pas attention...

MALVINA.

Je suis occupée...

LÉOPOLD, s'asseyant à droite.

Et moi je travaille... (A part.) Oui, certainement... j'ai mon titre et mes caractères; mais encore me faut-il une intrigue, une action et surtout un amour... il y en a, même en révolution...

FÉLICIEN, s'approchant de lui et à voix basse.

Léopold... mon ami!...

LÉOPOLD.

Ah! c'est toi, mon cher enfant?

FÉLICIEN.

Silence!... si ma mère entendait...

LÉOPOLD, à demi-voix et l'emmenant à l'autre bout du théâtre.

Qu'est-ce donc?

FÉLICIEN.

Un grand secret que je ne puis confier qu'à vous seul... et vous ne veniez plus à la maison!

LÉOPOLD.

J'y viendrai tous les jours... parle!...

FÉLICIEN.

C'est que je suis amoureux.

LÉOPOLD, se levant.

Toi!

FÉLICIEN.

A en perdre la tête...

LÉOPOLD, à part.

Juste ce que je demandais!

FÉLICIEN.

Mais jamais mon père, ni ma mère ne consentiront...

LÉOPOLD.

Des obstacles? c'est ce qu'il nous faut... tant mieux!

FÉLICIEN.

Comment, tant mieux!

LÉOPOLD.

Non, tant pis! je ne pensais qu'à moi, au plaisir de les vaincre... pour te marier à celle que tu aimes!

FÉLICIEN.

O mon bon Léopold!...

LÉOPOLD.

Et c'est?...

FÉLICIEN.

Un être céleste!...

LÉOPOLD, souriant.

Toujours comme ça!...

FÉLICIEN.

Un ange!

LÉOPOLD.

Toujours!

FÉLICIEN.

La fille de madame Hélène.

LÉOPOLD, avec joie.

Cécile! toi, mon enfant... l'épouser... cela me convient... cela me va... réunir ainsi tout ce que j'aime! Justement, cette pauvre Hélène qui s'inquiétait pour la dot et pour l'avenir de sa fille! comme cela se trouve, comme cela s'enchaine! une exposition admirable!

FÉLICIEN.

Mais M. Dubuisson, mais ma mère surtout...

LÉOPOLD.

Je m'en charge!... Reviens dans un instant.

FÉLICIEN, à voix basse.

Oui, mon ami... je m'en vas... je m'en vas...

(Il s'éloigne sur la pointe des pieds par le fond à gauche.)

SCÈNE VII.

MALVINA, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, le regardant sortir.

Il s'éloigne!... Scène deux, Léopold et Malvina... Elle est là, lisant toujours et ne me regardant même pas... Attaquons franchement la situation. (S'approchant d'elle respectueusement.) Madame!

MALVINA, sans se retourner, lui faisant signe de la main avec un ton d'impatience.

Tout à l'heure...

LÉOPOLD, à part.

Il est impossible d'être plus impertinente. (S'approchant d'elle d'un air insouciant.) Malvina!...

MALVINA, se retournant avec fierté.

Qu'est-ce que c'est?...

LÉOPOLD.

Je voudrais te parler.

MALVINA, se levant vivement.

Oser me tutoyer!...

LÉOPOLD.

Bah ! sous la République !... et puis c'est une habitude que j'avais prise sous l'ancien régime... le régime des amours... qui valait bien celui-ci, où règnent le dédain, la fierté...

MALVINA.

Monsieur!...

LÉOPOLD.

AIR : Amis, la matinée est belle. (*La Muette de Portici.*)

C'est mal, quand on est riche et grande,
C'est mal, avec d'anciens amis !
Avec moi qui ne vous demande
Que le bonheur de votre fils !
Je sais fort bien qu'une autre mère
Pourrait... parlons bas !
Me dire qu'une telle affaire
Ne me regarde pas...
Mais Malvina ne me le dira pas !

(Geste de Malvina.)

LÉOPOLD.

J'en étais sûr. Eh bien ! oui, (Gaiement.) l'enfant est amoureux... cela peut arriver à tout le monde. Il veut se marier.

MALVINA.

A son âge!... lui !

LÉOPOLD.

C'est son idée fixe. De ce côté-là, il tient de sa mère. Tu ne peux pas lui en faire un reproche! Quant au choix, je l'approuve !

MALVINA.

C'est bien heureux !

LÉOPOLD.

Et tu l'approuveras aussi... Mieux encore! tu décidera ton mari...

MALVINA.

Moi, monsieur?... vous pourriez croire...

LÉOPOLD.

Attends donc!... Tu ne me laisses pas achever ma phrase, et tu parles avant ta réplique... Le fils unique du banquier Dubuisson ne peut que se marier richement. Or, celle qu'i aime n'a rien... c'est mademoiselle Cécile de Mailly.

MALVINA.

Que je ne puis souffrir.

LÉOPOLD.

Ce n'est pas toi qui l'épouses, c'est ton fils... Et puis, nous ne parlons plus d'amour, mais d'affaires, de la dot!... Dubuisson, à moins de se faire montrer au doigt, et millionnaire comme il est, ne peut pas reconnaître à cette jeune fille moins de trois à quatre cent mille francs.

MALVINA, se récriant.

Par exemple!...

LÉOPOLD.

Est-ce trop peu? dis-le... je vais augmenter, cela ne me coûte rien...

MALVINA.

Je le crois sans peine! Vous composez!

LÉOPOLD.

Précisément!

MALVINA.

Et vous croyez que tout s'arrange comme dans vos ouvrages?...

LÉOPOLD, galamment.

Ils réussissaient toujours autrefois... quand tu daignais y prendre un rôle... et si tu le veux bien, si tu veux em-

ployer près de Dubuisson, la coquetterie d'abord, puis la prière... puis les larmes... et enfin le désespoir... c'est une scène à jouer.

MALVINA.

Et vous m'en croyez capable ?

LÉOPOLD.

A moins que tu n'aies oublié... Dans ce cas-là, nous pouvons répéter... ce ne sera pas la première fois. Allons, en scène, à ton rôle... c'est moi qui suis Dubuisson.

(Il s'assied à gauche.)

MALVINA, hors d'elle-même.

Monsieur ! un tel excès d'audace... et d'insolence... Je ne sais qui me retient... et si j'appelle...

LÉOPOLD, riant.

Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela, ma chère !... Je te parle d'une scène de désespoir, et tu me joues une scène de colère... Soit ! si tu l'aimes mieux... j'y consens... Toutes les scènes nous vont, à nous autres auteurs, quand elles sont bien faites, quand elles frappent juste et fort... Je me mets donc aussi en colère, et je dis : vouloir chasser un ancien ami, c'est être ingrat ! Mais un ami qui possède notre secret et qui peut nous perdre... c'est plus que de l'ingratitude... c'est de la maladresse... et je croyais à Malvina plus d'esprit, plus de tact, surtout plus de mémoire ! A-t-elle donc oublié le jour où, furieuse contre Dubuisson, qui refusait de l'épouser, elle lui écrivait cette lettre outrageante que je lui ai arrachée des mains?

MALVINA.

O ciel !...

LÉOPOLD, se relevant.

Cette lettre où elle atteste qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne l'a jamais aimé et que ce fils dont la ressemblance imaginaire le flatte...

MALVINA.

Silence!

LÉOPOLD.

Cette lettre... étincelante de verve, que j'ai gardée comme un modèle du genre... et que je puis faire admirer...

MALVINA, avec effroi.

Tais-toi!... tais-toi!...

LÉOPOLD, s'arrêtant et riant.

Bravo!... bravo!... bien joué... l'accent... le geste... la physionomie, tout y est!... tu as retrouvé tes moyens!... seulement la scène est maintenant un peu écourtée... au lieu de me la laisser filer... tu brusques la fin, tu te hâtes de te rendre, de consentir à tout ce que je te demande... car tu consens?...

MALVINA.

Oui... Léopold...

LÉOPOLD.

Tu obtiendras l'aveu de Dubuisson... les cent mille écus?...

MALVINA, lui tendant la main.

Oui, Léopold!

LÉOPOLD, reprenant l'air respectueux.

Et moi, madame, ce que je ne ferais pour personne, je me séparerai pour vous du chef-d'œuvre de style épistolaire dont je vous parlais tout à l'heure... et je ne me rappellerai plus rien... que vos bontés d'aujourd'hui...

(Malvina sort par le salon à droite.)

SCÈNE VIII.

LÉOPOLD, seul, puis FRÉDÉRIC.

LÉOPOLD.

Cela va tout seul!... cela va trop bien, car si nous n'avons pas quelque accident, quelque péripétie qui renouvelle l'intérêt, cela me fait une pièce unie comme...

FRÉDÉRIC, *qui s'est avancé doucement par la gauche.*

Monsieur Léopold...

LÉOPOLD.

Qui vient là?... Ah! c'est Frédéric...

FRÉDÉRIC.

Je sors de chez madame Hélène qui est toujours si bonne, si aimable!

LÉOPOLD.

Si charmante, n'est-ce pas?...

FRÉDÉRIC.

Que malgré moi mon secret m'est échappé... je lui ai tout avoué.

LÉOPOLD.

Quoi donc?

FRÉDÉRIC.

Mon amour pour sa fille.

LÉOPOLD, *stupéfait.*

Vous aimez Cécile?...

FRÉDÉRIC.

Du consentement de sa mère, qui accueille ma demande.

LÉOPOLD, *à part.*

O ciel!...

FRÉDÉRIC.

Et c'est à vous qu'elle m'a dit de me confier.

LÉOPOLD.

A moi?... (*A part.*) Et l'autre, et Félicien!... j'avais tort de me plaindre... voilà l'action qui se noue et se complique, plus que je ne voudrais peut-être!

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, LÉOPOLD, FÉLICIEN, CÉCILE.

FRÉDÉRIC.

Venez donc, venez, mes amis, si vous saviez!... Grâce à Léopold, je vais être le plus heureux des hommes.

FÉLICIEN.

Et moi de même... il protège mes amours!

FRÉDÉRIC.

Il s'intéresse à mon mariage.

FÉLICIEN et FRÉDÉRIC, prenant les mains de Léopold.

Merci !... merci !... (Chacun d'eux montrant son ami.) pour lui !...

LÉOPOLD.

Non! ne me remerciez pas! loin de faire votre bonheur, mes enfants, je vais porter la première atteinte à vos plus doux sentiments, à votre amitié !

FÉLICIEN et FRÉDÉRIC.

A nous!...

FRÉDÉRIC.

Jamais!...

FÉLICIEN.

Rien ne pourra nous désunir.

FRÉDÉRIC.

Ni le malheur...

FÉLICIEN.

Ni même la fortune !

LÉOPOLD.

Nous parlions ainsi à votre âge!... Eh bien! mes amis... mes enfants... vous aimez d'amour la même personne !

FÉLICIEN et FRÉDÉRIC.

Cécile!...

CÉCILE.

O ciel!...

(Tous les quatre restent un instant immobiles, les deux jeunes gens se regardent, se jettent dans les bras l'un de l'autre; puis se tenant par la main s'avancent vers Cécile, qui, se soutenant à peine, s'appuie contre un fauteuil à droite. Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Léopold, le premier à gauche, Frédéric, Félicien, Cécile. — Musique.)

FRÉDÉRIC.

Cécile...

FÉLICIEN.

Prononcez!...

CÉCILE.

Moi, grand Dieu! jamais!

FÉLICIEN.

Il le faut!

FRÉDÉRIC.

Et celui que vous repousserez... quel qu'il soit... jure ici d'avance... à la femme de son ami ..

FÉLICIEN.

Une éternelle amitié!...

CÉCILE, tremblante.

Eh bien donc... Félicien... (Frédéric cache sa tête dans ses mains.) n'oubliez pas votre serment... (D'un air suppliant.) Et restez toujours notre ami...

(Frédéric pousse un cri de joie, et Félicien, qui est placé près de lui, le jette dans les bras de Cécile.)

FÉLICIEN.

Prends-la... elle est à toi.

LÉOPOLD, qui est passé près de Félicien.

Mon enfant, mon enfant, qui te consolera?

FÉLICIEN.

Leur bonheur!... (A Léopold.) et puis ton estime, ton affection.

LÉOPOLD.

Toujours!... (Les regardant tous trois.) Ah! les braves jeunes gens!... (A part, avec un soupir.) Aussi ils n'ont que dix-huit ans!... (Vivement et se retournant vers eux.) Mais plus que jamais, maintenant, le succès est douteux... j'avais tout arrangé, et tout est défait... (A Cécile.) Ta fortune, ta dot... et puis un nouveau consentement à obtenir... (Montrant Frédéric.) Celui de son père. (Écoutant vers la droite.) Silence! c'est Dubuisson... (Aux deux jeunes gens.) Partez... laissez-nous! (A Cécile.) Toi, retourne vers ta mère... dis-lui ce qui se passe... moi, je reste pour achever mon œuvre...

(Cécile sort par la gauche et les deux jeunes gens par le fond, en se donnant la main.)

SCÈNE X.

DUBUISSON, LÉOPOLD, sortant du salon à droite.

DUBUISSON, à la cantonade.

Calme-toi... calme-toi... et surtout ne te trouve pas mal!... c'est tout ce que je te demande.

(Il va s'asseoir à gauche.)

LÉOPOLD.

Qu'est-ce donc?...

DUBUISSON.

Malvina qui vient de me causer une frayeur!... il lui a pris tout à coup une attaque de nerfs, c'était affreux!

LÉOPOLD, à part.

Elle a joué la scène...

DUBUISSON.

Et pourquoi?... parce que je m'opposais à un mariage absurde, celui de mon fils.

LÉOPOLD.

Résister aux prières et aux larmes de ta femme!

DUBUISSON, se levant.

Eh non! au contraire, j'ai tout accordé... jusqu'aux quatre cent mille francs que je venais de toucher et que je ne croyais pas placer ainsi... Que veux-tu? une jeune personne... qui, après tout, est charmante, très-bien élevée... et puis la fille d'un ancien ami...

LÉOPOLD.

C'est là ce qui t'a décidé?

DUBUISSON.

Certainement... et cela fera enrager Bernaville! sans compter la lettre qu'il va recevoir... car elle est partie.

LÉOPOLD.

Qu'as-tu fait?

DUBUISSON.

Malvina l'a voulu... et puis tu m'as attesté que dans ses menaces, il n'y avait rien de réel!... Qu'il m'accuse donc maintenant d'avidité et d'avarice, mes actions parleront plus haut que ses calomnies. Je répondrai par le mariage de mon fils, par les quatre cent mille francs de dot que je reconnais à Cécile...

LÉOPOLD.

Action noble et généreuse!

DUBUISSON.

Oui, imprimée dans tous les journaux, aidera à mon élection, en me faisant honneur...

LÉOPOLD.

A coup sûr... et bien plus encore que tu ne crois...

DUBUISSON.

Comment cela?

LÉOPOLD.

C'est que le futur de Cécile, celui qu'elle aime... est un autre que ton fils.

DUBUISSON, avec joie.

Est-il possible?...

LÉOPOLD.

Je te l'atteste!

DUBUISSON.

Je ne donne plus rien alors.

LÉOPOLD.

C'est toujours, cependant, la fille d'un ancien ami.

DUBUISSON.

C'est bien différent!

LÉOPOLD.

Non pas.

DUBUISSON.

Mais si!

LÉOPOLD.

Mais non! car cet ami, M. de Mailly, est celui à qui tu dois ta fortune... Il y a telle opération, qu'il m'a racontée, où par un avis secret donné à propos, il t'a fait gagner dans une seule Bourse douze cent mille francs.

DUBUISSON, avec effroi.

Lui!...

LÉOPOLD.

Quand tu en donnerais le tiers à sa fille!...

DUBUISSON.

Moi! mais...

LÉOPOLD.

Il prétend, lui... que tu lui en avais promis la moitié.

DUBUISSON.

Oh! ça... ce n'est pas vrai!...

LÉOPOLD.

Il se trompe, j'en suis persuadé... mais enfin... je l'ai lu, écrit de sa main...

DUBUISSON.

Et où donc?...

LÉOPOLD.

Dans ce factum... dans ce mémoire, qu'il a légué en mourant, non pas à Bernaville, mais à moi...

DUBUISSON, *à part.*

O ciel! (*Haut.*) Mais je proteste...

LÉOPOLD.

C'est possible... mais il a sur toi un immense avantage.

DUBUISSON.

Lequel?

LÉOPOLD.

Il est mort! les morts n'ont pas d'ennemis; les vivants en ont beaucoup... toi, surtout, qui es si riche. Qu'est-ce que c'est que quatre cent mille francs dans ta fortune? la goutte d'eau dans le torrent... je te ferais bien un couplet là-dessus, si j'avais le temps... mais tu n'en as pas besoin... tu me comprends, tu es prêt à céder...

DUBUISSON.

Moi... je ne dis pas non... mais jamais Malvina ne consentira...

LÉOPOLD.

Cela me regarde.

DUBUISSON.

Vrai?

LÉOPOLD.

Je m'en charge!... je vais écrire à Frédéric...

DUBUISSON.

Frédéric!... que dis-tu?

LÉOPOLD.

Que le fiancé de Cécile... c'est Frédéric... le fils de Bernaville.

DUBUISSON.

Le fils de mon plus mortel ennemi... et je constituerais à son profit une dot de quatre cent mille francs? jamais!

LÉOPOLD.

Écoute-moi d'abord!

DUBUISSON.

Je n'écoute rien... car le nom seul de Bernaville me met dans une exaspération que je ne puis t'exprimer.

LÉOPOLD.

Mais, cependant...

DUBUISSON.

Moi qui te parle, moi qui ne suis pas brave, j'ai eu vingt fois l'envie de l'aller défier... et si Malvina ne m'avait pas retenu... (A un domestique qui entre.) Qu'est-ce? que me veux-tu?... je ne reçois personne...

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre...

DUBUISSON.

De qui?... imbécile... de qui?

LE DOMESTIQUE.

De M. Bernaville...

DUBUISSON.

Bernaville?... je ne veux pas la lire, je ne veux pas la recevoir...

LÉOPOLD, qui a pris la lettre.

C'est de la folie... Il faut savoir avant tout ce qu'il veut... (Lisant.) « Je viens de voir mon fils, qui m'a appris son amour « pour votre pupille mademoiselle Cécile de Mailly; je re- « fuse mon consentement, parce qu'elle est votre pupille. »

DUBUISSON, avec colère.

Tu vois?

LÉOPOLD, à part.

Et moi qui croyais tenir mon dénouement! (Continuant de

tre.) « Et parce qu'elle est la fille d'un malhonnête homme « qui vous a aidé à faire une fortune scandaleuse... »

DUBUISSON, lui arrachant la lettre des mains.

C'en est trop! (Achevant de lire.) « Quant à la lettre que je « viens de recevoir de vous, je n'y répondrai qu'en vous « demandant raison... je serai à votre hôtel dans une demi-« heure! »

LÉOPOLD.

O ciel!

DUBUISSON, avec colère.

Tant mieux! tant mieux... c'est tout ce que je voulais... Nous nous battrons! (A Léopold.) Ne parle pas de cela à Malvina, qui se trouverait mal. (Marchant avec agitation.) Mais dans une demi-heure!...

LÉOPOLD.

Où vas-tu donc?

DUBUISSON.

Mettre tout en ordre dans mon cabinet!... Pour le reste, cela te regarde! Tu seras mon témoin.

LÉOPOLD.

Tu le veux?

DUBUISSON.

Oui! je compte sur toi.

LÉOPOLD.

A moi de régler les conditions. Mais réfléchis...

DUBUISSON.

Non... non, pas de réflexions... ça me ferait reculer... et je ne le veux pas... je ne veux pas avoir peur... je n'ai pas peur... je suis trop en colère pour cela!

LÉOPOLD.

En vérité... je ne te reconnais plus!

DUBUISSON, avec indignation.

AIR du vaudeville des Blouses.

Avec tout autre, eh bien ! oui, c'est probable,
Mon cœur, mon bras seraient moins résolus;
Mais je me sens un courage indomptable...

LÉOPOLD.

Contre un ancien ami...

DUBUISSON.

Raison de plus !
Je veux punir sa lâche perfidie.

LÉOPOLD.

Et vous allez, dans ce cruel enjeu,
Tous les deux risquer votre vie !

DUBUISSON.

Je ne crains rien, j'ai du bonheur au jeu.

Ensemble.

LÉOPOLD.

Oui, Dubuisson de se battre est capable...
Pour le calmer mes soins sont superflus ;
Car la fureur est, hélas ! indomptable
Quand les amis ne se connaissent plus !

DUBUISSON.

Avec tout autre, eh bien ! oui, c'est probable,
Mon cœur, mon bras, seraient moins résolus;
Mais je me sens un courage indomptable
Contre un ami que je ne connais plus !

(Dubuisson s'élance par la porte à droite.)

SCÈNE XI.

LÉOPOLD, puis FRÉDÉRIC et CÉCILE.

LÉOPOLD, levant les mains au ciel.

O amitié ! (Montrant Dubuisson qui sort.) Quelque absurde qu'il soit, il a dit vrai : entre ceux qui devraient s'aimer,

les haines n'en sont que plus fortes!... c'est comme les guerres civiles!

FRÉDÉRIC, entrant vivement du fond à droite.

Ah! monsieur, si vous saviez...

LÉOPOLD.

Je sais tout!

FRÉDÉRIC.

Mon père refuse... et, en me parlant, il avait un air sombre et agité... je ne sais ce qu'il veut, ce qu'il médite.

LÉOPOLD.

Je ne le sais que trop!

FRÉDÉRIC.

Eh!... qu'est-ce donc?...

LÉOPOLD.

Ce qu'il veut!... (A part, apercevant Cécile qui accourt vers lui par le fond à gauche.) A l'autre, maintenant! Voilà un ouvrage où il ne manquera pas de mouvement... des entrées... des sorties... c'est à ne pas s'y reconnaître. (A Cécile.) Qu'est-ce que c'est?

CÉCILE.

Quelqu'un qui est chez ma mère et qui voudrait vous parler... une pauvre fille... tout en pleurs... Madelaine...

LÉOPOLD.

Madelaine!...

CÉCILE.

Elle a reçu le petit mot où vous lui dites que vous ne pouvez la garder...

LÉOPOLD, voulant faire taire Cécile.

C'est bon!

CÉCILE.

Elle ne demande qu'une chose, c'est de rester avec vous... de vous servir pour rien... elle le demande à genoux!

LÉOPOLD.

Ma pauvre Madelaine... qu'elle reste... qu'elle reste !...

CÉCILE.

Et ce n'est rien encore... elle nous a tout avoué... cette pension que nous faisait une main inconnue, c'était vous !

LÉOPOLD.

Ce n'est pas vrai.

CÉCILE.

Madelaine nous l'a dit ! et ma mère, quoique bien faible encore, a voulu se lever pour vous écrire... (Elle lui remet une lettre qu'il ouvre.) cette lettre sur laquelle j'ai vu tomber deux grosses larmes.

LÉOPOLD, lisant.

« Je sais tout ce que je vous dois : achevez votre ouvrage... « et moi... » O ciel ! elle m'offre sa main... elle ne me demande que le bonheur de sa fille... et j'allais réussir !... lorsque de nouveaux obstacles...

FRÉDÉRIC.

Comment !

CÉCILE.

Lesquels ?...

LÉOPOLD.

N'importe, mes enfants, n'importe... nous arriverons. C'est au moment où l'on croit qu'une pièce va chavirer, qu'un incident soudain la relève. Ah ! que ne suis-je encore aux jours où j'avais de l'imagination !... (Aux deux jeunes gens et portant la main à son front.) Laissez-moi, mes amis, laissez-moi !... (Regardant avec inquiétude.) Je crains qu'on ne vienne...

CÉCILE, remontant le théâtre.

Non... non, personne !...

LÉOPOLD, qui, pendant ce temps, a parlé bas à l'oreille de Frédéric.

Ah !... Va trouver Madelaine... et Félicien... tu com-

prends... voilà mon plan... et pour l'exécution... mettez-vous tous aux ordres...

CÉCILE et FRÉDÉRIC.

De qui?...

LÉOPOLD.

De Madelaine... il n'y a pas de temps à perdre... partez!... partez!...

(Frédéric et Cécile sortent par le fond à gauche.)

SCÈNE XII.

LÉOPOLD, seul.

O dieu des auteurs!... je n'ose plus dire dieu de l'amitié... inspire-moi! mène à bien l'œuvre que j'ai entreprise! Encore un succès, dût-il être le dernier!

SCÈNE XIII.

LÉOPOLD, BERNAVILLE, qui s'avance en rêvant au fond à droite, suit la grille et descend à gauche.

LÉOPOLD.

C'est Bernaville... Il est tellement sombre et soucieux, qu'il ne me voit pas! Mauvais signe! (Se mettant devant lui.) Bonjour, Bernaville.

BERNAVILLE.

O ciel! Léopold... (Avec embarras.) Bonjour.

LÉOPOLD.

Ma présence t'embarrasse et te gêne, c'est tout simple... nous ne nous sommes pas vus depuis si longtemps!... depuis le jour, je crois, où le ministre a défendu ma pièce.

BERNAVILLE, vivement.

Ah! tu ne sais pas dans quelles circonstances! Tiens,

Léopold, tu ne me croiras pas, mais vingt fois j'ai voulu t'aller demander pardon...

LÉOPOLD.

Et tu n'as pas osé ?

BERNAVILLE.

Non, car j'étais coupable.

LÉOPOLD, lui tendant la main.

Tu ne l'es plus... et c'est moi maintenant qui me reproche de t'avoir rappelé le passé... Qu'est-ce qui t'amène ici ?

BERNAVILLE.

Une injure grave ! de celles qu'on ne pardonne pas... je te raconterai cela. Je n'ai vu que mon honneur à venger et je suis accouru sans même prendre de témoin. C'est le ciel qui t'envoie ! tu seras le mien !

LÉOPOLD.

Volontiers ! mais je serai maître des conditions.

BERNAVILLE.

Cela va sans dire.

LÉOPOLD.

D'abord, ce combat ne peut pas avoir lieu avant une heure. Nous allons donc commencer par dîner ensemble.

BERNAVILLE.

Merci !... je n'ai pas faim.

LÉOPOLD.

Toi qui te bats, c'est possible... mais moi, témoin...

BERNAVILLE.

Vas-y seul !... je te rejoindrai !

(Musique.)

LÉOPOLD.

Non !... je ne te quitte pas... je t'emmène avec moi... à mon restaurant ! une excellente maison... que tu connais...

car tu étais autrefois... un de ses habitués... regarde plutot!...

(Des domestiques ont apporté sous le marronnier qui est au milieu du théâtre une table à quatre couverts comme au premier acte.)

BERNAVILLE.

Que vois-je?

LÉOPOLD.

L'ancien emplacement de la *Pomme d'Or*... un peu changé... ainsi que ses convives...

SCÈNE XIV.

DUBUISSON, LÉOPOLD, BERNAVILLE.

DUBUISSON, sortant vivement du salon à droite.

Me voici!... (Apercevant Bernaville, il s'arrête.) O ciel!...

LÉOPOLD, continuant.

Ils existent cependant! les voici encore! exacts au rendez-vous; mais ce n'est plus celui de l'amitié! Sous cet arbre où retentissaient nos chants joyeux, sous cet arbre où nous avons juré tant de fois de nous aimer, de nous protéger, de nous défendre, ces anciens amis viennent s'égorger!

DUBUISSON et BERNAVILLE.

Comment!... c'est ici!...

LÉOPOLD, à Dubuisson et à Bernaville qui tressaillent.

Oui! vous m'avez laissé maître des conditions : c'est sur ce terrain, c'est ici que vous vous battrez!... l'oserez-vous sans qu'un souvenir fasse frémir votre cœur et trembler votre main?

DUBUISSON et BERNAVILLE.

Léopold!...

LÉOPOLD.

Ah ! vous avez entendu ma voix... ou plutôt celle du remords ! vous renoncerez à ce combat impie ! je ne vous en demande pas davantage ; je ne vous demande pas d'oublier les injures présentes et de vous accorder un mutuel pardon... (Geste de refus des deux.) C'est impossible, je le sais... mais avant de vous séparer et de retourner chacun à votre haine, accordez-lui un seul instant de trêve... Est-ce trop exiger que de vous demander un dernier souvenir à nos beaux jours, un dernier regard sur le passé?... (Prenant la main de Bernaville, remontant le théâtre.) N'est-ce pas en avant de ce feuillage qu'était placée... comme aujourd'hui, la table où nous buvions à l'amitié... (Passant derrière la table et faisant face au spectateur.) Ma place ordinaire à moi... c'était ici... la tienne, Dubuisson... là près de moi !

DUBUISSON, s'approchant avec émotion du couvert à droite de Léopold, et devant lequel il se tient debout.

Oui !...

LÉOPOLD.

Et ton couvert à toi, Bernaville...

BERNAVILLE, se plaçant devant le couvert à gauche de Léopold.

Était ici... c'est vrai !

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; MADELAINE, entrant du fond à gauche, habillée comme au premier acte, et portant la soupière ; puis CÉCILE, FRÉDÉRIC et FÉLICIEN.

MADELAINE.

Ces messieurs sont servis !...

DUBUISSON et BERNAVILLE poussent un cri et se laissent tomber d'étonnement sur les chaises qui sont derrière eux.

Madelaine !... est-il possible?...

LÉOPOLD, entre eux deux, étendant la main sur eux et les empêchant de se relever de la chaise où ils viennent de s'asseoir.

Vous vous êtes assis à cette table de l'amitié... vous ne la quitterez pas sans m'avoir entendu.

AIR : En amour comme en amitié !

Au rendez-vous d'autrefois nous voici !
(Montrant la place de de Mailly.)
Mais quelqu'un manque à cette place !
C'est celle d'un ancien ami...
(Geste de Dubuisson et de Bernaville.)
D'un ami qui n'est plus !... qu'à ce mot tout s'efface !
Nous sommes tous à l'erreur condamnés ;
Le moins coupable eut des torts dans sa vie :
Oublions donc, afin que l'on oublie,
Et pardonnons pour être pardonnés !

(Se retournant vers Cécile qui entre en ce moment entre Frédéric et Félicien.) Mets-toi là, Cécile, à cette place, ton seul héritage, peut-être... mais qui te donne droit à notre appui !

BERNAVILLE.

Oui !

DUBUISSON, vivement.

Il a raison...

LÉOPOLD.

Et ce ne sont point de vaines paroles... car tout à l'heure déjà Dubuisson voulait la doter.

BERNAVILLE, vivement.

C'est bien !

LÉOPOLD.

Il lui donnait quatre cent mille francs pour épouser ton fils...

BERNAVILLE.

Est-il possible !...

LÉOPOLD.

Et c'est toi qui l'accuses... toi qui as refusé !

BERNAVILLE, vivement et se levant.

Non !... non, j'accepte... (A demi-voix, à Dubuisson qu'il amène sur l'avant-scène.) Mais à une condition. Je suis assez riche pour donner à mon fils une dot, et celle que tu destinais à Cécile sera donnée à sa mère...

DUBUISSON.

A Hélène ?

BERNAVILLE.

Pour qu'elle épouse Léopold.

DUBUISSON.

C'est dit!

BERNAVILLE.

Et maintenant, ma candidature, j'y renonce.

DUBUISSON.

Est-il possible!...

LÉOPOLD.

Vous voyez bien que vous vous entendez.

AIR anglais.

La paix, oui, la paix!
Pour être heureux, soyons unis,
La paix, oui, la paix,
La paix, mes bons amis!

Que l'amitié chez nous se renouvelle!
Que du passé tous les torts soient remis,

La paix ! chacun la desire et l'appelle...
Et répétons avec tout le pays :

TOUS.

La paix, oui, la paix ! etc.



ES FILLES DU DOCTEUR

OU

LE DÉVOUEMENT

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MICHEL MASSON.

Théatre du Gymnase. — 10 Février 1849.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE DOCTEUR HOLBEIN, médecin suisse	MM.	FERVILLE.
LUDOVIC DE SAN-MICHIELI, fils du premier ministre de Toscane		ROZEVIL.
LÉOPOLD JULIERS, jeune banquier.		GEOFFROY.
UN DOMESTIQUE.		BORDIER.
MARGUERITE, fille du docteur.	Mmes	DALLOCA.
CLELIA, sa sœur adoptive.		ROSE CHÉRI.
UNE FEMME DE CHAMBRE.		ALINE.

A Zurich, dans la maison du docteur, au premier acte. — A Florence, chez Clelia, au deuxième acte.



LES FILLES DU DOCTEUR

OU

LE DÉVOUEMENT

ACTE PREMIER

Une salle au rez-de-chaussée. — Porte au fond, à gauche, ouvrant sur des jardins ; à droite, une croisée ; au milieu, entre la porte et la fenêtre, une cheminée sur laquelle est une pendule. A gauche, au premier plan, une table près de laquelle est un siège ; à droite, au premier plan, un canapé. Portes latérales au deuxième plan. Au fond, devant la fenêtre, un petit meuble à glace.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉLIA et JULIERS, en costume de voyage.

CLÉLIA, entrant du fond, la première.

Comment, monsieur, encore vous !... me suivre jusqu'en Suisse... jusqu'à Zurich... dans la maison d'un ami !

JULIERS.

Ne vous fâchez pas... je vous en prie.

CLÉLIA.

Si, monsieur... je me fâcherai! Lorsque je quitte Florence incognito et à l'improviste, c'est apparemment parce que je veux que mon départ soit ignoré de tous...

JULIERS.

Excepté de moi, qui m'arrange pour être, heure par heure, informé de toutes vos démarches... Je paie pour cela!

CLÉLIA.

Vous osez me faire un aveu pareil!

JULIERS.

Pourquoi pas?... je suis banquier, je suis jeune, maître d'une fortune dont je ne sais que faire et dont vous ne voulez pas; à quoi puis-je l'employer... si ce n'est à acheter du bonheur?... Le mien est d'avoir de vos nouvelles... de m'occuper de vous jour et nuit... et l'idée seule de ce voyage à Zurich m'avait fait trembler... Je craignais d'abord... qu'en partant... vous ne fussiez pas seule...

CLÉLIA.

Monsieur!...

JULIERS.

Pardon!... jamais, avec tant de renommée et d'adorateurs, artiste ne fut plus noble... plus digne... plus irréprochable... Oui, seule... vous étiez seule... et alors une autre frayeur m'a pris... j'ai redouté pour vous les dangers ou les embarras d'une si longue route... alors, et sans vous en demander la permission, car vous me l'auriez refusée...

CLÉLIA.

Vous m'avez suivie?

JULIERS.

Au contraire : précédée!... faisant préparer pour vous des relais sur toute la route, et stimulant le zèle des postillons.

CLÉLIA.

AIR du vaudeville de Oui ou non.

Voilà donc d'où venait l'ardeur
Dont leur âme était embrasée!
Je n'oublîrai jamais la peur,
Monsieur, que vous m'avez causée!
J'entendais crier les essieux,
Et je croyais voir dans la plaine
Briser ma voiture!..

JULIERS.

Tant mieux!
Vous auriez accepté la mienne!

CLÉLIA.

Et maintenant que me voilà arrivée... pourquoi êtes-vous encore sur mes pas?... que venez-vous faire ici?

JULIERS.

Vous adresser une demande... ce congé d'un mois que vous avez obtenu, et dont vous avez déjà passé plus de la moitié...

CLÉLIA.

A Venise!

JULIERS.

Ce congé expire dans quelques jours... et je venais au nom de tous vos adorateurs... sans me compter... eh bien! non... en me comptant, vous demander si vous serez réellement de retour à Florence pour l'ouverture du théâtre.

CLÉLIA.

Le seigneur impresario a ma signature... et je n'ai pas l'habitude de manquer à mes engagements.

JULIERS.

Très-bien! je peux louer alors ma loge d'avant-scène pour toute l'année... afin d'être là, chaque soir, depuis l'ouverture jusqu'au chœur final.

CLÉLIA, *avec impatience.*

Vous aimez donc bien la musique?

JULIERS.

Je ne peux pas la souffrir! elle me donne sur les nerfs, surtout la musique italienne!... Quand c'est vous qui la chantez... c'est différent!

CLÉLIA.

C'est bien heureux!

JULIERS.

Je la supporte!... c'est tout ce que je puis faire... Mais on s'habitue à tout... et peut-être qu'avec le temps...

CLÉLIA.

Alors, monsieur, que venez-vous faire à l'Opéra de Florence?

JULIERS.

Vous voir!... puisqu'on ne peut pas se présenter chez vous, puisque votre concierge et vos principes me ferment l'entrée de votre hôtel... Je sais que d'autres ne sont pas plus heureux que moi, que vous êtes l'honneur et la vertu mêmes... Je suis bien informé, vous le voyez; je paie assez généreusement pour cela. (Clélia remonte sans l'écouter et passe à gauche, où elle vient s'asseoir près de la table. A lui-même). Aussi ce n'est pas en aveugle que je lui ai voué mon affection et ma vie! Nous autres banquiers prenons nos sûretés avant de faire un placement. (A Clélia.) Et si cela ne vous impatiente pas trop... je ne vous demande que deux minutes d'audience.

CLÉLIA, s'asseyant.

Soit!... mais dépêchez-vous!

JULIERS.

Quelle bonté!

CLÉLIA.

Eh bien?...

JULIERS.

Mon père, qui était banquier du grand-duc et de la cour de Toscane, s'était chargé de mon éducation; c'est-à-dire

qu'il ne m'a rien appris que son état, mais je l'entends très-bien ! Quant à mes qualités personnelles, vous voyez... je ne suis ni beau ni élégant, et j'aurais grand tort de vouloir jouer le rôle de séducteur !

AIR : J'en guette un petit de mon âge. (*Les Scythes et les Amazones.*)

Pour des talents, je n'en ai pas, madame !
Pour de l'esprit, j'en ai fort peu !
Je veux alors en trouver dans ma femme ;
Voulez-vous l'être ?

CLÉLIA.

O ciel ! un tel aveu !...

JULIERS.

Tout mon bien deviendra le vôtre,
J'offre ma fortune et ma main,
Et je les offre ensemble, afin
Que l'une fasse passer l'autre !

CLÉLIA, se levant, avec émotion.

Monsieur Juliers... vous êtes un honnête homme !

JULIERS.

Je m'en vante !

CLÉLIA.

Vous avez un bon cœur !

JULIERS.

Sans cela, je ne me serais pas permis de vous l'offrir.

CLÉLIA.

Vos offres m'honorent... et vous aussi peut-être !

JULIERS.

Quel bonheur !... Vous les acceptez ?

CLÉLIA.

Non !... je ne le puis !... mais vous méritez du moins que je vous confie... que je vous explique mes raisons...

JULIERS.

Vous ne pouvez pas en avoir de bonnes: c'est égal, je les écoute.

CLÉLIA.

Pauvre fille abandonnée, je n'ai jamais connu mes parents, je n'en ai pas.

JULIERS.

Des parents!... une fois que vous aurez épousé ma fortune, vous en aurez plus que vous ne voudrez, des parents!... Soyez tranquille, et si ce n'est que ça...

CLÉLIA, souriant.

Non!... tout ce que je me rappelle de mes premières années, c'est que je me trouvai un jour sur la grande route de Zurich à Bâle, n'ayant pas mangé depuis longtemps et chantant un air de nos montagnes pour obtenir un morceau de pain, lorsque passa dans une carriole une petite fille de mon âge, qui me sourit avec tant de grâce en me jetant son déjeuner, que je lui dis : « Merci, ma sœur!... » C'était en effet ma seule famille... Celle qui me sauvait la vie valait bien ceux qui me l'avaient donnée... « Moi, ta sœur! s'écria la jeune enfant... oui, je la serai... tu remplaceras celle que nous venons de perdre... n'est-ce pas, mon père? C'est le ciel qui nous l'envoie!... » Que vous dirai-je? le docteur Holbein et sa fille m'emmenèrent avec eux!

JULIERS.

Ah! que le ciel protége et bénisse leur maison!

CLÉLIA.

Vous y êtes dans ce moment.

JULIERS, regardant.

C'est la maison de braves gens!

CLÉLIA.

Ah! vous dites vrai! le docteur Holbein m'avait adoptée, et jamais ses soins paternels ne se sont démentis d'un ins-

tant. Jamais il n'y eut de sœur plus tendre que sa fille ; élevées ensemble, nos sentiments, nos goûts, nos plaisirs étaient les mêmes; nous n'avions qu'une âme et qu'une même pensée, et je ne crois pas que jamais amant ou mari puisse espérer de moi rien qui égale l'affection que je porte à Marguerite.

JULIERS.

N'est-ce que cela? elle d'abord... elle avant tout... et moi après... c'est trop juste... mais cette amie... cette autre vous-même, comment l'avez-vous quittée?

CLÉLIA.

La réputation du docteur Holbein était répandue au loin, et l'on venait le consulter de tous les cantons de la Suisse, mais...

AIR du Verre.

Chez nos paysans, par malheur,
Vous le savez, l'argent est rare!
Quand on souffrait, le bon docteur
De ses soins n'était pas avare.
D'abord, par les sages avis
Que son art les forçait de suivre,
Il leur sauvait la vie... et puis
Leur donnait encor de quoi vivre!

De sorte que, malgré l'ordre et l'économie que Marguerite et moi mettions dans la maison, notre pauvre père était toujours gêné... il n'avait jamais l'air de s'en apercevoir, mais moi je le voyais bien... je sentais que pour un tiers au moins j'étais cause des souffrances qu'ils enduraient, des privations qu'ils s'imposaient. Cette idée m'était insupportable. Je ne rêvais jour et nuit qu'à faire fortune pour les aider et les enrichir à mon tour. Mais moi, pauvre jeune fille, par quel moyen?... il s'en offrit un à mon imagination. Grâce à mon père adoptif, j'étais musicienne, et nous étions aux portes de l'Italie. Mon plan fut bientôt arrêté, malgré les objections et les craintes de Marguerite à

qui seule je confiai mon dessein... je partis à pied, j'arrivai à Florence, et, sous le nom de la signora Clélia, je débutai à la Pergola... vous savez le reste.

JULIERS.

Je comprends maintenant...

CLÉLIA.

Non! vous ne comprenez pas encore... car une fille ne pouvant se marier sans l'aveu de ses parents, et le docteur Holbein et Marguerite étant ma seule famille, je venais aujourd'hui demander leur consentement à mon mariage...

JULIERS.

Avec moi!

CLÉLIA.

Eh! non, vraiment... avec un autre que j'aime!

JULIERS, hors de lui.

Que vous aimez!... un autre!... un rival!... je devine... Venise! ce voyage à Venise!

CLÉLIA.

Je n'y suis jamais allée.

JULIERS.

Où donc, alors?

CLÉLIA.

Cet amour, ce mariage sont un secret qui n'est pas le mien.

JULIERS.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

Et la police intelligente
Que je payais pour tout savoir!

CLÉLIA.

Allons! ayez l'âme indulgente ..

JULIERS.

Tout m'apprendre était leur devoir!

Comment ces argus infidèles
Ont-ils ainsi perdu vos pas ?

CLÉLIA.

C'est que les amours ont des ailes,
Et la police n'en a pas !

JULIERS, avec désespoir.

Je m'étais résigné à ne pas être aimé de vous... j'aurais attendu... je sais attendre... et puis vous n'aimiez personne... ça donne du courage, de la patience, presque de l'espoir ! mais l'idée qu'il y en a un autre... un autre préféré par vous...

CLÉLIA.

Vous ne m'accuserez pas du moins de l'épouser pour sa fortune, car il l'a sacrifiée pour moi, ainsi que son rang, son avenir, sa liberté même ; il brave le courroux d'un père et la disgrâce de son souverain... et ce qu'il perd pour moi, n'est-il pas juste que mon amour l'en dédommage?

JULIERS.

Non, il n'est pas juste qu'il m'enlève un tel trésor.

CLÉLIA.

Quand j'ai commencé à l'aimer, je ne vous connaissais pas.

JULIERS.

Il n'est pas juste qu'il me l'enlève de mon vivant... Pour hériter des gens, on attend qu'ils soient morts ! c'est une idée que j'ai là...

CLÉLIA.

Que voulez-vous dire ?

JULIERS.

Rien, rien... c'est à Zurich que demeure sans doute cet heureux rival ?

CLÉLIA.

Non !

JULIERS, à part.

Je retourne à l'instant à Florence.

CLÉLIA.

Mais je l'attends ici.

JULIERS, à part.

Alors, je reste. (Haut.) Si je vous demandais son nom...

CLÉLIA.

Je prendrais la liberté de ne pas vous le dire.

(Elle s'assied.)

JULIERS, avec colère.

Je m'en doutais... mais il doit être jeune, bien fait, beau cavalier... ils sont tous comme ça... (A part, à lui-même.) Je l'attends, je le guette, et le premier joli garçon que je rencontre ici... Ah! l'on croit peut-être qu'un banquier ne peut pas se battre... il se bat mal, mais il se bat... (Haut.) Adieu, adieu, mademoiselle.

CLÉLIA.

Qu'avez-vous donc? pourquoi cet air agité?

(Elle se lève.)

JULIERS.

Il ne m'est peut-être plus permis d'être agité, si c'est mon plaisir!... si j'ai besoin de marcher!... Il n'est pas dit que vous seule aurez le droit de me faire faire du chemin... j'en veux faire pour mon compte, j'en veux faire faire aux autres, je veux me promener, et je me promène...

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE II.

CLÉLIA, le regardant sortir.

Voilà un original!... un pauvre millionnaire!... un excellent homme que je plains sincèrement!... mais ce n'est pas ma faute si je ne peux que le plaindre! Ce n'est pas ma faute... ô Ludovic, ô mon fiancé! si, mon cœur, mon amour,

et toutes mes pensées sont à toi ! (Neuf heures sonnent à la pendule qui est sur la cheminée.) Comment, neuf heures à cette pendule, et personne n'est encore levé ! Tant mieux ! je vais jouir de leur surprise quand Marguerite et mon père vont, comme d'habitude, venir ensemble dans ce salon... On vient. (S'asseyant à droite sur le canapé.) Plaçons-nous sur ce canapé... une reconnaissance... un coup de théâtre... c'est permis dans mon état...

SCÈNE III.

CLÉLIA, assise ; HOLBEIN, sortant de la porte qui est derrière le canapé, entre vivement sans voir Clélia, va droit à la cheminée et s'arrête, le regard fixé sur la pendule.

CLÉLIA, se levant.

Il est seul !... Marguerite n'est pas avec lui... et il a l'air si absorbé... si accablé... qu'il ne m'a pas vue... Il ne voit rien !

(Holbein, comme un homme qui vient de prendre une résolution, arrête le balancier de la pendule, puis il s'accoude sur la tablette de la cheminée dans l'attitude de l'abattement.)

HOLBEIN.

Que ne puis-je arrêter la marche du temps comme le balancier de cette pendule !

(Il descend à gauche et vient s'asseoir près de la table.)

CLÉLIA.

Je n'y tiens plus ! (Avançant.) Mon père !

HOLBEIN, lui tendant les bras.

Clélia... te voilà donc enfin !

CLÉLIA.

Que dites-vous ?

HOLBEIN.

Tu viens bien tard! depuis le temps que je t'implore... et t'appelle à mon secours...

CLÉLIA.

Comment cela?

HOLBEIN.

Je t'ai écrit presque tous les jours... à Venise!

CLÉLIA.

A Venise? Je n'y étais pas!...

HOLBEIN.

Les journaux de Florence nous l'avaient dit...

CLÉLIA, vivement.

Je n'y étais pas!... mais dans une autre ville... en secret... je vous dirai pourquoi... Parlez... répondez-moi... Marguerite... ma sœur...

HOLBEIN, avec égarement.

Marguerite!...

CLÉLIA.

Ah! vous m'effrayez... comme vous tremblez! et comme vous me regardez... mon père!...

HOLBEIN.

C'est que bientôt... il n'y aura plus que toi... qui m'adressera ce nom... bientot ma fille n'existera plus!

CLÉLIA.

Ce n'est pas possible!

HOLBEIN.

Dans quelques heures, Clelia... je n'aurai plus d'enfant. (Désignant la pendule.) Ces heures fatales, je ne veux pas les entendre sonner!

CLÉLIA.

La douleur vous égare... courage!.. me voici... je viens souffrir et veiller avec vous! on ne meurt pas à dix-huit

ans, si fraîche, si jolie, quand on est tant aimée, quand on a pour père le savant docteur Holbein !...

HOLBEIN, se levant.

Ma science est impuissante !

CLÉLIA.

Mon amitié ne le sera pas ! et quoi qu'il faille tenter ou entreprendre... Voyons !... dites-moi tout ! qu'est-il arrivé ?

HOLBEIN.

Il y a deux mois... oui, c'est vers cette époque, à peu près, lady Athol, une grande dame anglaise qui voyageait... était tombée malade à Zurich... je l'avais soignée... ici, chez moi ; guérie par mes soins, elle ne savait comment me témoigner sa reconnaissance... elle avait pris Marguerite en affection.

CLÉLIA.

Comme tous ceux qui la voient.

HOLBEIN.

Elle me proposa de l'emmener avec elle dans une excursion qu'elle allait faire au lac de Côme et aux îles Borromées... l'idée de ce petit voyage enchantait Marguerite... un pays ravissant à parcourir, et puis... c'était l'Italie, et quoique le lac de Côme soit bien loin de Florence... c'était se rapprocher de Clélia... Au bout d'un mois, lady Athol me ramenait mon enfant.

CLÉLIA.

En bonne santé.

HOLBEIN.

Oui... mais ce voyage qui devait lui faire du bien... l'avait un peu changée.

CLÉLIA.

La fatigue... de la route.

HOLBEIN.

Probablement... et puis un incident qu'on ne m'avait pas

écrit de peur de m'alarmer, et qui du reste n'avait eu aucune suite... Ces dames en se baignant dans le lac, avaient couru quelques dangers, mais le saisissement, la révolution causés par la frayeur s'étaient promptement dissipés et ne pouvaient en tous cas expliquer l'état de marasme et d'accablement où je vis tomber ma pauvre fille. Ce qui m'effrayait surtout, c'était la rapidité du mal; de jour en jour et presque d'heure en heure, je voyais Marguerite s'affaiblir, s'éteindre sans douleurs apparentes, sans proférer une seule plainte, sans avoir l'air de se douter de son état... car le sourire est sur ses lèvres... elle sourit... mais elle se meurt! Et moi, je demande en vain à notre art, à mon expérience, à mes livres, sa guérison ou la cause de ses souffrances! Avoir étudié quarante ans... et ne pouvoir sauver sa fille! ne pouvoir rien pour elle que calculer à coup sûr les progrès du mal... ou prévoir, avant les autres, le terme fatal et nous y voici!

CLÉLIA.

Vous avez beau me l'attester, vous vous trompez... oui, vous devez vous tromper.

HOLBEIN.

AIR : Quand l'amour naquit à Cythère.

Me refusant à l'évidence,
Des plus savants j'implorais le secours;
Tu peux m'en croire, il n'est plus d'espérance!

CLÉLIA.

Qu'importe! on espère toujours!

HOLBEIN.

Interrogeant sa destinée,
D'eux j'attendais ou la vie ou la mort...
Et c'en est fait! oui, tous l'ont condamnée...

CLÉLIA.

Excepté Dieu, qui peut absoudre encor!

HOLBEIN.

Et Dieu lui-même confirme leur arrêt, car depuis quelques heures, Marguerite n'existe plus que par artifice.

CLÉLIA.

Qu'entends-je ?

HOLBEIN.

Cette nuit, le Ciel allait me la reprendre, je la lui ai disputée! J'ai ranimé mon enfant, glacée déjà, à l'aide d'un cordial, dont l'effet, hélas! ne peut plus se renouveler.

CLÉLIA.

Eh quoi! c'est impossible!

HOLBEIN.

Ah! s'il y avait un moyen de la conserver seulement quelques minutes de plus, ce moyen fût-il caché dans les entrailles de la terre, j'irais l'y chercher... fallût-il l'acheter de mon sang!

CLÉLIA.

Ainsi donc plus d'espoir!

HOLBEIN.

Quand elle se réveillera du sommeil où elle est maintenant plongée, sa tête sera calme, son cœur battra doucement, il lui semblera qu'elle renaît! elle se sentira des forces, elle croira à l'avenir, et puis tout sera fini... ce réveil... c'est l'éclat de la lampe qui jette ses dernières lueurs.

CLÉLIA.

Conduisez-moi près d'elle, c'est ma place!

HOLBEIN, remontant vers la porte de droite.

Je vais m'assurer qu'elle a rouvert les yeux... Je la préviendrai doucement et peu à peu de ton arrivée... il faut tant de ménagements... attends-moi là, et surtout... (Revenant à Clélia.) garde-toi bien de pleurer, ne lui laisse pas soupçonner la vérité! je veux qu'elle s'endorme confiante... heureuse même... tu m'aideras, Clélia.

AIR : Enfants n'y touchez pas.

Non, dans tes yeux
Ne lui laisse rien lire !
Pour qu'elle espère encor, songe qu'il faut sourire ;
Non, dans tes yeux,
Ne lui laisse rien lire !
Le cœur brisé, garde un aspect joyeux !
Si, devant ses alarmes,
La force manque en toi,
Pour apprendre comment on peut cacher ses larmes,
Clélia, regarde-moi !
Mon enfant... regarde-moi !...

(Il sort par la droite.)

SCÈNE IV.

CLÉLIA, puis LUDOVIC.

CLÉLIA.

Ma compagne, ma sœur... je ne te quitte plus... et Ludovic avec qui je devais partir ! Ludovic qui doit venir me prendre !

LUDOVIC, en dehors, au fond.

Oui... le docteur Holbein... la signora Clélia...

CLÉLIA.

C'est lui !

LUDOVIC, entrant.

Me voici, Clélia... fidèle au rendez-vous, tous vos ordres ont été exécutés. Arrivé depuis hier, je me suis tenu caché à l'hotel du *Faisan*. Mais tout est disposé pour notre mariage, pour notre départ.

CLÉLIA, à part.

O ciel !

LUDOVIC.

Et vous, avez-vous prévenu vos parents ? votre sœur Mar-

guerite et le docteur Holbein? Consentent-ils à cette union? en seront-ils les témoins?

CLÉLIA, avec agitation, et regardant autour d'elle.

Impossible ! du moins en ce moment.

LUDOVIC.

Mais le moindre retard peut nous perdre... Si mon père nous a fait suivre, il peut, comme premier ministre du duc de Toscane, me réclamer près du conseil de Zurich, moi son fils et sujet du prince .

CLÉLIA, de même.

N'importe !

LUDOVIC.

Et si, pour m'empêcher d'épouser une cantatrice, on me jette de nouveau dans une prison, comme celle dont votre or et vos soins viennent de me délivrer! Que deviendrons-nous, Clélia, séparés à jamais!...

CLÉLIA.

Taisez-vous... taisez-vous!... ne parlons plus de cela... Dussé-je renoncer à tout mon bonheur, à celui d'être à vous, nous ne pouvons partir en ce moment, ma sœur est à la mort!

LUDOVIC.

Grand Dieu!

CLÉLIA.

Ma sœur... c'est ma vie... à moi! et parler d'amour quand Marguerite se meurt... c'est un blasphème... Laissez-moi toute à elle... vous saurez d'heure en heure ce qui se passe...

LUDOVIC.

Oui... je reviendrai... et puis un mot... rien qu'un seul... Mon père a écrit à un de mes amis qu'en apprenant ma fuite, le prince m'avait retiré mes titres, mes honneurs, même mon régiment; que quant à lui il me déshéritait; et

moi je veux lui répondre que je n'attends plus rien de lui, pas même son consentement...

CLÉLIA.

Vous n'écrirez pas cela!... Au contraire, dites-lui que ce consentement, nous l'attendrons!

LUDOVIC.

O ciel!

CLÉLIA.

Et que, malgré son injustice, notre respect et notre soumission... Du reste, cette lettre... vous me la montrerez... J'y veux moi-même ajouter... quelques lignes qui le désarmeront peut-être.

LUDOVIC.

Oui... oui, vous pouvez tout...

CLÉLIA.

Partez!... partez!... On vient... c'est elle!...

(Ludovic sort par le fond. Clélia l'accompagne jusqu'à la porte. Holbein et Marguerite entrent par la porte à droite.)

SCÈNE V.

CLÉLIA, HOLBEIN, MARGUERITE.

HOLBEIN.

Voyons, mon enfant, ne va pas si vite... puisqu'elle t'attend!

CLÉLIA, *allant à Marguerite.*

Marguerite!

MARGUERITE.

Clélia... te voilà!... (*Avec émotion.*) C'est elle, mon père... c'est bien elle!...

HOLBEIN, *affectant le calme.*

Eh bien! oui... c'est elle... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?...

ma fille... mon autre fille... l'enfant prodigue qui revient passer quelques jours dans sa famille... Ne dirait-on pas d'un événement!...

MARGUERITE.

Oh! oui, sans doute... un événement bien heureux!

HOLBEIN.

Je ne dis pas non... mais du calme... réjouis-toi doucement... et à ton aise... Vous avez bien le temps de vous voir!

MARGUERITE.

Certainement... mais je n'y comprends rien... un geste... un mot... la moindre émotion de ma part... tout semble vous faire trembler... Je suis presque tentée d'avoir peur!

HOLBEIN, riant.

Voilà une idée!... peur!... toi!...

CLÉLIA, regardant toujours Holbein et essayant de rire comme lui.

Et de quoi donc?

MARGUERITE, riant aussi.

C'est ce que je vous demande! je me sens forte!... (S'appuyant sur le bras de Clélia en même temps qu'elle est soutenue de l'autre côté par Holbein.) Je suis si heureuse... entre vous deux, en famille... Enfin donc... nous voilà au complet.

HOLBEIN, à part, avec désespoir.

Hélas!... (Se reprenant vivement et avec joie.) Je te le disais bien tout à l'heure, Clélia, ce matin, à son réveil... Marguerite se trouvera beaucoup mieux...

CLÉLIA.

Et vous ne vous êtes pas trompé, mon père.

HOLBEIN, la regardant avec douleur.

Non... en rien!

MARGUERITE.

Qu'avez-vous donc... à vous regarder ainsi?...

HOLBEIN.

Comment! tu ne veux pas que je la regarde... depuis le temps que je ne l'ai vue... une enfant qu'on aime, qu'on adore... et dont il faudra se séparer...

CLÉLIA, essayant de sourire.

Eh bien... eh bien, mon père... voilà que vous vous attendrissez...

MARGUERITE, le regardant.

C'est vrai!... il en a les larmes aux yeux.. (Montrant Clélia.) et pourtant elle nous reste...

CLÉLIA.

Aussi longtemps que tu le voudras!...

MARGUERITE.

Ce sera donc toujours!

HOLBEIN, à part.

Toujours! (Haut, avec insinuation, bien qu'en hésitant.) Si tu t'asseyais, Marguerite?

MARGUERITE, retirant son bras de dessous celui d'Holbein.

Je vous fatigue, mon père?

HOLBEIN.

Non pas, mon enfant, non, je crains...

MARGUERITE.

Pour moi!... je viens à peine de me lever, et j'ai le bras de Clélia!... je suis si bien ainsi!

CLÉLIA, à qui Holbein fait des signes.

C'est possible! chère petite! mais moi... j'arrive de voyage... Nous causerions encore mieux sur ce canapé... (Lui montrant le canapé.)

MARGUERITE.

Pardon!... j'oublie que tu dois être lasse... vois donc comme je suis égoïste!...

(Conduite par Clélia, Marguerite s'assied sur le canapé. Holbein, qui est passé par derrière, prend furtivement la main de Clélia.)

HOLBEIN, *bas.*

Tu m'as compris!... merci, Clélia... merci!...

MARGUERITE.

Que je te regarde donc... à mon aise... Comme te voilà fraiche et embellie... ce n'est pas comme moi... mais cela reviendra... et alors nous irons à Florence, n'est-ce pas, mon père?

HOLBEIN.

Certainement!

MARGUERITE.

Jouir de tes succès... de tes triomphes... dont nous avons déjà notre part. Ces belles parures que tu m'as envoyées (*A demi-voix.*) et l'opulence qui règne maintenant dans la maison...

CLÉLIA.

Tais-toi! tais-toi!...

MARGUERITE.

Oui, nous parlerons de cela plus tard... nous avons tant de choses à nous raconter, moi surtout!

CLÉLIA.

Vraiment!

MARGUERITE.

Oui, moi, qui ne pouvais pas écrire, à peine lire... je n'en ai pas la force! (*Souriant.*) Et puis mon père... qui d'ordinaire, et c'est trop juste, lit toutes mes lettres. (*A Holbein qui fait un geste.*) Je ne vous le reproche pas... mais à présent comme autrefois... tu sais bien, Clélia... on a des idées... des secrets de jeune fille, que l'on ne peut confier à personne... qu'à sa sœur.

HOLBEIN, *souriant.*

C'est-à-dire... que je vous gêne.

MARGUERITE.

Non, vraiment... mais voici, je crois, le moment de vos consultations! quelle heure est-il?

HOLBEIN, avec émotion.

Quelle heure!... je ne sais pas!...

MARGUERITE.

Mais cette pendule?

HOLBEIN.

On a oublié de la monter... et je n'ai pas sur moi de montre...

MARGUERITE.

Heureusement Clélia a la sienne. (Regardant à la montre que Clélia porte à sa ceinture.) Onze heures!

HOLBEIN.

Dieu!

MARGUERITE.

Là, vous êtes en retard, j'en étais sûre. (A Clélia qui se lève.) Où vas-tu donc?

CLÉLIA.

Quitter ce châle... ce chapeau qui m'embarrassent. (Bas à Holbein pendant qu'elle ôte son châle et son chapeau qu'elle pose sur la petite table à miroir, devant la fenêtre.) Quelques minutes seulement de conversation avec elle.

HOLBEIN, à voix basse.

Tout ce qu'elle dira, il faut l'approuver! tout ce qu'elle demandera, il faut le lui promettre... Je veux que sa fin soit heureuse!... Entends-tu? je le veux!

MARGUERITE.

Eh bien! sœur, tu ne reviens pas! Mon Dieu! comme tu es longtemps!

CLÉLIA.

Me voici!

(A Holbein.)

Valse de la *Nuit de Noël*.

Aux doux soins d'une amie
Vous pouvez la laisser!

HOLBEIN, prêt à sortir, revient.

Je voulais... je l'oublie...

MARGUERITE.

Eh! quoi donc?

HOLBEIN.

T'embrasser!

MARGUERITE, souriant.

Quel malheur!...

CLÉLIA.

A tantôt.

HOLBEIN, à part.

Dieu puissant que j'implore,
Ah! puissé-je au retour la retrouver encore!

Ensemble.

HOLBEIN.

Adieu donc, mon amie,
Veille à me remplacer;
O ma fille chérie,
Il faut donc te laisser!

CLÉLIA et MARGUERITE.

Oui, les soins d'une amie
Pourront vous remplacer;
Près d'une sœur chérie
Vous pouvez me laisser!

(Holbein sort par la porte du fond en faisant à Clélia des signes d'intelligence.)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, CLÉLIA, assises toutes deux sur le canapé.

MARGUERITE, appuyant sa tête sur l'épaule de Clélia.

Que je suis bien là!... comme aux jours de notre enfance... ma tête appuyée sur ton épaule, et ta main dans la mienne!... te sentir près de moi, est déjà une consolation.

CLÉLIA.

Une consolation !... tu as donc du chagrin ?

MARGUERITE.

De bien grands ! dont je n'aurais osé parler à personne sans rougir !... Aussi j'y pensais seule... toujours seule !... C'était là mon tourment, mais te voilà ! et y penser à deux ne me coûte plus rien... au contraire !

CLÉLIA.

Parle donc vite ?

MARGUERITE.

Tu sais que lady Athol m'avait emmenée à Côme...

CLÉLIA.

Ton père me l'a dit.

MARGUERITE.

J'habitais avec elle et ses filles une villa délicieuse au bord du lac, et si tu savais, quand l'air est brûlant, quel plaisir de se baigner dans ses belles eaux si fraiches et si limpides ! C'était notre plaisir de tous les jours, dans un endroit fermé par des rochers de cinquante à soixante pieds de haut qui s'avançaient en demi-cercle, de sorte que du côté du rivage on était à l'abri du soleil...

CLÉLIA.

Et des regards indiscrets ! Je vois cela d'ici !

MARGUERITE.

Devant nous s'étendait l'immensité du lac, et un jour que mes jeunes compagnes me poursuivaient sur un sable fin et léger où nous avions pied, entraînée par l'ardeur de la course, je m'avançai si témérairement, que tout à coup le terrain manqua sous mes pieds, je disparus. Plusieurs fois je revins à la surface, mais je me sentais emportée au loin ; point de secours, point d'espoir ! Résignée à mon sort, ma dernière pensée était pour toi, ma sœur... et pour mon père... Lorsqu'au sommet des rochers apparut quelqu'un, attiré sans doute par les cris d'effroi que jetaient mes compagnes...

je le vis s'élancer, j'entendis comme une masse tomber dans l'eau jaillissante... puis je ne vis, je n'entendis plus rien... j'avais perdu tout sentiment! Quand je revins à moi, nue et tremblante, ces mots frappèrent mon oreille : « Sauvée! sauvée! » Quelqu'un me portait en courant dans ses bras et se dirigeait vers mes compagnes, c'était un jeune homme, un officier, qui, pâle et succombant à la fatigue, semblait lui-même prêt à s'évanouir, mais il me répétait en me pressant contre lui : « Ne craignez rien!... Je réponds de vous! » En effet, il m'avait sauvée!

CLÉLIA.

Pauvre sœur!

MARGUERITE.

Mais quand le trouble et la terreur de ce premier moment se furent dissipés, quand, plus calme, je repassai dans ma mémoire tous mes souvenirs, je ne puis te dire quelle rougeur couvrit mon visage! quelle honte, quel désespoir s'empara de moi! Ce jeune homme... qui m'avait sauvée... ainsi dans ses bras, c'était mon libérateur... et loin de lui porter de la reconnaissance, ce que j'éprouvais était du dépit... presque de la haine... j'aurais voulu surtout ne jamais le revoir... Juge de mon supplice et de ma confusion, lorsque le lendemain je le vois entrer dans le salon! il ne restait dans la ville de Côme que jusqu'au lendemain... heureusement! il ne voulait pas s'éloigner sans savoir de mes nouvelles; je balbutiais, je n'osais lever les yeux... et je dois convenir que, prenant pitié de mon embarras, ses regards se détournèrent des miens, il évita de m'adresser la parole; il ne chercha même pas à connaître qui j'étais, ni à savoir le nom de celle qu'il avait sauvée! Ah! combien je lui sus gré de cette réserve! Alors seulement je me hasardai à l'observer à la dérobée! c'était un pauvre officier bien simple! mais quel air de bonté! Quelle physionomie noble et distinguée!... Il avait pris congé de nous, et le lendemain et les jours suivants, je ne pensais plus qu'à lui!...

CLÉLIA.

En vérité!

MARGUERITE.

Avec personne au monde je n'en conviendrais, mais avec toi, ma sœur!...

CLÉLIA.

Tu te fatigues!...

MARGUERITE, avec chaleur.

Non!... parler de lui me ranime et me fait du bien... vois plutôt!

CLÉLIA, avec joie.

C'est vrai!... Parle alors?...

MARGUERITE.

Eh bien! je ne sais pas... mais... son image ne me quittait plus; c'était le rêve de mes jours et de mes nuits... je l'aimais!... Et dans mes projets de jeune fille, je me disais : Après ce qui est arrivé, je ne puis appartenir à personne qu'à lui! le devoir, la pudeur me l'ordonnent; il sera mon mari ou je ne me marierai jamais!

CLÉLIA.

C'était juste!... c'était bien!

MARGUERITE, vivement.

N'est-ce pas? Eh bien! croirais-tu que depuis ce moment, nul souvenir... nulle trace de lui!... Une indifférence... un oubli complet!... Et moi qui avais redouté sa présence, je me disais maintenant que c'était mal à lui de m'avoir oubliée... dédaignée ainsi! Que d'ordinaire on s'attachait aux gens par les services même qu'on leur avait rendus; qu'alors il me devait quelque reconnaissance... quelque amour peut-être... Te le dirai-je enfin?... une idée, plus absurde encore, un espoir qui tient de la folie, vint s'emparer de ma pauvre tête; espoir qui renaît chaque jour, et qui chaque jour déçu me mine lentement et me tue... Je m'imaginai qu'il

avait découvert mon nom et ma retraite! que je le voyais apparaître devant moi! qu'il venait pour me dire : « Je vous aime... » et pour me demander en mariage à mon père! (Voyant entrer Ludovic et poussant un cri.) Ah!...

SCÈNE VII.

LUDOVIC entre par le fond, une lettre à la main; CLÉLIA, sur le canapé à droite, tourne le dos à la porte du fond; MARGUERITE est placée sur le canapé du côté opposé.

CLÉLIA, effrayée, se précipitant sur Marguerite qui vient de perdre connaissance.

Marguerite... ma sœur!... quelle crise soudaine...

LUDOVIC, qui s'est avancé vers la table à gauche, et à demi-voix.

C'est moi, Clélia!... et voici la lettre dont je vous ai parlé.

CLÉLIA, vivement et avec désespoir.

Plus tard! plus tard! pas maintenant!... (Lui faisant signe de poser sa lettre sur la table.) Là!... là!... Sa dernière heure est proche... Et vous... attendez-moi... ici!...

(Elle lui indique la porte à gauche au deuxième plan. Ludovic laisse la lettre sur la table à gauche et se retire du même côté dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, CLÉLIA.

CLÉLIA, faisant respirer son flacon à Marguerite.

Marguerite!... Non... non!... elle rouvre les yeux... ce n'était qu'une faiblesse...

MARGUERITE.

Ah!... que je me sens bien!... comme mon sang circule...

(Montrant son cœur.) et se porte là... avec violence... sens plutôt comme il bat!...

CLÉLIA.

Tu souffres...

MARGUERITE, avec joie.

Non... non... je renais! Tu ne sais pas... je l'ai revu!

CLÉLIA.

Que dis-tu?

MARGUERITE, de même.

C'est lui... c'est lui... j'en suis sûre...

CLÉLIA.

O ciel!...

MARGUERITE.

Je l'ai vu entrer tout à l'heure... tenant une lettre à la main...

CLÉLIA, à part, avec désespoir.

O mon Dieu!

MARGUERITE, avec angoisse et regardant autour d'elle.

Serait-ce encore un rêve !... (Avec un cri de joie et regardant du côté de la table.) Non... non... c'était vrai... c'était réel... voici... sur cette table... sa lettre qu'il y a laissée...

(Elle s'est levée du canapé et essaie en chancelant de se diriger vers la table.)

CLÉLIA, à part.

Comment empêcher?...

MARGUERITE, qui s'est traînée jusqu'à la table, saisit la lettre, s'en empare et s'écrie avec joie.

Je la tiens!...

(Mais, épuisée par cet effort, elle retombe assise sur le fauteuil qui est près de la table.)

CLÉLIA, accourant près d'elle de l'autre côté de la table.

Mais tu te trouves mal... tes forces t'abandonnent ..

MARGUERITE.

Non... non... j'en ai encore... (Ouvrant la lettre.) Voyons... lisons !...

CLÉLIA, à part.

Tout est perdu !

MARGUERITE.

Que je la lise et que je meure... (Avec désespoir.) Je ne peux pas... je ne peux pas... je ne distingue rien... un voile couvre mes yeux...

CLÉLIA.

Eh ! mon Dieu !... c'est tout simple !... la faiblesse et surtout l'émotion !...

MARGUERITE, avec colère.

Lis donc, alors !... lis toi-meme...

CLÉLIA, prenant vivement la lettre.

Donne !... donne !... (A part.) O mon Dieu ! inspire-moi !

MARGUERITE, avec impatience.

Eh bien !... et bien !... ah ! que tu es longue... tu me fais mourir...

CLÉLIA, parcourant la lettre.

Laisse-moi donc au moins le temps...

MARGUERITE.

Le temps !... mais à peine me reste-t-il celui de t'entendre !

CLÉLIA, poussant un cri d'effroi.

Ah ! (Feignant de lire.) « Mademoiselle... depuis le jour où « j'ai eu le bonheur de vous sauver la vie... mon cœur est « à vous ! »

MARGUERITE, qui comme en proie à une exaltation fiévreuse, écoutait avec impatience, pousse un cri de joie et porte la main à son cœur.

Ah !

CLÉLIA.

Qu'as-tu donc ?...

MARGUERITE.

Le calme me revient... et la vie aussi... (Montrant la lettre.) J'aurai le temps maintenant d'entendre le reste! va! va!

CLÉLIA, lève les yeux au ciel en signe de reconnaissance et continue.

« Si jusqu'à présent je n'ai pas osé me présenter chez « vous... chez votre père... c'est que chaque fois que je me « suis offert à vos yeux, j'ai cru remarquer en vous une in« différence... pour moi... et même un éloignement qui « m'empêchaient de vous dire : *Je vous aime!...* »

MARGUERITE, avec joie.

Est-il possible!... c'est vrai!... c'est vrai... tu sais pourquoi... Je comprends maintenant... achève, de grâce!...

CLÉLIA, de même.

« Ce secret que je vous confie en tremblant, promettez« moi de le garder pour vous seule!... »

MARGUERITE.

Nous deux!... c'est la même chose!...

CLÉLIA.

« Et s'il n'excite pas votre colère... si vous me permettez « d'aspirer à votre main... »

MARGUERITE, avec bonheur.

Ma main! que te disais-je? mon rêve qui s'accomplit! comme cela se rencontre, et que l'on se moque encore des romans, des idees de jeune fille! (A Clelia qui la regarde.) Mais va donc... va donc... qui t'arrête?

CLÉLIA.

Toi qui m'empêche d'achever : « Si vous me permettez « d'aspirer à votre main... » (Voyant paraître Holbein à la porte du fond.) Dieu! mon père!

(Elle jette vivement la lettre dans la cheminée qui est près d'elle.)

MARGUERITE.

Qu'as-tu fait?

CLÉLIA, à demi-voix.

Puisqu'il nous demande le secret !

MARGUERITE.

Sans doute !... mais brûler sa lettre... (A part.) J'aurais voulu la garder, la voir...

(Faisant le geste de la porter à ses lèvres.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, HOLBEIN, CLÉLIA.

HOLBEIN, entrant par la porte du fond, à part.

L'heure avance !... je n'y tiens plus ! (Haut.) C'est moi, mes enfants, vous ne m'appeliez pas... et alors j'ai eu peur que... vous n'eussiez besoin de moi !... Comment cela va-t-il ?

MARGUERITE.

Très-bien... très-bien, mon père !

CLÉLIA.

Oh ! mon Dieu, oui !

HOLBEIN, bas à Clélia avec découragement.

Non ! une émotion quelconque a rendu son teint plus animé et ses yeux plus brillants... c'est la fièvre qui se déclare. (A Marguerite.) Tu te sens là comme un peu d'oppression... n'est-ce pas ?

MARGUERITE, se levant.

C'est vrai !

HOLBEIN, bas à Clélia, avec effroi.

Tu vois bien !... (A Marguerite avec tranquillité.) Ce ne sera rien, mon enfant, ce ne sera rien !

MARGUERITE.

Oui, l'air que je respire ici est lourd et m'oppresse... je veux le grand air... je veux le soleil. (Montrant la croisée.) Voyez comme il brille... c'est si beau, le soleil... il y a si

longtemps que je n'ai admiré mes fleurs. Venez, mon père, allons au jardin.

HOLBEIN.

Tu n'auras pas la force de marcher jusque-là...

MARGUERITE.

Appuyée sur vous et sur ma sœur... je le pourrai... je le pourrai... car je me sens là...

HOLBEIN.

Quoi donc ?...

MARGUERITE.

Je me sens heureuse !

HOLBEIN.

Grâce à la présence et aux discours de Clélia.

MARGUERITE.

Oui, mon père. (*A part.*) Et puis en allant au jardin on peut le rencontrer.

CLÉLIA.

Allez, j'irai vous rejoindre... (*Avec intention à Marguerite.*) Oui... si au lieu d'aller au jardin, on venait ici... je serais là pour recevoir...

MARGUERITE.

Oui, vraiment... c'est probable... c'est certain... on reviendra...

HOLBEIN.

Qui donc?

MARGUERITE.

Rien, mon père... c'est un secret... c'est quelque chose entre ma sœur et moi !

(*Musique. Holbein sort par le fond avec Marguerite.*)

SCÈNE X.

CLÉLIA, puis LUDOVIC.

CLÉLIA.

Oui, c'est le Ciel qui m'est venu en aide... car si elle avait lu cette lettre, la véritable... elle serait morte sur le coup... et c'est moi, sa sœur, moi qui aurais abrégé encore le peu d'instants qui lui restent! (Allant à la porte à gauche.) Ludovic! Ludovic!

LUDOVIC.

Eh bien! rassurez-moi... votre sœur... votre pauvre malade...

CLÉLIA.

J'ai eu un instant une lueur d'espoir... mon père n'en conserve plus... ce jour sera pour elle le dernier.

LUDOVIC.

O ciel!

CLÉLIA.

Vous, cependant, mon ami, quittez cette maison, éloignez-vous.

LUDOVIC.

M'éloigner quand vous êtes en proie à de pareilles inquiétudes!... Qui donc les partagera, qui les calmera?

CLÉLIA.

Eh! mon Dieu!... votre présence pourrait peut-être y ajouter encore... car ma pauvre sœur Marguerite n'est pas pour vous une inconnue.

LUDOVIC.

Comment cela?

CLÉLIA.

C'est cette jeune fille que vous avez sauvée, il y deux

mois, au lac de Côme et qui depuis ce temps se meurt d'amour pour vous!

LUDOVIC, souriant.

Non, non, Clélia... quelque erreur vous abuse.

CLÉLIA.

Je ne l'accuse pas!... je ferais comme elle, je donnerais aussi mes jours pour vous!

AIR du vaudeville des *Frères de lait.*

N'allez donc pas croire à ma jalousie,
Il n'en peut naître entre nous deux;
Mais j'ai voulu, pour cette sœur chérie,
Que de ses jours, hélas! si peu nombreux,
Le dernier fût le plus heureux;
Et la plongeant dans une erreur profonde,
J'ai dit... j'ai dit... que vous l'aimiez... eh! oui:
Si j'avais su plus grand bonheur au monde,
Sans hésiter, mon cœur l'aurait choisi.

Mais vous comprenez maintenant ce que votre présence ajouterait de danger à sa situation, d'embarras à la mienne... et à la vôtre peut-être.

LUDOVIC.

Vous avez raison!

CLÉLIA.

Ainsi! partez, quittez cette ville sur-le-champ, ou du moins ne vous montrez pas.

LUDOVIC.

Impossible!

CLÉLIA.

Pourquoi donc?

LUDOVIC.

Je reçois à l'instant même une provocation... un défi.

CLÉLIA.

Quelque ennemi obscur...

LUDOVIC.

Non, vraiment, un nom connu dans toute l'Italie... un nom qui a une très-grande valeur... commerciale, M. Juliers, le banquier.

CLÉLIA.

O ciel!

LUDOVIC.

Qui par mégarde, sans doute, ou par habitude a signé Juliers et compagnie... mais le contenu est plus original encore que la signature, et si ce n'était sa capacité bien connue... je le croirais fou... au désordre de sa lettre!... « Monsieur, depuis une heure que je suis en sentinelle, je « vous ai vu entrer deux fois dans la maison du docteur « Holbein... vous êtes jeune, vous êtes joli garçon... je vous « en demande raison... et vous prie de m'attendre chez le « docteur où je serai dans un instant. »

CLÉLIA.

En effet, je me rappelle maintenant... je crois comprendre... mais je ne veux pas que vous vous battiez, et surtout avec un insensé pareil !

LUDOVIC.

Et moi, je ne veux pas donner à un homme d'honneur, quelque absurde qu'il soit, le droit de me croire un lâche... une explication est nécessaire... et je vais le trouver !

CLÉLIA.

Vous ne sortirez pas.

LUDOVIC.

Mais si je reste, Clélia, si je reste... songez donc !

CLÉLIA, remontant.

Ah ! vous avez raison, partez !... Non, il est trop tard... c'est Marguerite !

SCÈNE XI.

LUDOVIC, CLÉLIA, MARGUERITE, paraissant à la porte du fond appuyée sur le bras de HOLBEIN.

HOLBEIN, à Marguerite.

Je te disais bien... que cette promenade était trop forte!

CLÉLIA, effrayée, courant à elle.

Qu'est-ce donc?

HOLBEIN.

Marguerite qui est prête à s'évanouir.

MARGUERITE, apercevant Ludovic et tressaillant.

Ah!

HOLBEIN, avec effroi.

Tu vois!...

MARGUERITE, vivement et se ranimant.

Moi! au contraire, je suis bien, très-bien.

HOLBEIN, à part.

En effet, sa respiration est plus libre, son pouls s'est soudain ranimé... qu'est-ce que cela signifie? (Haut.) Ma fille, ma chère enfant!... (Se retournant.) Un étranger... pardon, monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler?

CLÉLIA.

A qui? au duc de San-Michieli, au fils du premier ministre du grand-duc de Toscane!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; JULIERS, qui vient d'entrer et qui a entendu cette dernière phrase.

JULIERS.

Ah! je suis enchanté, signora, d'apprendre par vous son nom et ses titres.

HOLBEIN.

Que voulez-vous, monsieur?

JULIERS.

Le docteur Holbein... je suis chez lui, je crois?

HOLBEIN.

C'est moi-même.

(Clélia remonte la scène, observant ce qui se passe, et vient à droite.)

JULIERS.

Votre ministère ne nous sera pas inutile... et vos soins vous seront convenablement payés par moi ou par monsieur, car je viens le chercher pour me battre avec lui...

MARGUERITE, passant près de son père.

Se battre... qu'est-ce que cela signifie?... se battre...

HOLBEIN.

Calme-toi, ma chère enfant.

MARGUERITE.

Je ne veux pas que l'on se batte!

JULIERS.

Il le faut cependant, à moins que monsieur le duc ne m'explique le motif qui l'attire en cette maison.

LUDOVIC.

Il suffit que vous l'exigiez, monsieur, pour que je refuse positivement de vous l'apprendre.

MARGUERITE, effrayée.

Et moi... je vais vous le dire... vous le dire tout de suite... Monsieur m'aime et vient me demander à mon père en mariage.

TOUS.

O ciel!

HOLBEIN et JULIERS.

Est-il possible!

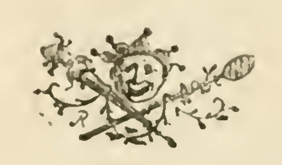
CLÉLIA, bas à Ludovic.

Dites que oui, monsieur, dites que oui... il y va de sa vie !...

LUDOVIC, à part.

Grand Dieu ! (Avec embarras.) Monsieur, quelque brusque, quelque inusitée que puisse paraître une pareille démarche, la position où nous nous trouvons tous la fera excuser et la légitimera, je l'espère. (A Holbein.) Oui, monsieur le docteur, je viens vous demander mademoiselle votre fille en mariage...

(Étonnement général, Marguerite se jette dans les bras de son père; Clélia serre la main de Ludovic pour le remercier.)





ACTE DEUXIÈME

À Florence, chez Clélia. — Un boudoir élégant. Des vases de fleurs sur tous les meubles. Porte au fond, deux portes latérales. À gauche, au premier plan, un canapé; à droite, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIERS, UN DOMESTIQUE.

JULIERS, entrant du fond, au domestique qui était occupé à ranger.

Ta maîtresse n'est pas encore levée... c'est juste, elle a chanté hier la *Sémiramide*, elle a besoin de repos. (Regardant autour de lui.) On voit bien que nous sommes à Florence, la ville des fleurs! que de bouquets!... ceux qu'on lui a jetés hier... sans compter dans l'antichambre deux grandes corbeilles de couronnes, où j'ai reconnu les miennes. (Se promenant avec agitation.) La signora, c'est probable, ne s'éveillera pas avant dix ou onze heures, et à neuf et demie, j'ai une affaire... je pourrais même dire deux affaires... impossible d'attendre. (Au domestique.) Je vais lui écrire. (Il lui donne une pièce d'or, le domestique s'empresse de lui préparer sur la table tout ce qu'il faut pour écrire.) C'est étonnant comme ils m'adorent tous, dans cette maison... tous, excepté elle!... (Au domestique.) Bien, mon garçon, laisse-moi. (Le domestique sort. Juliers se met à la table et écrit.) « Vous bouleversez ma vie, vous troublez « mon repos, et moi j'ai respecté le vôtre... » C'est joli, cette phrase-là... et elle n'y fera peut-être pas attention. « J'au-

« rais donné tout au monde pour vous voir ce matin, ne « fût-ce qu'un instant, car il est possible que je ne vous re-« voie plus!... C'est égal, dormez, je vais me battre... Vous « m'avez changé le caractère... moi, le plus pacifique des « banquiers, moi, tranquille et lourd comme mes écus, vous « m'avez rendu impatient et colère. » (Parlé.) C'est vrai, je deviens insupportable, à ce que disent mon caissier et mes commis. (Écrivant.) « Hier encore, avant d'entrer en scène, « vous m'avez si mal traité que j'aurais voulu, dans ma fu-« reur, chercher querelle à tout le monde; cela n'a pas « tardé. En m'asseyant à l'orchestre, je me suis trouvé à « côté d'un enthousiaste, d'un fanatique qui vous adorait, « qui ne cessait de le crier tout haut... cela m'a déplu et « agacé... je l'ai provoqué.. Et en le quittant, en entrant « au foyer, j'entends un ignorant, un barbare, qui ne crai-« gnait pas de critiquer votre personne et votre talent... je « l'ai provoqué, et, en cas de malheur, je vous préviens que « j'ai disposé en votre faveur de toute ma fortune... soyez « assez bonne pour l'accepter d'un ami qui, en reconnais-« sance, ne vous importunera plus. JULIERS ET Cie. » (Il sonne, le domestique entre.) Écoute ici... tu remettras cette lettre à la signora Clélia... non pas à l'instant même où elle se réveillera, (A part) cela pourrait lui donner une émotion désagréable, (Haut) mais plus tard, à son déjeuner, en lui portant son chocolat... tu comprends... (A part.) Il est plein d'intelligence.

(Se levant et fouillant à sa poche.)

AIR du vaudeville de Turenne.

Tiens, mon garçon, tiens, voilà pour ta peine;
J'allais, ma foi, l'oublier!..

(Il lui donne une pièce d'or. S'arrêtant)

Mais non pas!
Je crois plutôt, autant qu'il m'en souvienne,
Que j'ai déjà payé... mais, en tous cas,
C'est donné, tu le garderas.

(Le domestique salue et sort.)

Quand je serais un peu trop magnifique,
C'est bien le moins qu'on l'indemnise ainsi,
Car il va peut-être aujourd'hui
Perdre une excellente pratique.

(Voyant la porte à gauche qui s'ouvre.) Ah! Clélia! voilà une chance! moi qui n'en ai jamais!... et déjà en toilette!...

SCÈNE II.

JULIERS, CLÉLIA, sortant de la porte à gauche, parlant à une femme de chambre.

CLÉLIA.

Oui, oui, quoique bien fatiguée, je chanterai ce matin à leur concert... dis-le-leur de ma part, et de plus, remets-leur pour ma souscription le rouleau qui est sur ma cheminée.

(La femme de chambre disparaît.)

JULIERS, s'avançant vivement.

Le concert au profit des orphelins, autrement dit des enfants trouv...

CLÉLIA, se retournant.

Quoi! monsieur! déjà vous!... et il est à peine neuf heures...

JULIERS, sans l'écouter.

C'est bien, très-bien, signora, vous venez de faire une action...

CLÉLIA.

Toute naturelle! orpheline moi-même... je me dois à mes sœurs, à ma famille.

JULIERS.

Et c'est à midi que le concert a lieu... Quoique je n'aime guère la musique, je voudrais bien, aujourd'hui, pouvoir y assister!

CLÉLIA.

Qui vous empêche?

JULIERS.

Deux affaires, dont une seule pourrait me retenir; mais je tâcherai, je vous le promets, je ferai mon possible pour aller vous entendre.

CLÉLIA.

Ce sera bien de l'honneur pour nous! Daignerez-vous me dire maintenant ce qui me procure de si bon matin votre visite? (Voyant Juliers qui la regarde quelque temps en silence et avec amour.) Répondez donc!

JULIERS.

Je voulais d'abord vous voir... cela m'était nécessaire. (Geste d'impatience de Clélia.) Ne vous fâchez pas, c'est fait. Je vous ai vue... me voilà content. (Nouveau geste.) Eh bien! non, non, là! je vous apportais des nouvelles d'une personne qui vous intéresse...

CLÉLIA.

De Marguerite, ma sœur!

JULIERS.

Précisément... j'ai envoyé il y a quinze jours un de mes commis à Genève, pour une affaire de commerce très-pressée.... et je lui ai ordonné de passer par Zurich.

CLÉLIA.

C'était le plus long.

JULIERS.

Qu'importe? Je vous ai vue si malheureuse d'être obligée de quitter votre sœur...

CLÉLIA.

Et mon engagement, et ma promesse, qui malgré moi me rappelaient à Florence!...

JULIERS.

Ce qui me faisait plaisir et vous rendait furieuse, parce que c'est toujours sur moi que retombent vos contrariétés, vos impatiences et vos colères!

CLÉLIA, avec bonté.

Pauvre homme!... il dit vrai! (Lui tendant la main.) Pardon!

JULIERS.

Mon Dieu! je ne vous en veux pas, au contraire!

AIR : J'ai peur de l'orage qui gronde. (Régine.)

Quand sur moi votre indifférence
Daigne à peine jeter les yeux,
Je dis : hélas! c'est qu'elle pense
A quelque rival plus heureux!
Mais contre moi, vive ou sévère,
Quand vous vous mettez en colère,
Bien loin d'en avoir de l'effroi,
Je dis : quel bonheur!

CLÉLIA.

Et pourquoi?

JULIERS.

Pourquoi? pourquoi?
C'est qu'alors vous pensez à moi,
J'en suis sûr, vous pensez à moi!

CLÉLIA, avec colère.

Mais, monsieur... au nom du ciel!

JULIERS, avec finesse.

Vous allez m'accorder une pensée!

CLÉLIA, avec impatience.

Non, vraiment!... Mais ces nouvelles, monsieur, ces nouvelles que vous veniez m'apporter avec tant d'empressement!...

JULIERS.

Les voici! Le mieux qui peu à peu et bien lentement s'était déclaré... a fait tout à coup des progrès étonnants. Marguerite bientôt convalescente est maintenant en parfaite santé, ses forces sont revenues et on la dit plus fraîche, plus jolie que jamais... au grand contentement et à la surprise du docteur Holbein qui a brûlé tous ses livres de médecine... il en a fait un feu de joie!

CLÉLIA.

C'est ce que m'a écrit mon père... toutes les lettres que

j'ai reçues depuis six semaines me faisaient pressentir ces bonnes nouvelles... Et Ludovic... le futur?...

JULIERS.

Mon commis que le docteur avait retenu à dîner... et qui a vu toute la famille réunie... a trouvé le jeune duc moins bien... il n'avait pas cette gaieté, ce laisser-aller... d'un promis, près de sa promise... non pas qu'il ne s'efforçât d'être très-galant et très-aimable pour elle... mais il avait un air triste et contraint...

CLÉLIA, *à part.*

Pauvre garçon!... je crois bien!... dans la situation où je l'ai laissé et où il s'est mis pour moi!...

JULIERS.

Il est vrai... que s'il était malheureux et tourmenté... ce n'était pas sans sujet.

CLÉLIA.

Comment cela?

JULIERS.

Le docteur voyant sa fille se rétablir de jour en jour, avait parlé de mariage, c'est tout simple!...

CLÉLIA, *à part.*

Ah! mon Dieu!

JULIERS.

La jeune fiancée ne demandait pas mieux... c'est tout naturel...

CLÉLIA, *à part.*

Comment aura-t-il fait? (*Haut, vivement.*) Eh bien?...

JULIERS.

Eh bien!... c'est le promis lui-même, c'est le duc de San-Michieli... qui, dans un embarras et dans une confusion extrêmes... a été forcé d'avouer...

CLÉLIA.

Quoi donc?

JULIERS.

Que malgré son amour, ce mariage ne pouvait avoir lieu... car son père, le premier ministre, s'y opposait!

CLÉLIA, à part.

Très-bien!

JULIERS.

Et pour tâcher d'obtenir le consentement de ce père inflexible, il a été décidé que cette semaine... le jeune duc quitterait le docteur et sa fille...

CLÉLIA, de même.

A merveille!

JULIERS.

Et viendrait à Florence... où il sera, si je calcule bien, aujourd'hui ou demain.

CLÉLIA.

C'était le meilleur parti à prendre!

JULIERS.

N'est-ce pas? parce que je serai là... moi! banquier de la Cour... j'ai du pouvoir sur le ministre... sur le prince lui-même... surtout quand il s'agit, comme dans ce moment, d'un emprunt... et j'aiderai... ces pauvres enfants... je parlerai pour eux!...

CLÉLIA.

Vous! (A part.) Il ne manquerait plus que cela. (Haut.) De quoi vous mêlez-vous?

JULIERS, se frappant le front.

C'est vrai!... je forme là des projets comme si j'étais sûr... que demain... que ce soir... (Tirant sa montre.) J'ai encore quelques instants à rester avec vous!

CLÉLIA.

Vous êtes ce matin... d'une générosité...

JULIERS.

Et j'en profite pour vous faire part d'un soupçon. Depuis notre retour à Florence où je vous avais accompagnée de loin comme dans votre voyage à Zurich... je vous ai vue seule... toujours seule... j'espionne, je guette par moi, ou mes affidés qui, jour et nuit, forment un double cercle autour de votre quartier et de votre maison... et personne... pas même moi n'a pu découvrir ce beau cavalier, ce rival dont vous m'aviez menacé... personne ne l'a vu paraître!

CLÉLIA, riant.

En vérité!

JULIERS.

Et, cependant, à ce que vous me disiez... vous l'aimiez... il vous adorait... vous deviez l'épouser et, grâce au ciel, vous n'êtes pas encore mariée. De là une idée qui m'est venue... un doute... un trait de lumière... c'est que vous m'aviez... trompé...

CLÉLIA.

Moi!

JULIERS.

Trompé à mon avantage!... et que ce rival n'existe pas!

CLÉLIA.

Vous vous abusez, il existe, et ce soir il sera mon époux!

JULIERS, souriant.

Je comprends... que c'est une surprise que vous me préparez.

CLÉLIA.

C'est trop fort... il devient d'une sécurité qui vous irrite et vous porte sur les nerfs... Eh bien! monsieur, eh bien!... puisqu'il le faut absolument... je vous avouerai...

JULIERS, tirant sa montre et poussant un cri.

Ah!... la demie... je serai en retard... Pardon, signora, pardon... je ne peux pas vous donner une minute de plus!

(Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE III.

CLÉLIA, seule.

Il s'enfuit maintenant... il me laisse là au milieu de ma phrase au moment où j'allais porter le dernier coup à ses espérances insensées... je l'aurais dû plus tôt, Car chaque jour il devient de plus en plus original... pour ne pas dire davantage !... et cela commence à m'inquiéter... la tête n'y est plus... le cerveau se dérange... et c'est moi qui en serais cause... pauvre homme !...

AIR du vaudeville de la Somnambule.

J'en ai des remords, je l'atteste !
Si dévoué, si généreux ami,
Si galant homme et surtout si modeste !
Mais tout au plus si j'en conviens ici,
Tant dans son cœur, quelle injustice extrême,
On a de peine à s'avouer tout bas
Les défauts de ceux que l'on aime
Et les vertus de ceux qu'on n'aime pas !

Mais aussi, c'est sa faute : je l'aimerais tant... s'il ne m'aimait pas !... De ce côté-là... je n'ai rien à me reprocher... je n'ai jamais été coquette, je lui ai toujours dit que j'en aimais un autre... (Elle s'assied sur le canapé.) Oui, Ludovic... oui, mon seul amour... si tu savais avec quelle impatience... avec quel battement de cœur... j'attends ton arrivée !... Que sera-ce donc, mon Dieu ! quand je le verrai... quand j'entendrai sa voix !

SCÈNE IV.

CLÉLIA, LUDOVIC.

LUDOVIC, paraissant à la porte du fond.

Clélia!...

CLÉLIA, se levant et poussant un cri.

Ah!... c'est lui!... vous voilà donc, monsieur, je vous revois... et avec de bonnes nouvelles...

LUDOVIC.

Oui... oui... plus rien à craindre!... Marguerite, votre sœur... est sauvée!...

CLÉLIA, avec joie.

Tout à fait rétablie... plus forte et mieux portante que jamais!... Mais ce n'est pas par vous que je le sais... car à peine si vous m'écriviez... et des lettres insignifiantes!...

LUDOVIC.

Le moyen de faire autrement... Marguerite qui ne rêve qu'à vous, Marguerite qui vous adore... était là... toujours là... derrière mon épaule... me regardant écrire... et elle n'aurait pas laissé partir une seule lettre... sans y ajouter pour vous quelques lignes...

CLÉLIA.

De l'amitié la plus vive, la plus ardente!... je le sais, mon ami, je le sais! et je serais bien injuste si je vous faisais un reproche des ennuis que vous subissiez pour moi... je sais tous ces détails... par Juliers le banquier de la cour... ou plutot par son commis.

LUDOVIC.

M. Verner, envoyé par lui...

CLÉLIA.

Qui a été témoin de la situation embarrassante où vous

vous êtes trouvé... et dont moi seule pouvais comprendre toute la difficulté... (Le regardant.) Ah! mon Dieu... quel changement dans vos traits!... c'est vous, Ludovic... qui êtes souffrant... qui êtes malade peut-être!...

LUDOVIC.

Non... non... j'ai quitté cette maison... je vous revois... je respire!... mais si vous saviez depuis deux mois ce que j'ai souffert de contrainte et de tourment...

CLÉLIA.

Je le conçois... mon ami... je le conçois! voir cette pauvre fille... à peine revenue à la vie... tomber comme frappée de mort si un mot de vous... si un geste d'impatience ou d'indifférence... détruisait son erreur...

LUDOVIC.

Ce n'est pas tant cela encore!... mais cette confiance qu'elle avait en moi... cette certitude de mon amour... cet abandon de tous les instants... et le père surtout... le père! c'était celui-là le plus terrible... ce maudit docteur m'entourait de tant de soins, de prévenances, de caresses, il m'en aurait étouffé... j'étais son héros! son Dieu!... son enfant!... j'avais sauvé sa fille... il me la donnait, il me la jetait dans les bras.

CLÉLIA.

En vérité!...

LUDOVIC.

Eh oui!... toute la journée... il nous laissait seuls... en tête-à-tête... vous jugez de ma gêne... de mon embarras! quel supplice de tous les instants!...

CLÉLIA, riant.

Mon pauvre Ludovic! vous deviez me maudire.

LUDOVIC, vivement.

Oui, certes!... et si j'avais pu fuir... mais vous m'ordonniez de rester... vous l'exigiez!...

CLÉLIA, riant.

Je vous avais condamné là, mon pauvre ami, à un bien triste et ennuyeux emploi! Et maintenant... dites-moi... c'était là le difficile... le terrible .. comment vous y êtes-vous pris avant de partir... pour l'aveu que je vous recommandais?

LUDOVIC.

Ah!... l'aveu?

CLÉLIA.

Les y avez-vous amenés doucement?... et avec des ménagements... des préparations...

LUDOVIC, avec embarras.

Moi!...

CLÉLIA.

Ou bien avez-vous brusqué la chose?

LUDOVIC, de même.

Je ne vous cache pas... j'ai longtemps hésité... et enfin...

CLÉLIA.

Enfin?

LUDOVIC.

Je suis venu vous demander appui et courage, car lorsque j'ai voulu parler, il m'a semblé voir l'indignation du docteur sur son front pâle, ses lèvres tremblantes, ses mains élevées pour me maudire... et Marguerite... lui avouer que depuis deux mois... elle est la dupe d'une imposture. Non... non, je ne sais pas comment on repousse un amour...

CLÉLIA, l'interrompant.

Qu'on ne partage pas!... cela m'arrive tous les jours!... et s'il faut, mon ami, que ce soit moi qui vous apprenne...

SCÈNE V.

Les mêmes; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le baron Juliers.

CLÉLIA.

Eh! justement!

AIR de Madame Favart. (PILATI.)

(Au domestique.)
Dites-lui que je suis sensible
Au désir qu'il a de me voir;
Par malheur, il m'est impossible,
Aujourd'hui, de le recevoir...
S'il revenait demain... je dîne en ville...
Je n'y suis pas... Laissez-nous maintenant!
(Se tournant vers Ludovic.)
Cela n'est pas plus difficile;
Voilà, monsieur, comme on s'y prend!

(Passant à droite et se retournant, au domestique qui reste encore.)

Eh bien! vous ne lui portez pas ma réponse?...

LE DOMESTIQUE.

A l'instant même, signora!... mais ce matin déjà, lors de sa première visite... il m'avait remis pour la signora une lettre...

LUDOVIC, prenant la lettre pour la donner à Clélia.

Qu'on peut toujours recevoir.

CLÉLIA.

Si vous y tenez!... cela, au fait, n'engage à rien! (Au domestique.) C'est bien... laissez-nous.

(Le domestique sort.)

SCÈNE VI.

LUDOVIC, CLÉLIA.

CLÉLIA, à Ludovic qui lui présente la lettre.

Lisez, mon ami.

LUDOVIC.

Moi!

CLÉLIA.

C'est pour vous que je l'ai reçue... je n'ai rien de caché pour mon mari... Juliers lui-même sait que je dois me marier... je croyais que cet aveu suffirait pour le faire renoncer à ses projets sur moi... et ce sont sans doute des reproches... des lamentations sur ma cruauté!

LUDOVIC, qui a parcouru la lettre.

Non, vraiment... il va se battre pour vous... et contre deux adversaires encore! et dans le cas où il serait tué... c'est à vous qu'il laisse toute sa fortune... Ah! l'excellent homme!... quel noble cœur... et comme il vous aime, celui-là!...

CLÉLIA.

Comment, monsieur, vous le plaignez... vous prenez sa défense?

LUDOVIC.

Non, vraiment; mais comme je vous le disais tout à l'heure... le moyen de ne pas s'intéresser, malgré soi, à un amour...

CLÉLIA.

Absurde... insensé... qui finirait par me compromettre...

LUDOVIC.

Comment?...

CLÉLIA.

Mais vous voilà... je ne crains plus rien... que du côté de

votre père et du prince... Mon retour à Florence pendant que vous restiez en Suisse... leur a persuadé que vous m'aviez oubliée, que vous renonciez à moi... de là le ralentissement des poursuites... ordonnées contre vous... de là l'espèce d'amnistie qu'on paraît disposé à vous accorder.

LUDOVIC.

On ne me l'a pas caché...

CLÉLIA.

Circonstance favorable... dont il faut profiter... J'avais tout disposé d'avance en secret pour notre mariage... je vais prévenir l'abbé Ambrosio, et en lui envoyant vos noms et les miens... tout sera prêt pour ce soir, et aussitôt mariés, nous partirons!...

LUDOVIC, avec chaleur.

Loin... bien loin... que personne n'entende plus jamais parler de nous!

CLÉLIA.

Vous avez raison!

LUDOVIC, avec embarras.

Mais alors... Marguerite et son père... comment leur apprendre?...

CLÉLIA.

Je comprends que vous n'ayez pas eu la force de le faire de vive voix... mais alors, et puisque par bonheur... ils ne sont plus là... rien ne nous empêche de leur écrire...

LUDOVIC.

C'est vrai! (S'asseyant devant la table à droite.) Dictez, alors, dictez vous-même...

CLÉLIA.

Soit! (Dictant.) *Marguerite... c'est dans votre intérêt même qu'il m'a fallu vous tromper...*

LUDOVIC.

Oui, oui... Je ne vous aime pas...

CLÉLIA.

Oh! non... non... c'est trop dur... mettons plutôt... (Dictant.) *Je voudrais pouvoir vous aimer...*

LUDOVIC.

Ce n'est pas bien non plus... ce n'est pas là ce que je veux... ce que je dois dire...

CLÉLIA.

C'est cependant là qu'il faut en venir...

LUDOVIC.

Sans doute!... mais on peut y arriver autrement.

CLÉLIA.

Voyons... cherchons...

LUDOVIC.

Oui... je crois... que j'ai une idée... attendez...

(Il écrit.)

SCÈNE VII.

CLÉLIA, HOLBEIN, MARGUERITE, entrant par la porte du fond; LUDOVIC, à la table à droite, écrivant.

HOLBEIN, dehors.

Mais attends-moi donc!...

MARGUERITE, entrant vivement la première et venant sauter au cou de Clélia.

Clélia!... ma sœur!...

CLÉLIA.

Marguerite!...

Ensemble.

AIR : Salut! salut, cité chérie. (*Haydée.*)

CLÉLIA.

A peine en croirai-je ma vue!
Ah! combien mon âme est émue! (*Bis.*
Pour mon cœur quel moment heureux!

LUDOVIC, *à part.*

Ah! combien mon âme est émue
De sa douce et fatale vue! (*Bis.*)
Il le faut, détournons les yeux.

MARGUERITE et HOLBEIN.

Ah ! combien mon âme est émue,
Chez toi, visite inattendue ! (*Bis.*)
Quel bonheur! nous voici tous deux!

CLÉLIA, *pressant Marguerite contre son cœur.*

Que je te regarde encore, ma sœur, ma bonne sœur!...

HOLBEIN.

Hein!... quel changement!... Je ne dirai pas je m'en vante... car cette enfant-là existe contre toutes les règles de l'art... C'est à confondre... mais c'est ainsi! et elle se trouvait si bien portante que, malgré la distance... elle a voulu que sa première visite fût pour toi...

CLÉLIA.

Est-il possible!... pour moi!

MARGUERITE.

Pas tout à fait... car il ne faut pas mentir.

HOLBEIN.

C'est vrai! il y avait à peine deux heures que Ludovic était parti, et déjà Marguerite ne pouvait plus tenir en place... c'était une agitation qui m'effrayait... j'ai cru que la fièvre allait la reprendre... Elle ne rêvait qu'à Florence... elle ne parlait que de départ... et comme je n'entends plus rien à la médecine, j'ai dit pour toute ordonnance : partons!... et nous voilà...

CLÉLIA.

Et le voyage ne t'a pas fatiguée?...

MARGUERITE, *lui serrant la main.*

Au contraire! je me porte bien mieux qu'en partant...

HOLBEIN.

C'est vrai! regarde-moi ces yeux brillants... ce teint... cette carnation...

MARGUERITE, à Clélia.

Le plaisir de te voir... de me trouver chez toi... (Regardant et remontant déposer au fond son châle et son chapeau.) C'est donc ici... le petit salon d'étude, le boudoir dont tu me parlais... comme c'est élégant! comme c'est joli!... j'y éprouve un bonheur... un bien-être secret dont je ne puis me rendre compte... (Revenant et apercevant Ludovic, elle pousse un cri.) Ah!... (Portant la main à son cœur.) et que je m'explique maintenant!... Ludovic... quoi! tu étais là et tu ne nous disais rien...

CLÉLIA, troublée.

Comment... Marguerite... comment, vous vous tutoyez?...

HOLBEIN.

Sans doute! l'usage de la Suisse allemande l'exige! un promis et une promise, c'est comme des époux!... et des époux qui ne se tutoieraient pas, cela ferait scandale...

CLÉLIA, à Marguerite.

A Zurich, c'est possible! mais ici, à Florence... tu comprends?...

MARGUERITE, de même.

Merci, sœur, ça ne m'arrivera plus... quand il y aura du monde... mais dès que nous serons seuls... tu entends, Ludovic?

CLÉLIA, à part.

C'est encore pire!...

HOLBEIN, qui s'est approché de la table à droite.

Ah! ah! il écrivait...

MARGUERITE, vivement.

A qui donc?...

HOLBEIN.

Tu le demandes!... eh! parbleu! à toi... toujours à toi!

MARGUERITE.

Voyons, voyons... donnez, mon père!...

CLÉLIA.

Soit! qu'elle lise!

MARGUERITE, lisant.

« Ma chère Marguerite... tu sais si je t'aime... si mon « cœur est à toi... »

CLÉLIA, bas à Ludovic, avec reproche.

Comment, monsieur...

MARGUERITE, continuant.

« Mais... »

CLÉLIA.

Il y a un *mais*... et que dit ce *mais?*

MARGUERITE.

Rien!...

CLÉLIA.

Qu'y a-t-il après?...

MARGUERITE.

Cela finit là...

LUDOVIC.

Vous êtes arrivés... en ce moment...

MARGUERITE.

Eh! bien, je viens te demander... (Se reprenant.) non, Ludovic... vous demander la suite...

HOLBEIN.

A quoi bon? moi qui maintenant ne suis pas plus fort en amour... qu'en médecine... je la devinerais sans peine... Mais les tourments de l'absence, mais la douleur d'être séparés... mais le bonheur de se revoir!...

MARGUERITE.

Oui... c'est bien cela... c'est bien cela!...

HOLBEIN, froidement.

(Pendant ce que dit Holbein, Marguerite emmène Ludovic près du canapé. où ils s'asseyent et causent bas.)

Ce doit être cela... car là-bas, à Zurich... ils ne se quittaient pas... Ludovic entourait notre pauvre malade de tant de soins... il veillait sur elle avec une tendresse si attentive, que je n'avais pas à m'en mêler...

CLÉLIA, avec jalousie.

En vérité!

HOLBEIN, lui montrant Marguerite et Ludovic.

Toute la journée ensemble, comme maintenant... Je ne sais pas ce qu'ils pouvaient se dire!... Et leurs promenades!... tu sais, à l'extrémité du jardin...

CLÉLIA, de même.

Il me semble... que c'est bien loin de la maison...

HOLBEIN, vivement.

Justement! c'est ce que je disais à Marguerite... c'est bien loin...

MARGUERITE, tournant la tête.

Ah! bah!...

(Elle se remet à sa conversation avec Ludovic.)

HOLBEIN continue.

Tu seras fatiguée, et quand il faudra revenir... « Bah! disait-elle, Ludovic me portera!... »

CLÉLIA.

Que dites-vous?...

HOLBEIN, riant.

Oui, vraiment... il la portait dans ses bras...

MARGUERITE, se levant.

Pardi!... j'étais encore si faible...

CLÉLIA, essayant de sourire.

Monsieur Ludovic ne m'avait pas dit cela...

MARGUERITE, venant à elle.

Mais moi, sœur... je te dirai tout... sois tranquille... et puis nous avons à causer sur tant de choses... sur ce maudit mariage... Son père qui ne veut pas, qui arrête tout .. conçois-tu cela ?...

HOLBEIN.

C'est vrai !...

MARGUERITE.

Et un homme pareil est ministre... il est à la tête du gouvernement !... mais rien ne doit marcher !... Heureusement Clélia a des amis, des protections... n'est-ce pas, ma bonne sœur... tu parleras... tu agiras... Ce n'est pas tant pour moi que pour ce pauvre Ludovic, tiens, qui est si affligé... si malheureux... (A Ludovic.) Mais parlez donc, monsieur !... vous êtes là immobile, à ne rien dire !

HOLBEIN.

Il n'en a pas besoin... Tu t'en acquittes pour deux... elle parle... elle parle... ah! elle n'est plus malade, je t'en réponds !

SCÈNE VIII.

Les mêmes ; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

La voiture de madame est prête !

MARGUERITE.

Comment, tu vas sortir ?

CLÉLIA.

Eh! mon Dieu, oui... il est midi, un concert où l'on m'attend... où je me suis engagée à chanter... car j'étais loin de me douter...

MARGUERITE.

Que nous arriverions.

(Ludovic et Holbein remontent et se rejoignent derrière le canapé.)

CLÉLIA.

Sans cela, je te le jure, et pour rien au monde, je n'aurais consenti... à me séparer de toi... à te laisser seule !

MARGUERITE.

Merci, ma bonne sœur!... mais je ne te quitterai pas. Je vais avec toi, je veux être témoin de tes succès et de cette foule empressée qui fait comme nous... qui t'admire et qui t'aime! N'est-ce pas, mon père, vous consentez?

(Elle vient à lui.)

HOLBEIN.

Du tout, je m'y oppose formellement !

MARGUERITE.

Et pourquoi cela?

HOLBEIN.

Malgré les échecs qu'a reçus mon pouvoir, je n'ai pas encore abdiqué tous mes droits de médecin, et après une si longue route, au lieu d'aller te renfermer et t'exposer à une chaleur étouffante, tu vas d'abord te reposer... Nous allons chercher près d'ici un logement.

CLÉLIA, avec chaleur.

Ailleurs que chez moi!... vous ne savez donc pas qu'en ce moment... ce concert où je vais chanter, c'est pour de pauvres orphelines...

AIR : Époux imprudent fils rebelle. (V. Guillaume.)

De leur misère qui m'effraie,
Sans vous j'aurais subi les lois.
Ce sont mes dettes que je paie,
Je leur rends ce que je vous dois.
Oui, c'est à vous, à vous seul que je dois
Richesse, honneurs, tous mes biens sur la terre,

Et plus encore!... un bonheur aujourd'hui
Qu'elles n'auront jamais connu... celui
De pouvoir embrasser un père!

Vous voyez donc bien que tout ici vous appartient, que vous êtes ici chez vous.

HOLBEIN, la pressant contre son cœur.

Soit, mon enfant!... soit, ma bonne Clélia!... nous acceptons! et ce concert... je te reconnais là... (*Une femme de chambre entre par la gauche et apporte à Clélia son chapeau et son châle, elle l'aide à l'ajuster au fond, puis sort.*) c'est bien... c'est très-bien! Aussi, moi qui ne crains pas la chaleur, j'irai avec toi, et Marguerite restera ici... c'est décidé.

MARGUERITE.

Quel ennui!

CLÉLIA.

Ne crains rien! je reviens à l'instant, je ne chanterai que deux morceaux. Venez, mon père, venez, Ludovic!

MARGUERITE.

Non pas, s'il vous plaît! Puisque je reste... Ludovic restera aussi.

CLÉLIA, effrayée.

Que dis-tu?

MARGUERITE.

Il ne me laissera pas seule... je l'espère.

HOLBEIN, à Ludovic.

Ah! c'est juste!

MARGUERITE, bas à Clélia.

Et puis tu comprends bien, ma sœur, qu'après trois jours d'absence... on n'est pas fâché de se trouver quelques instants ensemble...

CLÉLIA, à part.

O ciel!

MARGUERITE, à voix basse.

Et je te remercie d'emmener mon père.

CLÉLIA.

Moi.

Ensemble.

AIR : Voilà, je l'avoue, un coquin hardi. (*Les Diamants de la Couronne.*

MARGUERITE.

Allons, partez vite,
Mais pas pour longtemps.
(A part.)
Je me félicite
De ce contre-temps,
Et c'est, je l'espère,
D'une bonne sœur
D'emmener mon père...
Pour moi, quel bonheur!

LUDOVIC.

Quel effroi m'agite
Et trouble mes sens!
Chassons au plus vite
De pareils tourments.
Oui, du sort contraire
Bravons la rigueur,
Qu'un aveu sincère
Éclaire son cœur.

CLÉLIA.

Allons, partons vite,
Mais pas pour longtemps.
(A part.)
Ah! mon cœur s'irrite
De ce contre-temps,
Emmener mon père
Et laisser ma sœur!
Ah! tout m'est contraire
Et j'ai du malheur!

HOLBEIN.

Partons au plus vite,
Quel concert charmant!
Je me félicite

De l'événement.
Dans la salle entière,
Quel succès flatteur
Pour le cœur d'un père,
Pour moi quel bonheur!

CLÉLIA, bas à Ludovic.

On ne peut différer, de tout il faut l'instruire,
Profitez du moment, monsieur, pour tout lui dire!

LUDOVIC, bas.

Oui, oui, je parlerai...

CLÉLIA, de même.

C'est bien!

(Haut.)
Près de vous, mes amis, à l'instant je revien!

Ensemble.

MARGUERITE.

Allons, partez vite, etc.

LUDOVIC.

Quel effroi m'agite, etc.

CLÉLIA.

Allons, partons vite, etc.

HOLBEIN.

Partons au plus vite, etc.

(Holbein et Clélia sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, LUDOVIC.

LUDOVIC, à part.

Plutôt mourir que rester plus longtemps dans une position pareille, elle saura tout!

MARGUERITE.

Enfin ils sont partis pour leur concert... ce n'est pas mal-

heureux... et nous voilà seuls! Dieu! que ces trois jours m'ont paru longs!

LUDOVIC.

Et à moi donc, Marguerite! car il me tardait de vous voir et de vous parler.

MARGUERITE, regardant autour d'elle.

Vous!... tu te trompes, il n'y a plus personne... tu n'es pas obligé de dire *vous*... et tu peux parler comme autrefois, comme toujours.

LUDOVIC.

C'est que... il s'agit de choses tellement importantes... tellement graves... que vous comprendrez vous-même...

MARGUERITE.

Encore!... Comment veux-tu que je comprenne ces choses-là, si tu commences par des mots que je ne comprends pas?

LUDOVIC, avec impatience.

Eh bien!... comme tu voudras.

MARGUERITE, s'asseyant sur le canapé.

A la bonne heure!

LUDOVIC.

Qu'importe, après tout, la manière dont on s'exprime, l'important c'est de te dire ce que j'éprouve là... ce que je souffre...

MARGUERITE.

Comment?... Tu souffres... tu es malheureux...

LUDOVIC.

Ah! pas dans ce moment!

MARGUERITE.

Mais depuis quelque temps, n'est-ce pas?

LUDOVIC.

Qui te l'a dit?

MARGUERITE.

Crois-tu donc que je ne l'ai pas vu?... Espères-tu par hasard me dérober jamais un seul de tes chagrins?

LUDOVIC, à part.

O ciel!

MARGUERITE.

Tant que j'étais en danger et bien malade encore, j'étais bien heureuse... car toutes tes pensées étaient pour moi... je le lisais dans tes yeux. Mais à mesure que je revenais à la vie, tu revenais, toi, à une préoccupation... à une douleur que les miennes t'avaient fait oublier... et je me prenais à regretter mes souffrances.

LUDOVIC.

Marguerite!

MARGUERITE.

Tu vois donc bien, ami, que tu peux me confier tes chagrins... je m'essayais déjà à les deviner... en attendant que j'eusse le droit de les partager.

LUDOVIC.

Ah! que me demandes-tu là? cet espoir dont tu me parles, il faut y renoncer!

MARGUERITE.

Que dis-tu?

LUDOVIC.

Tout nous sépare! notre mariage est impossible!

(Il se lève.)

MARGUERITE.

Impossible! (Elle se lève.) et pourquoi?... Parle... je t'en supplie... oh! parle!...

LUDOVIC.

Je n'en ai pas la force!...

MARGUERITE.

Eh bien?...

LUDOVIC, avec embarras et cherchant ses mots.

Eh bien!... eh bien!... puisqu'il faut te l'avouer, en arrivant ici... j'ai vu mon père...

MARGUERITE, vivement.

Ah! mon Dieu!

LUDOVIC, vivement.

Plus inflexible que jamais! non seulement il refuse son consentement, mais il me déshérite, mais il me retire toute sa fortune... Et moi, élevé en grand seigneur, moi qui n'ai rien appris, pas même un état pour gagner ma vie... puis-je accepter ta main lorsque je ne t'apporte en dot que la misère?

(Il passe à gauche.)

MARGUERITE, souriant.

Ah!... est-ce là ce qui te désole?...

LUDOVIC.

Moi qui rêvais pour toi les honneurs et la fortune...

MARGUERITE.

Crois-tu donc que j'y sois habituée?... détrompe-toi. C'est la pauvreté qui t'épouvante pour moi? mais j'y suis faite! je la connais et la reverrai sans frayeur! Que de fois dans notre humble ménage, elle est venue frapper à notre porte, et jamais mon père ne l'a entrevue! Je ne te parle pas d'aujourd'hui, où, grâce à ma sœur, nous sommes dans l'opulence, mais autrefois, avec mon aiguille, ma tapisserie, je gagnais le nécessaire... je travaillais seule en secret pour mon père qui ne se doutait de rien. Et maintenant que nous serons deux... que dis-je? et l'amour, et la jeunesse et le bonheur qui nous tiendront compagnie... mais c'est une vie délicieuse... et vous vous plaignez encore!

LUDOVIC, hors de lui.

Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE.

Je la préfère à celle que tu avais rêvée pour moi. On au-

rait dit : « Vous ne savez pas? la fille du docteur, la petite Marguerite, il s'est rencontré un grand seigneur qui lui a fait un sort. Elle est grande dame, elle est riche!... » On dira : « Elle est heureuse, elle a choisi celui qu'elle aimait! »

LUDOVIC, la serrant dans ses bras.

Non... non... je n'ai pas la force de te résister.

(Ils s'asseyent sur le canapé.)

MARGUERITE.

Je savais bien que je te consolerais... tous ces chagrins-là, vois-tu bien, ne sont que des chimères! il n'y en a qu'un seul de réel et véritable... c'est de perdre l'affection de ce qu'on aime. Moi, d'abord, je n'y survivrais pas... et quand tu voudras me tuer, Ludovic, tu me diras : « Je ne t'aime plus! »

LUDOVIC.

O ciel!

MARGUERITE.

Mais tu veux que je vive, n'est-ce pas?

LUDOVIC.

Toujours!

MARGUERITE.

Bien, ce mot-là, très-bien... Ainsi, monsieur, tout est arrangé... embrassons-nous et que cela finisse.

LUDOVIC, étonné.

Comment!

MARGUERITE.

Eh bien, oui!... qu'y a-t-il donc là do si difficile? embrassez-moi! mon père le permet et moi je le veux!...

LUDOVIC, se jetant à ses genoux et l'embrassant.

Ah! j'obéis!... j'obéis!...

SCÈNE X.

LES MÊMES; CLÉLIA, entrant vivement par le fond.

CLÉLIA.

O ciel!...

MARGUERITE, à Ludovic qui veut se lever.

Ne te dérange pas!... c'est Clélia! Viens donc, ma sœur... viens donc!...

LUDOVIC, à part.

Que va-t-elle penser, mon Dieu!...

MARGUERITE.

Tu ne sais pas... Ludovic qui voulait me quitter... m'abandonner...

CLÉLIA.

Est-il possible!

MARGUERITE.

Tu es comme moi... tu ne peux pas le croire... il prétendait qu'il ne pouvait pas m'épouser, que notre mariage était impossible!

CLÉLIA, à demi-voix, en serrant la main de Ludovic.

C'est bien!

MARGUERITE.

Heureusement, je lui ai prouvé le contraire et il a été forcé lui-même d'en convenir... N'est-ce pas, monsieur?

CLÉLIA, avec émotion.

Ah! c'est là... ce dont il convenait tout à l'heure à vos genoux?

MARGUERITE, se levant.

Vos genoux... Ah çà! personne ne se tutoie donc à Florence, pas même les sœurs!...

CLÉLIA.

Excuse-moi, Marguerite, c'est sans le vouloir! Tu disais donc tout à l'heure à M. Ludovic...

LUDOVIC.

Qu'elle ne survivrait pas à la perte de ce qu'elle aimait!

MARGUERITE.

C'est vrai.

LUDOVIC.

Et que si on voulait la tuer, il suffisait de lui dire : « Je ne t'aime plus! »

MARGUERITE.

C'est vrai... mais à quoi bon répéter cela? Clélia sait bien que je ne pourrais vivre sans ton affection, sans la sienne surtout, et cependant... ah! je ne me le pardonnerai jamais! j'ai osé en douter!

CLÉLIA.

Est-il possible!...

MARGUERITE.

Oui, un jour, un instant... vois donc comme l'amour peut changer le caractère! j'ai été jalouse de toi...

CLÉLIA, *à part.*

De moi! il ne manquait plus que cela!

MARGUERITE.

C'était, il y a deux mois, à Zurich, le jour de ton départ... vous parliez tous les deux à voix basse, et il me semblait que tu le regardais comme je le regarde, comme j'ai seule le droit de le regarder...

CLÉLIA.

Par exemple!

MARGUERITE.

Pardon, pardon! c'était absurde... si tu l'avais aimé, tu me l'aurais dit, et moi...

CLÉLIA.

Et toi?

LUDOVIC.

Eh bien?

MARGUERITE.

Et moi... je serais morte, pour te le laisser aimer sans remords...

LUDOVIC et CLÉLIA, à part.

O ciel!

MARGUERITE, riant et regardant vers le fond.

Ah! quel bonheur! ce monsieur si original... notre ami... M. Juliers...

SCÈNE XI.

LES MÊMES; JULIERS, le bras en écharpe.

JULIERS, entrant.

AIR : Tous ces cachots sont fort beaux. (Le Fidèle Berger.)

Bravo! bravo,
Signora!
Quel accent!
Quel talent!
Surtout que d'âme
Je n'entendais qu'applaudir,
Tressaillir,
Et frémir,
Ah! quel plaisir!
Pressé, pressant,
Étouffant...
Quand, soudain,
Un voisin
Sur moi se pâme,
Tombant, je crois, du haut mal
Musical,
J'étais mal!!!

Très-mal...
Mais c'est égal...
Bravo! bravo,
Signora!
Quel accent!
Quel talent! etc.

MARGUERITE.

Ah! mon Dieu! monsieur Juliers, qu'avez-vous donc?

JULIERS.

Rien! je suis tombé...

CLÉLIA.

Vous êtes si maladroit!...

JULIERS, à part.

Maladroit! pas tant, car il y en a un sur deux...

CLÉLIA.

Il me semble, monsieur Juliers, que je vous avais prié...

JULIERS.

De ne plus me présenter à votre hôtel, je ne l'ai point oublié... aussi, pour vous voir et vous entendre sans vous désobéir, je viens du concert... chacun peut y entrer pour son argent... j'ai pris vingt-cinq places et j'en ai trouvé une... à peine... derrière... sur un tabouret... tant il y avait de monde!

CLÉLIA.

Cela ne m'explique pas, monsieur...

JULIERS.

Ah! vous n'aviez qu'un tort, chacun vous le reprochait, c'était de ne chanter qu'un morceau.

CLÉLIA, à part.

J'étais si pressée... de revenir. (Haut.) Et par une fatalité inconcevable, on me l'a fait répéter...

JULIERS.

C'était moi!

CLÉLIA, *avec colère.*

Vous, monsieur?

JULIERS.

Je m'en vante... et de plus, je vous ai fait revenir six fois, avec des révérences, ça n'en finissait pas...

CLÉLIA.

Mais vous avez donc été créé, monsieur, pour mon tourment perpétuel?... vous avez donc pour mission de me persécuter?...

JULIERS.

En vous applaudissant. (*A Marguerite et à Ludovic.*) Vous pouvez juger par ce seul trait de son caractère...

CLÉLIA.

Quel qu'il soit, monsieur, cela ne m'explique pas comment, malgré ma défense expresse, vous venez ici...

JULIERS.

Permettez!... je n'y viens pas pour vous.

CLÉLIA.

Et pour qui donc, s'il vous plaît?

JULIERS.

Pour M. le duc Ludovic de San-Michieli.

CLÉLIA.

Et que lui vouliez-vous?

JULIERS.

Lui rendre compte de deux entrevues que je viens d'avoir, l'une avec le premier ministre son père, qui m'a chargé de cette lettre. (*Il la lui donne.*) Et la seconde avec notre auguste souverain le grand-duc de Toscane. (*A Clélia.*) Il est moins fier que vous, il consent à me recevoir!

LUDOVIC, *qui vient de parcourir la lettre.*

O ciel!

MARGUERITE et CLÉLIA.

Qu'est-ce donc?

LUDOVIC, serrant brusquement la lettre dans sa poche.

Rien!... rien!... je vous le dirai plus tard!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; HOLBEIN.

HOLBEIN.

Voilà, par exemple, qui est trop fort... et quelque habitué que je sois aux surprises...

TOUS.

Qu'est-ce donc?

HOLBEIN.

Vous ne le croirez jamais.. pas plus que moi qui viens de l'apprendre et qui n'y crois pas encore... Clélia se marie...

TOUS.

O ciel!

MARGUERITE.

Ma sœur!... ce n'est pas possible...

HOLBEIN.

Aujourd'hui même... ce soir!...

JULIERS, s'adressant à Holbein avec colère.

Monsieur... vous m'en rendrez raison... (Se reprenant.) Pardon!... pardon, docteur... (Se retournant vers Clélia.) C'est vous, vous, signora... Non... non... je ne sais ce que je dis... Mais celui... quel qu'il soit... Parlez donc, docteur, parlez donc!

(Ludovic remonte et passe à droite; Juliers descend à gauche.)

HOLBEIN.

J'étais à ce concert... aux premières places...

JULIERS.

Vous étiez plus heureux que moi...

HOLBEIN.

A côté d'un homme en habit noir... d'une toilette charmante, un abbé... (A Marguerite.) Oui, mon enfant, dans ce pays, les abbés vont au concert... surtout à des concerts pour œuvres pieuses... Il était ravi, et il applaudissait Clélia avec tant d'enthousiasme, que je ne pus m'empêcher de lui dire, en le remerciant et en pleurant de joie : « C'est ma fille, monsieur, mon enfant d'adoption... J'arrive à Florence aujourd'hui même... ce matin. — Je comprends, me dit-il à demi-voix, pour la cérémonie de ce soir... » Et comme j'hésitais à comprendre... « Ne craignez rien, ajouta-t-il, je suis du secret... Je suis l'abbé Ambrosio... celui qui doit la marier !... — La marier ! » m'écriai-je d'un air si étonné, si bouleversé, que l'abbé, devinant que je ne savais rien et qu'il avait fait une indiscrétion, se remit à applaudir sans répondre, et que je n'ai pu en entendre davantage.

MARGUERITE.

Mais il n'y a pas à en douter.

JULIERS.

C'est donc avéré ?

CLÉLIA.

Eh ! bien, oui... je dois me marier, et si j'ai voulu que ce fût un secret pour tout le monde...

MARGUERITE.

Même pour nous !... C'est-à-dire que tu ne nous aimes plus ! que nous sommes pour toi des étrangers !...

HOLBEIN.

Des indifférents !

MARGUERITE.

Peut-être même des importuns... qui ne sont arrivés chez toi que pour te gêner et qui y sont de trop ; mais nous n'y

resterons pas plus longtemps, nous nous en irons... Viens, Ludovic.

(Elle a pris Ludovic par la main et veut l'emmener.)

CLÉLIA, retenant Marguerite.

Un instant, ma sœur, j'ai justement un conseil à demander à M. Ludovic... après cela, je te le jure, je te présenterai, à toi et à mon père, celui que j'épouse. (Se retournant vers Juliers.) Quant à vous, monsieur, à qui je ne dois aucun compte, vous ne le connaîtrez pas.

JULIERS.

C'est ce que nous verrons!

Ensemble.

AIR nouveau.

CLÉLIA, à Marguerite.

Rien qu'un instant... je l'implore
Pour le secret qu'on ignore;
Surtout ne va pas encore
Douter du cœur
De ta sœur.

HOLBEIN, à Marguerite.

J'aime à croire qu'il l'honore,
Ce secret que l'on ignore;
Nous ne devons pas encore
Douter du cœur
De ta sœur.

MARGUERITE, à Clélia.

Songe que de toi j'implore
Ce grand secret qu'on ignore,
Car je ne veux plus encore
Douter du cœur
De ma sœur.

LUDOVIC, à part.

Clélia sur moi compte encore,
Ah! qu'à jamais elle ignore
L'autre amour qui me dévore.

L'honneur
L'ordonne à mon cœur.

JULIERS, à part.

Je veux, rival que j'abhorre,
Savoir ton nom que j'ignore,
Afin d'opposer encore
Ma fureur
A ton bonheur.
(Seul.)
Par Ambrosio j'espère
Connaître enfin le mystère.
Oui, je dois tout savoir,
Ou l'or est sans pouvoir!

(*Reprise de l'ensemble.*)

(Holbein et Marguerite sortent par la porte à gauche, Juliers par le fond.)

SCÈNE XIII.

CLÉLIA, LUDOVIC.

CLÉLIA.

Avant de tout avouer à Marguerite, comme je veux le faire, comme je l'aurais déjà fait, si vous ne m'en aviez empêchée... je désire connaître la lettre que vous venez de recevoir et qui vous a tant ému.

LUDOVIC.

Et moi... je vous prie de ne pas me la demander.

CLÉLIA.

Vous avez donc maintenant des secrets pour moi... (Ludovic sans lui répondre lui remet la lettre, Clélia lisant.) « Mon fils, « mon souverain et moi n'avons rien à refuser en ce mo- « ment à M. Juliers, banquier de la cour et votre ami dé- « voué... il me supplie de consentir à votre mariage avec « la fille du docteur Holbein !... » (S'interrompant.) Toujours ce Juliers!... de quoi se mêle-t-il? « Une telle bru n'eût pas

« été, sans doute, celle que j'eusse choisie pour duchesse « de San-Michieli; mais à peine revenu de la frayeur de « voir entrer dans notre noble maison une prima donna, « mésalliance à laquelle je n'eusse jamais consenti, je dois « m'estimer heureux de vous voir contracter une pareille « union... je l'approuve et m'empresse de vous annoncer « que le grand-duc, notre souverain, vous rend, à l'occa- « sion de ce mariage, vos titres, vos honneurs, comme moi, « mes bonnes grâces, et ma paternelle bénédiction! » Vous voyez, Ludovic, que j'avais raison de vouloir connaître une pareille lettre... car après l'avoir lue je vous aime trop pour ne pas renoncer à vous! mon amour vous coûterait trop cher... Et vos résolutions...

LUDOVIC.

Sont toujours les mêmes. Vous avez mes serments, je les tiendrai. Et les outrages que contient cette lettre les rendraient encore, si c'était possible, plus inviolables et plus sacrés!

CLÉLIA.

Ah! je vous reconnais là; mais ma fierté, à moi, se révolte contre l'idée d'entrer dans une famille qui me repousse... Tandis que Marguerite, ma sœur, vous ne l'aimez pas, je le sais, ça n'est que pour moi, pour moi seule, que vous consentez à prolonger son erreur : mais enfin elle vous aime... et peut-être... un jour... ce qui n'était qu'un jeu peut devenir une réalité... peut-être, qui sait .. vous finirez par l'aimer. (Regardant Ludovic qui reste immobile.) Ah! vous l'aimez déjà!

LUDOVIC.

Moi!

CLÉLIA.

Sans cela m'eussiez-vous laissé achever sans vous récrier, sans me démentir, sans m'accuser d'imposture... et d'injustice!... vous l'aimez!...

LUDOVIC.

N'est-ce pas vous qui m'avez jeté aux bras de cette enfant que je voulais et que je ne pouvais fuir? Mais cette passion qui, presque à mon insu, s'est emparée de mon cœur, je saurai y résister et la combattre... chargez-vous seulement... de tout dire à Marguerite... et je vous jure de ne plus la revoir... de m'éloigner d'elle pour jamais!

CLÉLIA.

En la regrettant... en l'aimant toujours!

AIR : De votre bonté généreuse.

Ainsi, témoin de votre peine,
Je pourrais d'un hymen fatal
Vous imposer encor la chaine...
Non, non, vous me connaissez mal.
J'aime mieux, à la fois trahie
Par l'amour et par l'amitié,
Perdre à jamais le bonheur de ma vie
Que le devoir à la pitié.

LUDOVIC, *se jetant à ses pieds.*

Ah! Clélia!... Clélia...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; JULIERS.

JULIERS, *entrant avec colère.*

A merveille!... ce que je viens d'apprendre est donc vrai?

LUDOVIC, *élevant la voix.*

Qu'est-ce à dire, monsieur?

JULIERS, *l'élevant encore plus haut.*

Que cela ne se passera pas ainsi...

LUDOVIC.

A vos ordres... mais parlez plus bas...

JULIERS.

Je veux parler... haut... j'en ai le droit!

SCÈNE XV.

Les mêmes; HOLBEIN et MARGUERITE, sortant de la porte à gauche.

HOLBEIN.

Eh! mon Dieu, quel bruit!

MARGUERITE.

Et qu'y a-t-il donc?

JULIERS, se contenant avec peine.

Il y a... il y a... que l'abbé n'a pu résister aux arguments que j'ai employés... j'en étais sûr... il en a été ébloui... et m'a dit tout! tout ce qu'il savait du moins; c'est-à-dire que Clélia lui avait envoyé ce matin pour l'acte de célébration... ses nom et prénoms, à elle... et de plus... les nom... prénoms... âge et qualités du futur...

HOLBEIN et MARGUERITE.

Et c'est...

JULIERS.

C'est... Ludovic de San-Michieli...

HOLBEIN, arrêtant Juliers et lui montrant Marguerite qui est tombée sur un siége.

Mais taisez-vous donc!

CLÉLIA.

Que craignez-vous?... quand elle est aimée... quand elle est heureuse!...

JULIERS, montrant Ludovic.

Heureuse?... quand vous allez épouser celui qu'elle aime!...

CLÉLIA, froidement.

Moi! jamais!

MARGUERITE, *vivement.*

Que dis-tu?... et ces noms... envoyés par toi...

CLÉLIA.

Ceux de mon témoin!...

MARGUERITE, *se levant.*

O ciel!...

CLÉLIA.

Quand on se marie... il faut bien des témoins... Monsieur Ludovic ayant consenti à être le mien...

MARGUERITE, *portant la main à son front.*

Pas possible!... Mais alors... ce mari?... réponds-moi... ce mari... quel est il?...

TOUS.

Quel est-il?

JULIERS, *s'avançant.*

Oui! quel est-il?...

CLÉLIA.

Vous!

JULIERS.

Moi!...

CLÉLIA.

Oui!... vous! vous! vous!... pour vous apprendre!...

JULIERS, *poussant un cri.*

Ah! c'est comme un éblouissement qui vient de me prendre...

CLÉLIA.

C'est bien fait!

JULIERS.

Moi! bonté du ciel... moi, son mari! mais alors pourquoi ne pas avoir envoyé?...

CLÉLIA, avec colère.

Vos nom, prénoms, ni votre âge .. c'est que je ne les connais pas... mais je connaissais celui qui, ce matin, s'est battu deux fois pour moi... celui qui me laissait toute sa fortune... (Tirant une lettre de sa poche et la donnant à Marguerite.) Tiens... lis plutôt.

MARGUERITE, prenant la lettre et la montrant à son père.

Une lettre!... c'est vrai... quel bonheur! car je doutais encore...

JULIERS.

C'est comme moi!... je ne suis pas encore remis du coup... (A Clelia.) Du reste, pour mes nom, prénoms et qualités, Antonio-Barnabi Juliers... banquier de la Cour... mon âge, trente et un ans!...

CLÉLIA.

Ah! maintenant rien ne presse!

JULIERS.

Comment! rien ne presse... quand vous étiez décidée pour ce soir...

CLÉLIA.

Oui... une surprise que je voulais vous faire... mais attendu votre défiance, votre jalousie... votre indiscrétion... ce sera pour plus tard...

MARGUERITE.

Le pauvre garçon... et quand donc?...

CLÉLIA.

Je n'en sais rien... mais surtout qu'on ne m'en parle pas.

TOUS, insistant.

Ah! Clélia!...

JULIERS.

Non! non... c'est convenu!... qu'on ne lui en parle pas!...

(On entend une sérénade en dehors.)

CLÉLIA.

Qu'est-ce que c'est?...

JULIERS.

C'est une sérénade... là... sous le balcon de votre chambre à coucher...

CLÉLIA.

Comment, monsieur!...

JULIERS.

Ne vous fâchez pas... ce n'est pas moi... mais tous les jeunes gens de la ville qui viennent témoigner leur admiration à la cantatrice qui a chanté pour nos pauvres orphelins, par générosité!

CLÉLIA.

Non... (Serrant la main de Holbein.) mais par souvenir... par reconnaissance!... (A Marguerite.) Oui, ma bonne sœur!... (Se tournant vers Juliers.) Je vous préviens, monsieur, qu'elle avant tout... elle d'abord!

JULIERS.

C'est convenu!

CLÉLIA.

Je vous préviens aussi que je veux rester au théâtre...

JULIERS.

Ça m'est égal...

CLÉLIA.

Que j'y chanterai tous les soirs!

JULIERS.

Ça m'est égal... j'ai fini par aimer la musique!

CLÉLIA.

Je vous avertis enfin... que j'ai des défauts...

JULIERS.

Je les connais et je les aime!

CLÉLIA.

Plus que vous ne croyez!

JULIERS.

Tant mieux ! j'aime les surprises...

CLÉLIA.

Sans compter mes caprices...

JULIERS.

Tant mieux!... j'ai de quoi les satisfaire

CLÉLIA, avec impatience.

Ah! impossible de haïr cet homme-là!

TOUS.

AIR : Pour passer doucement la vie.

Dans nos cœurs gardons la mémoire
De la fin de cet heureux jour!
A l'artiste il donne la gloire,
Aux deux sœurs le prix de l'amour



HÉLOÏSE ET ABAILARD

OU

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BO

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MICHEL MASSON.

Théatre du Gymnase. — 22 Avril 1850.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DOCTEUR MORTADELLA, dentiste. . . MM.	LANDROL père
ZANNONE, avocat à Florence	MARCHAND
ASTYANAX ROBICHON, premier prix de Rome.	GEOFFROY.
UN APPRENTI DENTISTE.	PRISTON.
LOISA, servante du docteur . . . . Mmes	WOLF.
FLAMINIA ALDINI, femme de Zannone. . . .	MARTHE.
L'ABBESSE du couvent de la Visitation. . . .	MILA.
LA TOURIÈRE	ALPHONSINE.

DAMES DE LA COUR. — PLUSIEURS SŒURS et NOVICES.

A Milan, chez le docteur Mortadella, au premier acte. — A Florence, dans une salle du couvent de la Visitation, au deuxième acte.



HÉLOÏSE ET ABAILARD

OU

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

ACTE PREMIER

A Milan, chez le docteur Mortadella. — Un salon ; à droite, au premier plan, une croisée, et au second, une porte ; à gauche, porte au premier et au second plans ; au fond du théâtre la porte d'entrée ; à droite, près de la fenêtre, un guéridon sur lequel il y a un volume relié ; à gauche, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORTADELLA, LOISA.

(Au lever du rideau, on entend sonner avec force à la porte d'entrée qui est au fond du théâtre.)

MORTADELLA, sortant de la porte qui est au premier plan à gauche. Il est en manches de chemise.

Loïsa !... Loïsa !... il n'y a pas dans toute la ville de Milan... un docteur... un savant plus mal servi que moi... Loïsa !... Loïsa !

LOÏSA, sortant de la porte qui est au deuxième plan à droite.

Qu'y a-t-il donc, notre maître ?

MORTADELLA.

Ce qu'il y a ? (On sonne de nouveau.) Tu n'entends pas que depuis une demi-heure on carillonne à briser la sonnette et à jeter l'alarme dans toute la maison...

LOÏSA.

Eh bien ! puisque vous étiez là... Pourquoi ne pas ouvrir ?... moi qui étais à mon ouvrage...

MORTADELLA.

Ouvrir en manches de veste... et la dignité !... et le décorum !... on croirait donc que le premier... le plus habile dentiste de la Lombardie n'a pas un seul domestique... tandis que j'en ai deux, sans compter mon apprenti !

(On sonne encore.)

LOÏSA, remontant.

Eh bien... on y va !

MORTADELLA.

Attends donc ! que j'aie le temps de passer un habit.

LOÏSA.

V'là que vous me retenez maintenant !... et le client qui se morfond, et votre macaroni qui brûle...

MORTADELLA.

Mon macaroni... c'est ta faute !

LOÏSA.

C'est la vôtre !... on ne peut pas être cuisinière et portière... (Se croisant les bras.) c'est trop à la fois.

MORTADELLA, passant son habit.

C'est pour ça que tu te croises les bras... (Le bruit de sonnette redouble.) car il sonne toujours, ce malheureux ou cette malheureuse... pour implorer le secours de mon art... et s'il s'en était allé... il l'aurait pu !

LOÏSA.

Et il reste là !... Ah ben !... il n'a pas de chance !

MORTADELLA.

Qu'est-ce à dire ?

LOÏSA.

Que je vais lui ouvrir, monsieur; tant pis ! ça lui apprendra à sonner comme ça...

MORTADELLA, *avec colère et pendant que Loïsa ouvre la porte.*

Loïsa, si ce n'était la mémoire de mon frère, qui vous a placée chez moi, où, depuis deux ans, je vous permets de me servir pour rien .. je vous renverrais... je vous chasserais... tant je suis en fureur!... (*Prenant un air gracieux en apercevant Zannone qui s'est avancé jusqu'à lui.*) Monsieur... j'ai bien l'honneur de vous saluer...

SCÈNE II.

ZANNONE, MORTADELLA, LOISA.

ZANNONE.

Monsieur le docteur Mortadella?...

MORTADELLA.

C'est moi... monsieur... dentiste ordinaire de Son Altesse Impériale le prince Eugène, vice-roi d'Italie... Désolé de vous avoir fait attendre... j'ai tant de monde... tant de clients... ils viennent de sortir... (*Montrant la porte à gauche.*) par mon autre escalier... et je m'empresse d'accourir... Vous souffrez beaucoup, grâce au ciel ?...

ZANNONE.

Non, monsieur...

MORTADELLA, *bas, à Loïsa, avec colère.*

Ce que c'est que de faire attendre !... (*Haut.*) La douleur se sera passée...

ZANNONE.

Non, monsieur...

MORTADELLA, avec joie.

Elle existe !... me voici !... et vous ne vous apercevrez de rien !... Je n'arrache pas les dents... je les cueille !

ZANNONE.

C'est charmant !... l'on serait tenté de souffrir... rien que pour son plaisir... Mais je ne sais pas même ce que c'est qu'un mal de dents...

MORTADELLA.

Qui diable alors vous amène chez moi?

ZANNONE.

Une affaire intéressante qui ne concerne que vous... (Regardant Loïsa qui a ouvert la fenêtre et observe au dehors.) que vous seul !

MORTADELLA.

Loïsa !...

LOÏSA.

Monsieur...

MORTADELLA.

Va voir comment se comporte ton macaroni.

LOÏSA, froidement.

Oh ! il n'y a pas à s'en inquiéter... il est maintenant brûlé...

MORTADELLA.

C'est égal...

LOÏSA.

Totalement brûlé...

MORTADELLA.

Raison de plus... pour que tu en fasses un autre... car je tiens à dîner.

LOÏSA, quittant la fenêtre.

C'est différent!... On y va, monsieur!... on y va...

(Elle entre à droite.)

SCÈNE III.

ZANNONE, MORTADELLA.

MORTADELLA, avançant un siège.

Daignez vous asseoir, monsieur, je vous écoute...

ZANNONE.

Monsieur, je suis de Florence... on me nomme Zannone, avocat...

MORTADELLA.

Et vous venez vous établir à Milan?

ZANNONE, s'asseyant.

M'en préserve le ciel!... l'empereur Napoléon, roi d'Italie, estime trop peu le barreau!

AIR du vaudeville du Piège.

Il déteste les avocats,
Contre l'éloquence il se cabre;
Il ne connaît que ses soldats
Et que la puissance du sabre.
Le sabre, qui m'est importun,
Est son soutien : la parole est le nôtre.
Et l'Empereur prétend que l'un
Ne doit servir qu'à couper l'autre!

MORTADELLA, s'asseyant aussi.

C'est un grand homme... un grand génie!

ZANNONE.

Et un grand sabre!... Aussi je suis resté à Florence sous le gouvernement du grand-duc de Toscane... un autre despote qui ne veut dans les familles ni querelles, ni procès.

MORTADELLA.

Cela n'est pas possible !

ZANNONE.

Notre état est perdu! ni procès... ni querelles... alors je me suis marié!...

MORTADELLA.

Pour ne pas vous rouiller tout à fait ! je comprends ! Mais je ne vois pas, monsieur, en quoi cela peut m'intéresser...

ZANNONE.

Nous y voici... Ma femme est charmante... d'une jeunesse ! d'une beauté ! d'une ingénuité surtout... mais...

MORTADELLA, avec finesse.

Oui, ses dents...

ZANNONE.

Des perles ! monsieur !... des perles fines... la plus belle chose du monde... Il n'en est pas de même de sa fortune.... laquelle, j'en conviens, est assez médiocre...

MORTADELLA, avec impatience.

Alors, monsieur, pourquoi l'avez-vous épousée ?

ZANNONE.

Parce qu'elle avait des espérances... un procès... monsieur !

MORTADELLA, avec humeur.

Que m'importe ?

ZANNONE.

Un procès de deux millions !

MORTADELLA.

Qu'est-ce que ça me fait !

ZANNONE.

Que vous pouvez lui faire gagner, monsieur !

MORTADELLA.

Je ne suis pas avocat... monsieur... je suis dentiste! et mes moments sont précieux.

(Il se lève.)

ZANNONE.

Je le sais bien! Mortadella le dentiste... frère du signor Mortadella, ancien courrier de la malle de Genève à Milan.

MORTADELLA.

C'est vrai, mais mon frère est mort depuis deux ans... sans rien me laisser...

ZANNONE.

Peut-être!... si je vous apportais de lui, en guise d'héritage, une somme de vingt mille francs!

MORTADELLA, revenant vivement.

Vingt mille francs! (A part.) Dieu que ces avocats sont bavards! (Haut.) C'est par là qu'il fallait commencer... On va tout de suite au fait.

ZANNONE.

Nous y sommes en plein! ma femme, Flaminia Aldini, est nièce et héritière du banquier Aldini, qui, s'enfuyant d'Italie il y a quinze ans, avec sa femme et sa fille, roula à la descente du Simplon, au fond d'un précipice, d'où on le retira mort quelques jours après, lui, sa femme et le postillon, mais aucune trace de la petite fille qui, à coup sûr, a dû être brisée cent fois pour une!

MORTADELLA.

C'est juste!

ZANNONE.

Mais voilà l'injustice... quand la famille de ma femme a voulu se faire envoyer en possession, on a exigé la preuve du décès de cette petite fille, et comme personne au monde ne pouvait la fournir, le grand-duc a mis les biens du banquier Aldini sous le séquestre et on n'a rien dit... Il n'y a eu ni discussion ni procès! pourquoi? parce qu'il n'y avait

pas alors d'avocat dans la famille... mais il y en a un aujourd'hui ! un avocat que rien ne décourage, un avocat qui marche toujours à son but !

MORTADELLA, avec impatience.

Pas en ce moment !

ZANNONE.

Je me suis livré à tant de démarches et d'investigations... que j'ai enfin recueilli de divers, les faits suivants : Le jour même de la catastrophe, quelques heures après, la malle de Milan descendait le Simplon, conduite par le courrier Giacomo Mortadella.

MORTADELLA, à part.

Hein !

ZANNONE.

Commencez-vous à comprendre ?

MORTADELLA, essayant de sourire.

Non sans peine.., j'ai cru que la malle n'arriverait jamais.

ZANNONE.

Les gens du pays m'ont assuré que j'obtiendrais de votre frère... certains renseignements...

MORTADELLA.

Qu'il ne peut plus vous donner...

ZANNONE.

Mais vous, monsieur ?...

MORTADELLA.

Moi... je me rappelle en effet avoir entendu raconter à mon frère... qu'il avait un jour, à la descente du Simplon, aperçu à quelques pieds au-dessous de la route... et comme accroché par un buisson de fleurs sauvages... une enfant dans ses langes !

ZANNONE, vivement.

C'est cela même !... l'héritière... la fille du banquier Aldini !

MORTADELLA, à part.

Quelle découverte! (Haut.) Vous en êtes bien sûr?...

ZANNONE.

Je l'atteste... Qu'est-elle devenue?... vous le savez... je le vois... Parlez!... est-elle morte ou vivante... existe-t-elle encore ?

MORTADELLA, qui pendant ce temps a eu l'air de réfléchir.

Non, monsieur... non!...

ZANNONE, lui sautant au cou.

Ah! que je vous embrasse!... c'était à croire! c'était certain! mais cela ne suffit pas... et si vous pouvez nous donner la preuve dûment légalisée de la mort de cette enfant...

AIR du vaudeville de *Turenne.*

A l'instant même, et sur notre héritage,
Nous vous comptons vingt mille francs!...

MORTADELLA, à part.

J'espère bien en avoir davantage.

ZANNONE.

Car d'après de tels documents
Nos droits sont sûrs, reconnus, évidents.
Comment douter qu'un fait existe,
Lorsque pour preuve on apporte au débat
L'éloquence d'un avocat
Et la parole d'un dentiste?

MORTADELLA, à part, voyant Loïsa qui rentre.

Dieu! Loïsa!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; LOISA, sortant de la porte à droite, avec une bouteille qu'elle va placer dans une armoire, au premier plan, à gauche.

LOÏSA.

V'là votre dîner, notre maître, qui cette fois est prêt.

MORTADELLA.

C'est bon... nous verrons ça plus tard.

ZANNONE.

Quelle est cette jeune fille?...

MORTADELLA, vivement.

Ma cuisinière... une petite sotte... qui vient se jeter au milieu de la conversation. (A part.) Et dire que c'est là peut-être une héritière... une riche héritière! Je n'y puis croire encore! (Haut, à Zannone.) Monsieur, je vais voir parmi les papiers qui m'ont été laissés... si je ne trouverai pas la pièce que vous désirez... et demain...

ZANNONE.

Aujourd'hui même... ce soir...

MORTADELLA.

Comme vous voudrez... (A part.) D'ici là... j'aurai eu le temps de prendre des arrangements.

(Pendant ce qui précède, Loïsa est entrée à gauche. Elle reparaît aussitôt, tenant un petit panier à ouvrage, et vient s'asseoir à droite, entre le guéridon et la fenetre.)

Ensemble.

AIR de la *Fée aux Roses.*

MORTADELLA.

Quelle douce espérance
Déjà me plaît d'avance!
Quoi! vraiment l'opulence
Serait auprès de moi!
De ma jeune servante
La figure agaçante
Me séduit et me tente,
Et je sais bien pou quoi.

ZANNONE.

Grand Dieu! quelle espérance!
Quelle douce opulence!
Et dans ma main d avance

Je la tiens, je la voi.
Après si longue attente,
O fortune inconstante,
Dont la beauté me tente,
Tu seras donc à moi!

LOÏSA, près de la fenêtre et travaillant.

J'l'ai prév'nu d'avance,
Par ainsi qu'il y pense,
Et qu'ici sa pitance
Brûle ou non, ma foi!
Je n'suis pas méchante,
Mais moi, sa servante,
Qu'il gronde et tourmente,
Quéqu' ça m'fait à moi!

ZANNONE, à Mortadella.

A ce soir... et comptez sur moi.

ZANNONE et MORTADELLA à part.

O découverte qui m'enchante!...

MORTADELLA.

Un air noble, c'est singulier,
Brille malgré son tablier. (*Bis.*)

LOÏSA.

Ne pas dîner, c'est singulier!
Lui qui n'sait jamais l'oublier. (*Bis.*)

ZANNONE.

A ses soins je puis me fier.
J'aurai cet important papier. (*Bis.*)

Ensemble.

MORTADELLA.

Quelle douce espérance, etc.

ZANNONE.

Grand Dieu! quelle espérance! etc.

LOÏSA.

J'l'ai prév'nu d'avance, etc.

(Zannone sort par la porte du fond, et Mortadella par la porte à gauche.)

SCÈNE V.

LOISA, *seule, assise près de la fenêtre.*

Son dîner va encore brûler!... et voyez l'injustice des maîtres... il me mettra à la porte! Pour ce que je gagne ici... ça me serait bien égal... mais j'en serais fâchée... (*Montrant la croisée.*) à cause de cette croisée où il y a un si beau jour pour travailler. Ah! il est déjà à son petit balcon en face... Travaillons pour qu'il ne croie pas que je le regarde... c'est étonnant que depuis huit jours... je ne puisse pas tourner la tête de ce côté sans rencontrer ses yeux attachés sur les miens... et la rue est si étroite... qu'on pourrait bien aisément causer... comme il m'en suppliait l'autre jour... mais je ne veux pas.... c'est déjà bien assez quand on est ici, à la fenêtre... d'être obligée de l'entendre! (*Poussant un petit cri.*) Ah! il dit qu'il me trouve bien jolie ce matin... (*Tricotant toujours.*) Que ma vue le rend bien heureux... Dame! entre voisins c'est un petit service qu'on peut se rendre... Ah! par exemple... il dit maintenant des choses... je rougis, j'en suis sûre, il va s'en apercevoir... (*Avec indignation.*) Moi! un amoureux! (*Se levant vivement et se tournant vers la fenêtre.*) Non, monsieur... je n'en ai pas! (*Se retirant.*) Ah! mon Dieu! voilà la conversation engagée... (*Se rapprochant de la fenêtre.*) Non certainement que je n'en ai pas... (*Faisant comme si elle écoutait.*) Vous, monsieur? vous!... ah! voilà une idée... à laquelle je ne crois pas... (*Écoutant et répondant.*) Comment? parce que depuis huit jours... vous me regardez du matin jusqu'au soir... voilà une jolie preuve!... ça prouve seulement... que vous n'avez rien à faire, car si vous faisiez quelque chose... (*A part.*) C'est un moyen de savoir qui il est... (*Écoutant.*) Ah! vous êtes un étranger... un Français... un musicien... Je ne vous le demande pas, monsieur, je ne vous demande rien... (*Écoutant.*) Ah! comme voyageur... vous habitez là... un petit hôtel garni... (*Écoutant.*) Eh mais!

Dieu me pardonne, je crois qu'à son tour, il ose m'interroger. C'est inutile, monsieur... tout le monde vous dira que je suis en maison... chez M. Mortadella le dentiste... qui ne voit et ne reçoit personne que ses pratiques... (Écoutant.) Comment? ça ne vous empêchera pas de vous présenter... je vous le défends bien... (Écoutant.) Hein!... vous me priez si je vous vois de ne pas vous trahir... mais du tout... je ne promets rien... car je suis une honnête fille, entendez-vous... Il m'envoie des baisers!... c'est trop fort!... (Fermant la fenêtre.) et pour vous apprendre... je ne vous verrai plus... (Elle soulève le rideau.) Oh! comme à travers les rideaux... il a l'air triste et malheureux... pauvre garçon!... (Elle va pour rouvrir la fenêtre.) Oh! non! non!

(Elle s'éloigne lentement de la fenêtre, pendant la ritournelle de l'air suivant.)

AIR : Conservez bien la paix du cœur.

N'y pensons plus! c'est là, je croi,
Le devoir d'une fille sage.
Et toujours, toujours malgré moi,
A mes yeux s'offre son image!
En vain on veut tout employer
Pour éloigner sa souvenance,
En disant qu'il faut l'oublier
Voilà soudain que l'on y pense!

SCÈNE VI.

LOISA, MORTADELLA, puis L'APPRENTI.

MORTADELLA, entrant en rêvant.

Il n'y a plus à en douter! Ce que je viens de trouver dans les papiers de mon frère, la déclaration des témoins, le procès-verbal dressé par le barigel au moment de l'événement, joint à ce que ce monsieur vient de m'apprendre... tout coïncide... tout constate d'une manière certaine que... ma cuisinière est une millionnaire.

LOÏSA, qui pendant ce qui précède a placé la table au milieu du théâtre et se prépare à mettre le couvert.

Comme il a l'air soucieux et de mauvaise humeur!

MORTADELLA, rêvant toujours.

Elle a dix-sept ans... moi cinquante-cinq... il y a un peu de différence... Bah! l'amour ne connaît point ces distances-là... et si avant qu'elle n'ait le temps de se connaître elle-même... je l'élève de la cuisine au salon... (S'échauffant.) si je l'éblouis... si je la fascine par un changement de fortune aussi inespéré...

LOÏSA.

Gare l'orage qui va éclater!...

(Elle va chercher dans l'armoire, à gauche, la nappe et les assiettes.)

MORTADELLA, levant les yeux.

Ah! c'est toi, petite...

LOÏSA, à part.

Tiens!... il n'a plus l'air si méchant... on dirait même qu'il me sourit... eh! oui, vraiment... Pauvre homme!.. il n'en est que plus laid... c'est égal...

MORTADELLA, riant.

Et mon dîner... friponne... mon dîner?

LOÏSA.

Grondez-moi si vous voulez, je l'avais oublié... et n'ai pas même achevé de mettre le couvert.

MORTADELLA, d'un air gracieux.

Pas même le couvert... Elle est charmante!

LOÏSA, qui a mis le couvert.

AIR du Magicien sans magie.

Servante fidèle,
Je vais avec zèle
Presser le repas.
Et soudain, mon maître,
L'dîner va paraître.
Aussi, mon doux maître,

Oh ! oui, mon doux maître,
Ne vous fâchez pas.
(Allant à Mortadella.)
La faim vous domine !
Mais bientôt ici
Vous verrez la mine
Du macaroni !
Son aspect sans peine
Va vous dérider !
Et la bouche pleine
On n'peut plus gronder. (*Bis.*)

(Elle va chercher à droite un plat de macaroni qu'elle apporte à son maître qui s est assis à table.)

Servante fidèle,
Vous voyez mon zèle !
Je veux que ce r'pas
Soit digne d'un maître
Qui doit s'y connaître.
Mangez, mon doux maître,
Oui, mangez, mon maître,
Et ne grondez pas !

MORTADELLA.

Moi te gronder ?... ma chère enfant... c'est impossible quand on te regarde... si gentille et si fraîche...

LOÏSA, à part.

Tiens... c'est drôle !... qu'est-ce qu'il a donc, notre maître ?... Je ne l'ai jamais vu comme ça...

MORTADELLA, lui prenant la taille.

Et une petite taille si appétissante...

LOÏSA.

Pas tant que le macaroni...

MORTADELLA, mangeant.

Si, vraiment... quoiqu'il soit excellent...

LOÏSA, naïvement.

Est-il assez salé ?

MORTADELLA.

Je veux que tu en juges par toi-même... Assieds-toi là.

LOÏSA.

Allons donc!... Moi, notre maître... près de vous, à votre table!...

MORTADELLA.

Certainement.

(Il se lève et va chercher un siège pour Loïsa.)

LOÏSA.

Est-ce que c'est convenable?

MORTADELLA.

Si je le veux... si je l'exige...

(Il se rassied.)

LOÏSA, s'asseyant aussi.

C'est différent... Mon devoir est de vous obéir.

MORTADELLA, tendrement et servant Loïsa.

Oui, Loïsa... de m'obéir en tout... et d'abord, d'avoir pour moi, ma mignonne, l'affection que je te porte...

LOÏSA.

Ça ne sera pas long, ni difficile.

MORTADELLA.

Car je ne te l'ai jamais dit... mais je t'ai toujours trouvée charmante...

LOÏSA.

Ah bien!... vous cachiez joliment votre jeu!... Vous me grondiez toujours... vous me trouviez gauche... (Goûtant le macaroni.) Le fait est qu'il est bon!... Maladroite, négligente... (Goûtant encore.) Et bien salé.

MORTADELLA, tendrement, et lui prenant la main.

C'était exprès... c'était pour que personne, pas même toi, ne pût soupçonner... l'amour brûlant que tu m'inspires!...

LOÏSA, se levant.

Monsieur, je demande mon compte... Vous voulez me séduire...

MORTADELLA.

Moi!... Quelle idée as-tu donc de ma moralité?... Tu te donnerais à moi... que je ne le voudrais pas... que je te refuserais...

LOÏSA, étonnée, revenant s'asseoir.

Ah bah!

LOÏSA.

AIR : Tiens, tiens, tiens, chacun son bien. (CLAPISSON.)

COUPLETS.

Premier couplet.

D'où vient cette belle flamme?

MORTADELLA.

Je n'ai d'autres sentiments
Que de te prendre pour femme
Légitime!

LOÏSA.

Je comprends!
Vous avez beaucoup de fortune,
Je ne possède que mon cœur!...
Et vous prétendez avec l'une...
Acheter l'autre... Non, seigneur!...
Ça ne peut être,
Gardons, mon maître,
Moi, mon cœur... vous, votre bien.
Tiens, tiens, tiens, chacun son bien!
Je n'veux pas vendre le mien!

LOÏSA, se levant.

Deuxième couplet.

Épouser votre servante,
On en rirait et longtemps!

MORTADELLA, se rapprochant de Loïsa.

Non, je te rendrai savante,
Et comme il faut !

LOÏSA.

Je comprends !
Vous possédez de la fortune, etc.

MORTADELLA.

Quand je te répète que je ferai de toi une grande dame... que je te donnerai des maîtres de chant, des maîtres de danse et surtout de grammaire...

LOÏSA.

C'est trop difficile... je ne pourrai jamais !

MORTADELLA.

On peut tout quand on aime !

LOÏSA.

Quand on aime... ma !...

MORTADELLA.

Ça viendra... mignonne... ça viendra !... et pourvu que tu n'aimes personne... pourvu qu'il n'y en ait pas d'autres...

LOÏSA.

C'est que justement... je crains bien qu'il y en ait un autre !

MORTADELLA.

Qu'est-ce que j'apprends !... moi qui suis jaloux !... (A part.) Ça m'est bien égal... mais n'importe ! (Haut.) Jaloux... jusqu'à la frénésie... et cet autre, si je le rencontre jamais !...

LOÏSA, avec effroi.

Vous le tuerez ?

MORTADELLA.

Pour le moins ! (Se retournant vers la porte à gauche.) Qui vient là ?... mon apprenti... Que veux-tu ?

L'APPRENTI, *sur la porte du cabinet à gauche.*

Un client qui vient de monter par l'autre escalier... et qui vous attend dans votre cabinet.

MORTADELLA.

Qu'il attende !

L'APPRENTI.

Il a la joue grosse de cela !

MORTADELLA.

C'est bon ! commence-le toujours !

L'APPRENTI.

Que je le commence ?... Ma foi... au petit bonheur !

(*Il rentre dans le cabinet.*)

LOÏSA.

Au petit bonheur ?... Bien petit, en effet... (*A Mortadella, d'un air suppliant.*) et ce pauvre homme ?...

MORTADELLA, *avec colère.*

Il ne s'agit pas de lui... mais de l'autre... quel est-il ?

LOÏSA.

Je l'ignore.

MORTADELLA.

Son nom ?

LOÏSA.

Il ne me l'a pas dit.

MORTADELLA, *à part.*

Amourette peu dangereuse... mais c'est égal... (*Haut, et feignant de la colère.*) Je le tuerai... et si je le vois jamais... s'il me tombe sous la main !... (*On sonne à la porte du fond, et l'orchestre joue l'air de l'entrée de Basile dans* le Barbier de Séville.) Qui vient encore ?... pas un moment dans cette maison, pour me mettre en colère !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES; ASTYANAX, paraissant à la porte du fond, et portant une bourriche sous un bras et deux volailles de l'autre main; puis L'APPRENTI.

LOÏSA, qui a été ouvrir la porte du fond, redescend effrayée, et dit à part, en regardant Astyanax.

C'est lui!... le jeune homme du balcon...

MORTADELLA, s'avançant vers Astyanax qui le salue plusieurs fois.

Qu'y a-t-il, monsieur, pour votre service?

ASTYANAX.

Vous ne me reconnaissez pas?... c'est drôle... ni moi non plus je ne vous reconnais pas... quoique je vous connaisse bien... mais quand il y a dix ans qu'on ne s'est vu...

MORTADELLA.

A qui ai-je l'honneur de parler?

ASTYANAX.

Au petit Chiarini... votre filleul. . fils de Bertuccio, maître de chapelle à Parme.

MORTADELLA.

Mon compère et ami Bertuccio?...

ASTYANAX.

Avec qui vous avez étudié à Padoue...

MORTADELLA.

Et tu viens à Milan... de la part de ton père?...

ASTYANAX.

Oui, vraiment! il m'envoie vers vous... avec ce parmesan et ces deux chapons du pays... ça regarde la cuisinière... (Les donnant à Loïsa qui s'est avancée pour l'interroger.) Tenez, mam'selle... (A Mortadella.) et puis encore autre chose... une lettre pour vous...

MORTADELLA.

Où il m'explique ses intentions...

ASTYANAX.

Oui... il vous prie... comme Milan est une ville dangereuse... de vouloir bien...

MORTADELLA.

Te surveiller...

ASTYANAX.

Oui, mon parrain... et de me loger chez vous... en payant pension, bien entendu !

MORTADELLA.

C'est possible... au grenier !

ASTYANAX, lui présentant la lettre.

Attendu qu'il veut me transmettre sa place de maître de chapelle... et pour ça, comme il dit, faut encore étudier, non pas qu'en fait de musique... je ne sois déjà en état d'en remontrer aux autres.

MORTADELLA, prenant la lettre.

Ça se trouve bien ! ça me fera une économie... tu donneras des leçons à Loïsa pour qui je voulais chercher un maître.

LOÏSA, sortant de la cuisine, à droite, où elle a été porter les chapons.

A moi... par exemple !...

MORTADELLA, à Loïsa.

Oui, vraiment... il commencera dès aujourd'hui... je le veux ! (A Astyanax.) Et quant à la lettre de ton père... (S'apprêtant à la décacheter, et apercevant son apprenti qui reparaît à la porte du cabinet.) Qu'y a-t-il ?

L'APPRENTI.

Deux autres clients... dont une comtesse...

MORTADELLA.

C'est bon... j'y vais...

L'APPRENTI.

Il ne faudrait pas la faire attendre... parce qu'elle pourrait interroger l'autre... celui que j'ai commencé...

MORTADELLA.

Et tu crains qu'il ne parle...

L'APPRENTI, portant la main à sa joue.

Il ne peut pas... dans ce moment-ci... grâce à moi... mais ça ne tardera pas, et alors...

MORTADELLA, vivement.

J'y vais... j'y vais... (A Astyanax.) Nous lirons la lettre de ton père... plus tard, quand je reviendrai!... d'ici là... repose-toi... occupe-toi... (Lui désignant un livre, sur le guéridon, à droite.) Tiens, voilà un livre... un livre de philosophie.

ASTYANAX.

Merci, mon parrain!

MORTADELLA.

Toi, Loïsa, va préparer là-haut, la chambre de Chiarini, mon filleul, et puis tu redescendras prendre avec lui ta leçon de musique.

ASTYANAX.

La première leçon? oui, mon parrain... soyez tranquille...

L'APPRENTI.

Monsieur...

MORTADELLA.

C'est bon!... je vais l'achever!...

(Mortadella sort par la porte, à gauche, avec l'apprenti. Astyanax suit le dentiste et s'assure, à travers la porte, qu'il s'est éloigné.)

SCÈNE VIII.

ASTYANAX, LOISA.

LOÏSA, *vivement.*

Comment, monsieur... c'est vous le filleul de mon maître?

ASTYANAX.

Silence!... il peut encore entendre!

LOÏSA.

Vous disiez... un Français... un musicien...

ASTYANAX.

Ça n'empêche pas... Astyanax Robichon... ex-pensionnaire du Conservatoire impérial... élève de M. Méhul, de M. Catel, de M. Berton... et premier grand prix de l'Institut.

LOÏSA, *vivement.*

Par votre talent!

ASTYANAX

Oui!... et par mon obstination! voilà six ans que je me présente... et, ma foi, pour en finir... ils m'ont envoyé...

LOÏSA.

Où ça?

ASTYANAX.

A Rome!... j'y vais de ce pas!... c'est-à-dire j'y allais... mais à moitié chemin, ici, à Milan... je vous ai vue... et adieu la musique... la gloire et l'Institut... adieu l'opéra que j'avais déjà commencé... le *Passage de la mer Rouge*... ou plutôt non... je le termine... je le fais jouer à la Scala... vous entendrez la *Marche des Hébreux* et le *Chœur des poissons aux fenêtres*, c'est sublime... original... excentrique... ça ira aux nues!

LOÏSA.

La mer!

ASTYANAX.

Oui, vraiment... moi aussi! vienne alors la fortune...

LOÏSA.

La fortune! vous n'en avez donc pas?...

ASTYANAX.

Je croyais vous avoir dit que j'étais musicien... élève du Conservatoire... (Avec chaleur.) Je n'ai rien que des idées musicales... rien... qu'un génie inconnu! rien... qu'un cœur brûlant! un gousset vide et l'espérance!

LOÏSA.

L'espérance... de quoi?

ASTYANAX.

De tout partager avec vous! c'est si joli la vie d'artiste, quand on est amoureux! on voit tout en beau... c'est ce qui m'arrive depuis que je vous regarde toute la journée à cette fenêtre...

LOÏSA.

C'est bon, monsieur... vous me l'avez déjà dit... mais ce que vous ne m'apprenez pas, c'est... comment vous n'êtes plus là à cette fenêtre... et comment vous êtes ici?

ASTYANAX.

C'est un libretto, c'est un poëme tout entier... je descends à Milan, à l'hôtel des *Beaux-Arts*... un hôtel à bon marché, qui m'avait été indiqué par des camarades du Conservatoire... Vivent la gloire et les pommes de terre!... *quindici scudi*... autrement dit soixante-quinze centimes par jour et par tête... pour ceux qui en ont et je n'en avais plus depuis que je vous regardais de mon observatoire...

LOÏSA.

C'est connu!

ASTYANAX.

Mais comment parvenir jusqu'à vous? par quel moyen? y en avait bien un très-simple : le seigneur Mortadella est

dentiste!... je pouvais me faire arracher une dent... c'eût été un moment de bonheur! mais c'est si tôt fait!... et puis on ne peut pas renouveler ce plaisir-là tous les jours!... cependant j'allais m'y résoudre... oui, Loïsa!... lorsque ce matin, arrive à l'hôtel, par le vetturino, autrement dit la patache, le petit Chiarini, fils d'un maître de chapelle de Parme... porteur d'un fromage dudit pays, de deux chapons ci-inclus... et d'une lettre pour son parrain Mortadella le dentiste... enfin toute son histoire qu'il nous raconte jusque dans les moindres détails... et pendant qu'il parle, mon imagination travaille... à peu de frais... je me rappelle une partition de M. Méhul, mon professeur... *Une Folie*... opéra-comique en deux actes... vous ne connaissez pas?...

LOÏSA.

Non, monsieur...

ASTYANAX.

C'est très-joli... Un amoureux... c'est moi! qui, pour pénétrer dans la maison d'un cerbère, prend le nom et le costume d'un paysan qu'on attendait... un Picard... c'est Chiarini... qui est Italien... et qu'on envoie promener... ce que nous avons fait! Mes camarades l'ont emmené pour deux jours au lac de Côme, sous prétexte que le seigneur Mortadella, votre maître, n'était pas à Milan... et n'y serait de retour qu'à la fin de la semaine... et d'ici là, Loïsa... jugez de mon bonheur! deux jours entiers près de vous... à vous donner des leçons de musique... c'est-à-dire, à vous aimer... à vous le dire... et à chanter à deux voix (ténor soprano) tous les duos amoureux du monde : « Je t'aimerai toute la vie... » c'est de M. Berton, mon professeur... « Tu m'aimeras toute la vie!... »

LOÏSA.

Mon maître n'entendra pas de cette oreille-là!

ASTYANAX.

Il faudra bien qu'il l'entende...et avec accompagnements

obligés... et la main sur le cœur... (Chantant.) « Je t'aimerai toute la vie... »

LOÏSA.

Il se fâchera...

ASTYANAX.

Il ne le peut pas... puisque c'est lui qui me l'a demandé et commandé...

LOÏSA.

Vous ne savez donc pas qu'il m'aime?

ASTYANAX.

Le vieux?

LOÏSA.

Et qu'il veut m'épouser.

ASTYANAX.

Et vous y consentez?

LOÏSA.

Ah! bien oui... je lui ai dit que je ne l'aimais pas!

ASTYANAX.

Bravo!

LOÏSA.

Que j'en aimais un autre!

ASTYANAX, vivement et hors de lui.

C'est donc vrai... ô Loïsa!

LOÏSA.

Du tout... ce n'est pas à vous... c'est à lui que je l'ai avoué et j'en suis bien fâchée maintenant... car il est colère... il est jaloux...

ASTYANAX.

Comme un Italien!

LOÏSA.

Comme un tigre! et il m'a dit, ici même, qu'il vous tuerait... pour le moins!

ASTYANAX, effrayé.

Pour le moins!... et que veut-il donc de plus?... c'est un brutal... un malappris... un homme avec qui il n'y a pas moyen de vivre!

LOÏSA.

Ça m'a tout effrayée... et vous aussi... à ce que je vois...

ASTYANAX.

Laissez donc!... je ne dis pas que pour de la bravoure... j'en aie comme un soldat de la garde impériale... ça n'est pas mon état... mais enfin... j'en ai assez pour moi... pour un homme seul... et qu'il y vienne... le dentiste!... il verra ce que c'est qu'un premier prix de Rome... en colère... En attendant, et puisqu'il me l'a dit, nous pouvons toujours commencer notre première leçon... le duo de tout à l'heure... « Je t'aimerai toute la vie... » c'est d'*Aline*, *reine de Golconde*... opéra en trois actes... vous le connaissez?...

LOÏSA.

Mais non, monsieur!...

ASTYANAX.

C'est très-joli... « Tu m'aimeras toute la vie... » et si vous commencez d'aujourd'hui...

(Il la presse.)

LOÏSA, se dégageant.

Non, monsieur... je n'ai pas le temps... mon couvert à ôter... le ménage à ranger... après, nous verrons!

ASTYANAX.

Et qu'est-ce que je ferai pendant ce temps-là?

LOÏSA.

Lisez! puisque votre parrain vous a donné un livre...

ASTYANAX.

C'est vrai! un livre de philosophie! (Il s'assied à droite et lit pendant que Loïsa range le ménage.) *Histoire d'Abailard et d'Héloïse*... ces noms-là ne me sont pas inconnus... mais on a si

peu de littérature... au Conservatoire! classes de musique! « Chapitre premier. *Abailard entre chez le docteur Ful-* « *bert... en qualité de professeur d'Héloïse.* » Tiens, c'est comme moi aujourd'hui. « Chapitre II. *Abailard devient* « *éperduement amoureux de son élève...* » Toujours comme moi... « *et finit par s'en faire aimer.* »

LOÏSA.

En vérité... voilà qui est singulier...

ASTYANAX.

N'est-ce pas? une ressemblance pareille... et jusqu'au nom... Loïsa... comme qui dirait Héloïse... et Robichon... au lieu de... Ah! non! Héloïse et Robichon... ça ne va pas.

LOÏSA, qui s'est rapprochée d'Astyanax.

Et après?

ASTYANAX.

Après... « Chapitre III. *Comme quoi le docteur Fulbert* « *trouve le professeur aux genoux de son élève.* »

LOÏSA.

Dieu! que j'aurais eu peur! et ça prouve bien, monsieur...

ASTYANAX.

Cela prouve bien que cela peut arriver, et je le conçois aisément surtout quand l'élève est gentille... et séduisante... comme la mienne...

LOÏSA, s'éloignant.

Il ne s'agit pas de cela, monsieur... mais de votre livre.

ASTYANAX.

C'est juste! (Continuant à parcourir le livre.) « Chapitre IV. » (Il lit des yeux et reste stupéfait.) Chapitre IV! Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là?

LOÏSA.

Quoi donc?

ASTYANAX.

Rien... rien... c'est le chapitre IV. (Fermant le livre, le jetant sur la table et se levant avec résolution.) Ah ! bien, non... non pas ! mais est-ce bête à moi de lire un ouvrage comme celui-là, quand on se trouve dans une situation comme la mienne!... et justement... avec un Italien méchant et jaloux... comme un tigre.

LOÏSA, qui vient de tout ranger.

Là ! voilà mon couvert rangé, et maintenant, monsieur, la leçon de chant dont vous parliez.

ASTYANAX, inquiet.

C'est juste ! (A part.) Ne fût-ce que pour qu'on ne se doute de rien. (Haut.) Vous n'avez pas de musique ici? (Fouillant dans sa poche.) Je dois avoir sur moi... (Trouvant un air noté.) Ah ! un air français... un air classique.

« Ah ! vous dirai-je, maman... »

LOÏSA.

Je le sais.

ASTYANAX.

Tant mieux, je n'aurai que plus de facilité à vous l'apprendre.

LOÏSA.

Avec des roulades!

ASTYANAX.

Il ne s'agit pas de roulades, mais de l'expression, ce qui est bien différent!

(Chantant avec âme.)

« Ah ! vous dirai-je, maman...

pour vous, maman, c'est le docteur...

« Ce qui cause mon tourment...

pour moi, c'est la peur de le voir arriver...

« Depuis que j'ai vu Sylvandre...

c'est moi.

« Me regarder d'un air tendre...
c'est le mien...
« Mon cœur...
c'est le vôtre...
« dit, à chaque instant,
« Comment vivre sans amant ? »

et cet amant, c'est moi, toujours moi qui veux vous enlever à lui ! (Se jetant aux pieds de Loïsa.) Oui, Loïsa, je te consacre ma vie et mon amour... tu seras ma femme, le veux-tu?... dis-moi que tu le veux !

SCÈNE IX.

LES MÊMES; MORTADELLA, sortant de la porte à droite.

MORTADELLA.

Qu'est-ce que j'entends là?

LOÏSA et ASTYANAX, poussant un cri en même temps.

Ah !

(Astyanax s'enfuit par la porte du fond et Loïsa reste interdite et tremblante.)

SCÈNE X.

MORTADELLA, LOISA.

MORTADELLA.

Ce petit Chiarini!... le fils de mon ancien ami !... (Allant à Loïsa.) Que faisait-il là?

LOÏSA.

Dame! comme vous le lui aviez ordonné, il me donnait une leçon de musique.

MORTADELLA.

A genoux?

LOÏSA.

Il paraît que c'est sa méthode !

MORTADELLA.

C'est-à-dire qu'à peine arrivé... il vous en contait... (Mouvement de Loïsa.) Soit !... je le veux bien... Que vous voyant pour la première fois... il se permettait de vous faire une déclaration !... (Même mouvement de Loïsa.) Je ne m'y oppose pas, mais ce qu'il vous disait tout à l'heure...

LOÏSA.

Quoi donc ?

MORTADELLA.

« Tu seras ma femme !... le veux-tu ? dis que tu le veux ?... »

LOÏSA.

Eh bien ! après tout, où est le mal ?... c'est un honnête garçon.

MORTADELLA, avec colère.

Un honnête garçon ! (A part, et cherchant à se contenir.) Est-ce qu'il se douterait de quelque chose ?... est-ce qu'il aurait deviné sous le bavolet et le tablier de servante... la riche héritière ? si je le savais !... et son père... son père aurait-il, en me l'envoyant, quelques raisons secrètes ?... ces vieux musiciens... ont quelquefois des motifs !... voyons sa lettre... cette lettre que je n'ai pas eu le temps de lire... (A Loïsa.) Donne-moi un fauteuil.

LOÏSA.

Oui, notre maître... (A part, et regardant vers le fond.) Pauvre garçon... qu'est-il devenu ?

MORTADELLA.

Qu'est-ce que tu cherches des yeux... lui, sans doute ?

LOÏSA, résolument.

Eh bien ! oui... parce qu'il est plus aimable, plus gracieux et surtout plus beau que vous !

MORTADELLA, avec colère.

Plus beau que moi! tu oses me le dire en face...

LOÏSA, de même.

Eh bien! oui, en face... car c'est justement ça qui prouve que j'ai raison.

MORTADELLA, avec colère.

Loïsa!

LOÏSA.

Surtout quand vous vous mettez en colère.

(Loïsa remonte vers le fond.)

MORTADELLA.

Elle dit vrai... cela m'ôte tous mes avantages... remettons-nous et lisons. (Il s'assied et lit.) « Mon vieil ami... je « t'envoie le petit Chiarini, ton filleul et mon fils... qui au- « rait grand besoin d'être un peu dégourdi... » Eh bien, par exemple! comment les lui faut-il? (S'apercevant que Loïsa est revenue près de lui et regarde par-dessus son épaule le contenu de la lettre.) Eh bien!... qu'est-ce que tu fais là? (Loïsa s'éloigne, il reprend sa lecture.) « Quoiqu'il ne soit guère avancé quant à « l'intelligence, ça n'est pas ça qui l'empêcherait de me « succéder... c'est une autre raison plus grave où ton art « et ton amitié peuvent me servir... » Que diable ça peut-il être? (Surprenant de nouveau Loïsa qui est revenue à pas de loup derrière lui, de l'autre côté du fauteuil.) Encore! (Loïsa s'éloigne; Mortadella lit :) « La gloire le réclame. » (A lui-même.) Ah! la conscription... (Il se lève et continue.) « La gloire le réclame, « et ton filleul Chiarini, dont l'empereur Napoléon veut faire « un héros, est tellement douillet, que mes prières n'ont « jamais pu le décider à se priver de deux mauvaises dents, « dont la suppression l'exempterait de droit; ne me le ren- « voie... qu'après l'y avoir déterminé... » S'il ne faut que cela pour le faire partir... moi qui tout à l'heure l'avais sous la main!

(On jette par la fenêtre une lettre attachée à une pierre.)

LOÏSA.

Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?...

MORTADELLA, ramassant la pierre.

Un caillou... (A part.) avec une lettre!

LOÏSA, courant à la fenêtre qu'elle ouvre.

Je voudrais bien savoir qui ose se permettre! (Regardant par la fenêtre et se retirant. A part.) C'est lui!...

MORTADELLA, à part, après avoir ouvert la lettre.

Pas de signature!... C'est de lui. (Loïsa s'est assise près de la fenêtre, à droite, et se met à coudre. Mortadella lisant à demi-voix.) « Quand tu seras seule... » Il la tutoie déjà! tutoyer une riche héritière! « Quand tu seras seule, quand ton affreux « tyran... ton cerbère se sera retiré dans son cabinet... ou « plutôt dans son antre, avertis-moi par une petite chan- « sonnette que tu chanteras négligemment près de la fenê- « tre... je monterai alors... » (S'interrompant.) Bravo! je le tiens...

LOÏSA, le regardant.

C'est drôle... il n'a plus l'air en colère!

MORTADELLA.

Qu'est-ce que tu fais là?...

LOÏSA.

Vous le voyez bien... je raccommode les serviettes de la maison...

MORTADELLA.

Travail utile... que tu charmes en fredonnant...

LOÏSA.

Moi!

MORTADELLA, s'approchant de Loïsa et d'un ton patelin.

Qu'est-ce que tu fredonnais là?

LOÏSA.

Moi! rien du tout.

MORTADELLA.

Si fait! je t'ai bien entendue; tu chantais!

LOÏSA.

Je vous dis que non!

MORTADELLA.

Si!...

LOÏSA.

Non!..

MORTADELLA.

Si!...

LOÏSA.

Je me soucie bien de chanter!

MORTADELLA.

Mais moi... je m'en soucie... (Avec insinuation.) Chante ta petite chanson de la *Marguerite*... (Mouvement de refus de Loïsa; il reprend avec colère.) Je le veux! et tout de suite!... Chante à voix haute... ou sinon!...

LOÏSA, à part.

Ah! mon Dieu! voilà sa colère qui le reprend... et à propos de chansons... il n'y a pas moyen de vivre comme ça... (A Mortadella qui fait un geste menaçant.) Voilà, notre maître, voilà...

AIR : C'est la corvette. (*Haydée.*)

COUPLETS.

Premier couplet.

La marguerite,
Modeste et petite,
Est au printemps
La reine des champs!
Sa blanche feuille,
Quand on la cueille,
Dit les secrets
Des amours discrets!

De la prairie humble devineresse,
Elle est l'oracle à qui l'amant s'adresse...

MORTADELLA, à part, et parlant sur la tenue de l'orchestre.

J'espère qu'il doit l'entendre!

LOÏSA, s'approchant de la fenêtre.

Qu'est-ce qu'il a donc à me faire des signes?

MORTADELLA, se retournant vers Loïsa.

Eh bien?...

LOÏSA, reprenant vivement la fin de l'air.

La marguerite,
Modeste et petite,
Est au printemps
Reine de nos champs!
(A part.)
Oui, c'est bien lui que je vois là!...
Eh! mais que veut dire cela?
(Mortadella s'approche, elle reprend :)
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

(Elle veut sortir.)

MORTADELLA, la retenant et la ramenant près de la fenêtre.

Non!... non!... chante encore! il y a un deuxième couplet!

LOÏSA.

Deuxième couplet.

C'est la sibylle,
Savante et docile,
Qui dans son sein
Tient notre destin!
Sa voix suprême
Dit tout haut : *Je t'aime*
Un peu... beaucoup!
Ou bien : *Pas du tout!*
Et mainte fois, ô belle demoiselle,
Tout bas ton cœur est d'accord avec elle...

(Tenue de l'orchestre.)

ASTYANAX, criant du dehors au bas de la fenêtre.

Ça suffit... j'ai compris!

LOÏSA, à part.

Que veut-il dire?... (Courant fermer la fenêtre.) et quelle imprudence!...

MORTADELLA.

Que fais-tu là?

LOÏSA, toute troublée.

Moi... vous le voyez bien!... je chante!

La marguerite,
Modeste et petite,
Est au printemps
Reine de nos champs!
(A part.)
Oui! c'est bien lui que j'entends là.
Eh! mais que veut dire cela?
(Mortadella vient à Loïsa, elle continue :)
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Êtes-vous content à présent?

MORTADELLA.

Très-content!

(On entend sonner au fond.)

LOÏSA, étonnée.

Qui sonne là?

MORTADELLA, à part.

C'est lui!

LOÏSA.

Je vais ouvrir!...

MORTADELLA, la retenant.

Ce n'est pas la peine!... je m'en charge!... va achever tes chambres, qui, à l'heure qu'il est, ne sont pas encore faites.

LOÏSA.

Oui, monsieur... (S'en allant en regardant la porte.) Qui donc ça peut-il être ?

(Elle sort par la seconde porte, à gauche. Aussitôt que Loïsa a disparu, Mortadella ouvre la porte du fond et se trouve caché, aux yeux d'Astyanax, par le battant de cette porte qui ouvre en dedans sur le théâtre.)

SCÈNE XI.

MORTADELLA, caché derrière la porte du fond, ASTYANAX.

ASTYANAX, descendant mystérieusement le théâtre.

Elle a reçu ma lettre... et ce signal que j'ai compris... m'annonce que je puis me présenter sans crainte... J'en ai malgré cela... et c'est là le délicieux ! O battements de cœur d'un premier rendez-vous ! quelle cavatine on ferait là-dessus !

(Il chante.)

« Ah ! combien mon âme est émue ! »

C'est de M. Catel, mon professeur... dans l'*Auberge de Bagnères*. C'est très-joli...

(Fredonnant.)

« Ah ! que mon cœur est agité. »

(Mortadella ferme la porte du fond, donne un double tour à la serrure et met la clef dans sa poche. Il s'avance sans bruit vers Astyanax.)

ASTYANAX, se retournant d'un air gracieux.

Ah ! c'est elle !... (Avec effroi.) Non, au contraire !... c'est lui !... où me suis-je fourré ?

MORTADELLA, s'avançant vers lui d'un air doucereux et patelin.

Qu'as-tu donc, mon petit Chiarini?... tu as l'air fâché de me voir...

ASTYANAX.

Quelle idée !... ça serait plutôt vous...

MORTADELLA.

Moi!... je comprends... tu me crois furieux... parce que je t'ai trouvé tout à l'heure aux genoux de ma cuisinière?...

ASTYANAX.

C'est-à-dire... j'avais l'air d'y être... mais en réalité...

MORTADELLA.

Et quand ce serait... est-ce qu'il ne faut pas que jeunesse se passe?

ASTYANAX.

En vérité!

MORTADELLA, *feignant la bonhomie.*

C'est dans le sang... ton père était un gaillard...

ASTYANAX, *essayant de rire.*

Voyez-vous ça...

MORTADELLA.

J'ai lu sa lettre... et tout ce qu'il me recommande... (*Lui frappant sur la joue.*) Ce cher petit Chiarini... que je suis aise de le tenir chez moi...

ASTYANAX.

Et pourquoi?

MORTADELLA.

Je te le dirai tout à l'heure... là, dans mon cabinet... où je vais t'attendre... ne t'impatiente pas... mon petit Chiarini... ne t'impatiente pas. Je t'appellerai!...

(*Il entre dans le cabinet, à gauche.*)

SCÈNE XII.

ASTYANAX, *lui parlant encore.*

Moi m'impatienter... du tout!... je ne suis pressé que d'une chose... (*La porte du cabinet se referme.*) c'est de m'en aller... Ce sournois d'Italien, avec son ton patelin et doucereux... « Mon petit Chiarini!... » m'a tout l'air de mani-

gancer quelque projet diabolique... et le plus souvent que j'irai dans son cabinet... Heureusement... je sais ce que c'est qu'une fugue, et en accélérant le mouvement... *presto... presto...* (Il s'élance vers la porte du fond et s'arrête.) Diavolo!... qu'est-ce que cela veut dire?... la porte est fermée... fermée à double tour... (Apercevant Loïsa qui sort de la seconde porte, à gauche.) Ah! Loïsa... c'est vous!

SCÈNE XIII.

LOISA, avec un plumeau à la main, ASTYANAX.

LOÏSA.

Tiens! vous revoilà ici?

ASTYANAX.

Où est le docteur?

LOÏSA.

Dans son cabinet avec son apprenti.

ASTYANAX.

C'est un complot!... et qu'est-ce qu'ils font?...

LOÏSA.

Rien!...

ASTYANAX.

C'est un complot!... car ce matin, vous vous rappelez... il a dit qu'il me tuerait!...

LOÏSA.

Pour le moins!...

ASTYANAX, vivement.

Pour le moins!...

LOÏSA.

Pour le moins!... Ah!... j'ai une peur!...

ASTYANAX.

Et moi donc! Aussi, Loïsa, ma chère petite Loïsa... je voulais vous dire...

LOÏSA, tendrement.

Que vous m'aimez!

ASTYANAX, de même.

Oh oui!... et puis que je voudrais bien m'en aller...

LOÏSA.

J'allais vous le conseiller...

ASTYANAX.

Mais la porte est fermée... fermée à double tour!...

LOÏSA.

Ah! mon Dieu! Et aucune autre issue...

ASTYANAX, avec effroi.

Aucune?

LOÏSA.

Que cette croisée...

ASTYANAX.

Qui est située au troisième étage... et ils vont venir!... Ah! Loïsa... ma bien-aimée Loïsa... comment faire?

LOÏSA, vivement.

J'ai une idée!

ASTYANAX.

Moi aussi!...

LOÏSA.

Laquelle?

ASTYANAX.

C'est de m'en aller...

LOÏSA.

Attendez... là, dans cet oratoire... un moyen de salut... Je reviens... je reviens...

(Elle sort par la seconde porte, à droite.)

SCÈNE XIV.

ASTYANAX, seul.

Pauvre enfant ! elle va prier pour moi... je l'en remercie bien... mais si, en attendant... je pouvais m'en aller !... c'est mon idée fixe... Et cette croisée... (Allant à la fenêtre.) c'est bien réellement un troisième... au-dessus de l'entresol encore !... et le traître... le traître qui va venir... (Poussant un cri.) Ah ! quelle idée ! Une entrée de sbires et de gendarmes... un finale avec des chœurs !... Je suis sauvé ! (S'asseyant à la table et écrivant.) Écrivons à l'autorité... pour la mettre au fait de la situation... Expliquons-lui nettement ce qui en est... et cette lettre jetée par la fenêtre... et ramassée par le premier passant. (Il se lève et regarde vers la rue.) En voilà un... Monsieur !... Il va trop vite... et ne m'entend pas... Et cet autre en noir... qui marche gravement... ce doit être un avocat, un magistrat... peut-être même un commissaire de police ! Dieu m'en fasse la grâce !... (Il jette son billet dans la rue.) La lettre tombe à ses pieds... il se baisse... il la ramasse... victoire !... Non... il la met dans sa poche... et sans la lire !... Imbécile !... (Criant avec force.) Lis donc... est-ce que tu ne sais pas lire ?... (Se retirant vivement de la fenêtre.) Et une porte qui s'ouvre... (Il retombe anéanti sur la chaise.) C'est fait de moi !... (Apercevant Loïsa qui revient.) Ah ! Loïsa !... Loïsa !...

SCÈNE XV.

LOÏSA, ASTYANAX.

LOÏSA, à demi-voix.

Je me suis rappelé que là, dans l'oratoire, il y avait le double de toutes les clefs de la maison...

ASTYANAX.

Et celle de cette porte?...

LOÏSA.

La voici...

ASTYANAX, prenant la clef.

O ingénieux instinct de l'amour, tu ne saurais tromper!

DUO.

AIR des Huguenots.

Le temps s'enfuit, l'heure s'envole.
Entends-tu!... Les voici venir...

(Il court à la porte du fond, qu'il essaie d'ouvrir.)

LOÏSA.

Si vous tardez on vous immole.
Hâtez-vous... hâtez-vous de fuir.

ASTYANAX, parlant pendant que l'orchestre continue à jouer.

Maudite serrure!... ça ne va pas... ça n'est pas la clef...

LOÏSA, de même.

Je me serai trompée... j'aurai confondu avec une autre qui lui ressemble.

(Elle s'élance dans l'oratoire, à gauche.)

ASTYANAX, écoutant à droite.

Et j'entends marcher dans le cabinet... ils viennent de ce côté... (Il prend la table, les chaises, tous les meubles de l'appartement, qu'il entasse contre la porte.) Ah! le guéridon!...

LOÏSA, sortant de l'oratoire la clef à la main.

La voilà!... la voilà cette fois...

(Courant à la porte qu'elle ouvre.)

ASTYANAX.

Sauvé !...

LOÏSA.

Partez !...

ASTYANAX.

Oui, je pars pour Rome ! où le devoir m'appelle !... Loïsa... écoute bien ce que je te dis... Je deviendrais M. Méhul ou M. Chérubini... j'aurais fait la partition des *Deux Journées*, qui à elles deux... (s'essuyant le front.) ne valent pas celle-ci, que je t'épouserais... je te le jure...

Ensemble.

AIR des Huguenots.

LOÏSA.

Ou misère ou richesse,
A toi seul ma tendresse,
A toi seul, et sans cesse,
Et mon cœur et mes jours!
Cette clef tutélaire,
Déjouant leur colère,
Saura bien, je l'espère,
Protéger nos amours!

ASTYANAX.

Ou misère ou richesse,
A toi seule, et sans cesse,
O ma jeune maîtresse,
Et mon cœur et mes jours!
Cette clef tutélaire
A, par un sort prospère,
Déjoué leur colère
Et sauvé nos amours!

(La porte à gauche est agitée de l'intérieur, mais les meubles qu'Astyanax a placés devant et que Loïsa retient d'une main en faisant de l'autre un geste d'adieu à Astyanax, font obstacle à Mortadella qui veut entrer. Astyanax disparaît par la porte du fond.)





ACTE DEUXIÈME

A Florence, dans une salle du couvent de la Visitation. — Portes au fond et porte à droite ; à gauche, une tribune à jour, mais fermée par un rideau et donnant sur une chapelle inférieure qu'on ne voit pas. Des siéges ; à droite une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZANNONE, FLAMINIA, entrant par le fond et s'adressant à une TOURIÈRE.

ZANNONE.

Oui, ma sœur, veuillez dire à madame l'abbesse que c'est son cousin Zannone, l'avocat... et la signora Flaminia...

FLAMINIA.

Qui désirent lui parler...

ZANNONE.

Mais qu'elle ne se dérange pas!... nous pouvons attendre! (La tourière sort.) d'autant que j'ai à gronder ma femme... ça occupe toujours!

FLAMINIA.

Me gronder! moi, monsieur!...

ZANNONE.

Il n'y a peut-être pas de quoi?... j'arrive hier à Florence, d'un long et pénible voyage, et je ne trouve à la maison

que mon fils... mon fils et sa nourrice... quant à ma femme... partie dès le matin...

FLAMINIA.

Pour aller au-devant de vous à vingt lieues d'ici sur la route de Milan!

ZANNONE.

Comme c'est spirituel! prendre une route pendant que j'arrive par l'autre!...

FLAMINIA.

J'ai cru qu'il n'y en avait qu'une!

ZANNONE.

Vous êtes aussi forte sur la géographie... que sur le reste...

FLAMINIA.

A qui la faute? tout le monde me disait avant mon mariage : « Ah!... qu'elle est bête!... ah!... qu'elle est niaise!... » et vous avez répondu : « Tant mieux! ça ne m'inquiète pas! l'amour lui donnera de l'esprit... » et moi... j'attends toujours!

ZANNONE.

Taisez-vous!

FLAMINIA.

Me taire! Je ne fais que ça! c'est toujours vous qui parlez!

ZANNONE.

Je parle pour deux!... je suis avocat!... mais je consens... je désire que vous répondiez... Qu'avez-vous fait hier en ne me trouvant pas?

FLAMINIA.

La diligence venait d'arriver. Je me suis avancée à la portière de la voiture et j'ai demandé : « Mon mari est-il là? » On s'est mis à rire et trois ou quatre voix ont ré-

pondu : « Me voilà... me voilà... » mais j'ai bien vu qu'on se moquait de moi et que ce n'était pas vous!...

ZANNONE, à part.

C'est heureux!

FLAMINIA.

Puis, j'ai raisonné et je me suis dit, à part moi : puisque c'est la voiture qui va de Milan à Florence... je vais la prendre pour revenir...

ZANNONE.

Idée lumineuse!

FLAMINIA.

N'est-ce pas?... mais au lieu de monter dans la diligence avec tout ce monde qui avait ri à votre nom... j'ai préféré prendre le coupé...

ZANNONE.

Où il n'y avait personne... très-bien...

FLAMINIA.

Si, une seule personne!

ZANNONE.

Une dame?

FLAMINIA.

Non! un homme qui m'avait tout d'abord inspiré de la confiance...

ZANNONE.

Par son âge?

FLAMINIA.

Oui... il était tout jeune et d'une figure très-aimable...

ZANNONE.

Est-il possible!... vingt lieues en tête-à-tête avec un inconnu!...

FLAMINIA.

Oh non! nous avons fait tout de suite connaissance... car il n'était pas comme vous... il me laissait parler... et nous

n'avons fait que causer... J'avais bien envie de lui demander son nom; mais je n'ai pas osé! Tout ce que je sais, c'est que c'est un musicien, et qu'il va à Rome et qu'il est très-triste parce qu'il est amoureux!

ZANNONE.

En vérité!

FLAMINIA.

Amoureux d'une jeune fille charmante! et il trouvait que je lui ressemblais!

ZANNONE, haussant les épaules.

Allons donc!

FLAMINIA.

Dame! il me l'a dit... et faut croire qu'il le sait mieux que vous, ce pauvre garçon!... la preuve, c'est qu'il s'écriait: « C'est elle... c'est elle que je crois revoir,» et il me pressait les mains et il m'embrassait...

ZANNONE, hors de lui.

Par exemple!

FLAMINIA.

Vous en auriez été touché!

ZANNONE.

Vous laisser embrasser par lui!...

FLAMINIA.

Ce n'était pas moi qu'il embrassait... c'était elle! je n'étais pour rien là-dedans...

ZANNONE.

Il est impossible de pousser plus loin l'abus de l'ingénuité...

Air du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Et moi, morbleu!...

FLAMINIA, étonnée.

Mais, entre nous,
En quoi vous touche l'anecdote?

ZANNONE, avec colère.

Ah ! c'est trop fort!

FLAMINIA.

Que dites-vous?

ZANNONE.

Que vous êtes une idiote!
Et quand on possède, en un mot,
Une sotte pour sa compagne,
On risque à son tour d'être... un sot!...

FLAMINIA, naïvement.

Il se peut que cela se gagne.

Je m'en rapporte à madame l'abbesse, votre cousine.

ZANNONE.

Taisez-vous! taisez-vous!

FLAMINIA.

Toujours ce mot-là!

SCÈNE II.

ZANNONE, L'ABBESSE, FLAMINIA.

L'ABBESSE.

Pardon, mon cher cousin, de vous avoir fait attendre!... j'installais au réfectoire, et je recommandais à nos sœurs la jeune fille que vous m'avez adressée hier.

FLAMINIA.

Une jeune fille?...

L'ABBESSE.

Sur laquelle votre mari m'a promis pour aujourd'hui...

ZANNONE.

Des explications qu'il m'a été impossible de vous donner

à mon arrivée... et que voici... Vous savez, vous qui êtes de ma famille, l'objet du voyage que je viens de faire?

L'ABBESSE.

Oui, certes...

FLAMINIA.

Mais moi... vous ne m'en avez jamais rien dit!

ZANNONE.

Et pour bonnes raisons! (Bas, à l'abbesse.) Elle en aurait parlé à tout le monde! (Haut, à Flaminia et allant à elle.) Faites-moi le plaisir de vous asseoir là près de cette table... et de ne pas nous interrompre...

FLAMINIA.

Et qu'est-ce que je vais faire?

ZANNONE.

Vous penserez... si ça vous est possible... enfin... vous vous amuserez à ce que vous voudrez... tenez... tenez... voilà un journal... qu'on vient de me remettre...

FLAMINIA, à part, assise à droite du théâtre.

S'amuser avec cela!

ZANNONE, causant à gauche avec l'abbesse, près de laquelle il vient de s'asseoir.

Je présumais qu'un dentiste de Milan, le seigneur Mortadella, pourrait me donner les renseignements qui m'étaient nécessaires; je n'avais été qu'à moitié content de lui, dans une première entrevue, où sa discrétion me parut suspecte, parce que nous autres avocats...

L'ABBESSE.

Vous voyez partout des tromperies...

ZANNONE.

L'habitude des affaires! et je retournais chez lui, tenter une seconde attaque, lorsque d'une des fenêtres de sa maison, tomba dans la rue une lettre que je ramassai, sans

la lire d'abord, mais un instant plus tard... en y jetant les yeux...

L'ABBESSE.

Eh bien?

ZANNONE, fouillant dans sa poche.

Cette lettre... que j'ai conservée, était d'un infortuné, d'un artiste français... qui implorait le secours de l'autorité contre un danger...

L'ABBESSE.

Un danger?...

ZANNONE, lui donnant la lettre.

Dont le menaçait la jalouse vengeance du docteur.

L'ABBESSE, qui a parcouru la lettre.

Ah! c'est affreux!... et vous n'avez pas couru chez les magistrats?...

ZANNONE.

A l'instant même... mais trop tard!

L'ABBESSE.

O ciel!

ZANNONE.

Bien plus encore!... impossible de retrouver la victime, qu'on avait fait disparaître, afin de cacher sans doute un premier crime par un second... ce fut du moins mon opinion... qui prévalut. Le seigneur Mortadella fut arrêté provisoirement... quitte à se justifier plus tard... Je m'étais chargé de visiter, avec le podestat, les papiers du dentiste, espérant y trouver un certain acte de décès qui nous assurait deux millions de fortune... et jugez, chère abbesse, jugez de ma surprise et de mon désappointement en trouvant, en présence du magistrat, les preuves irrécusables que l'unique héritière du banquier Aldini existait encore!... employée comme servante chez ce même dentiste, qui ne

se doutait pas de la haute position sociale de sa cuisinière...

L'ABBESSE.

Et c'est bien authentique?

ZANNONE.

Parbleu!... s'il y avait eu moyen de plaider... de contester... vous pouvez vous en rapporter à moi... mais le magistrat se hâtait d'expédier ici, au grand-duc de Toscane, tous les actes et documents dont nous venions de faire la fatale découverte... en même temps il me chargeait, comme tuteur, de conduire ici, à Florence, la jeune fille que j'ai placée hier chez vous... la gaucherie... l'ignorance même... et à laquelle, jusqu'à plus ample informé... il sera prudent de laisser ignorer sa nouvelle situation... et maintenant, chère abbesse, voici l'essentiel... le principal...

FLAMINIA, qui, pendant ce temps, a lu le journal.

Dieu!... c'est intéressant! je n'en respire pas!

ZANNONE.

Qu'est-ce qui vous émeut à ce point-là?

FLAMINIA, se levant et apportant le journal à Zannone.

Ce que je viens de lire... et c'est vrai... car c'est dans le journal... voyez plutôt!

ZANNONE, qui s'est levé, lisant.

« Milan... quinze juin... Il n'est bruit dans notre ville,
« ainsi que dans toute l'Italie, que de la catastrophe du
« musicien français, l'infortuné et trop célèbre Astyanax
« Robichon... » (A l'abbesse.) L'aventure dont je vous parlais... et que le journaliste raconte avec des détails que moi-même j'ignorais...

FLAMINIA.

Mais lisez vers la fin...

ZANNONE, lisant.

« Il paraît prouvé maintenant qu'il a survécu au guet-

« apens dont il a été la victime... car il a passé dernière-
« ment à Bologne, incognito, au grand regret de l'im-
« presario de cette ville, qui espérait lui faire les plus bril-
« lantes propositions. On prétend que la voix superbe, qu'il
« possédait déjà, a acquis une pureté et une étendue pro-
« digieuses, et qu'à Rome, où il est attendu, le théâtre de
« l'Opéra et la chapelle Sixtine se le disputent d'avance! »

L'ABBESSE.

Je le crois bien!

FLAMINIA.

Le fait est que je n'aurais jamais cru qu'il y eût dans les journaux... des histoires aussi curieuses...

ZANNONE.

Il suffit... retournez là-bas!

FLAMINIA.

Vous n'avez pas un autre journal?

ZANNONE, à demi-voix.

Voulez-vous bien vous taire et ne pas nous interrompre! (Se retournant vers l'abbesse pendant que Flaminia s'éloigne.) Où en étais-je?

L'ABBESSE.

A cette jeune fille, qu'en votre qualité de tuteur vous avez placée en cette sainte maison!

ZANNONE.

Non sans motifs, car si elle entrait en religion, ce serait d'abord une dot de cent mille francs qu'elle apporterait au couvent!

L'ABBESSE.

C'est une idée...

ZANNONE.

Pieuse!... aussi dans l'intérêt du Ciel, et de la communauté...

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Dans ce séjour, ô vénérable abbesse,
Adroitement sachez la retenir.
Entourez-la de soins et de tendresse,
Flattez ses goûts et son moindre désir,
Pour qu'au milieu d'une ivresse profonde,
A ce couvent son cœur reste attaché,
En y trouvant tous les plaisirs du monde...

L'ABBESSE.

Et son salut !...

ZANNONE.

Par-dessus le marché.

Sans compter que, si elle prend le voile, sa fortune, qui lui devient inutile, appartiendrait de droit à Flaminia, ma femme... qui acquerrait, par là...

FLAMINIA, *s'avançant.*

Quoi donc ?

ZANNONE, *impatienté.*

De nouveaux droits à mon amour...

L'ABBESSE.

Silence!... voici notre nouvelle pensionnaire.

SCÈNE III.

L'ABBESSE, ZANNONE, LOISA, FLAMINIA.

ZANNONE.

Eh bien! ma chère pupille, comment vous trouvez-vous ici ?

LOÏSA.

A merveille!... On vient de m'habiller en dame! j'ai une cellule charmante... et je viens de manger de si bonnes confitures!...

ZANNONE, bas, à l'abbesse.

Elle est gourmande !

L'ABBESSE, de même.

Le Ciel en soit béni !

ZANNONE, à Loïsa.

De sorte que vous ne regrettez pas Milan ?

LOÏSA.

Je crois bien !... là-bas je servais tout le monde, et ici, chacun semble être à mes ordres... tellement que j'en suis honteuse... et puis le seigneur Mortadella...

ZANNONE.

Vous grondait toujours...

LOÏSA.

Bien pis que cela... il parlait dans les derniers temps de m'aimer et de m'épouser...

ZANNONE.

Et vous ne voudriez pas vous marier ?

LOÏSA.

Ah ! non ! (A part.) Avec lui !

FLAMINIA.

Vous avez bien raison... parce que les maris, voyez-vous...

ZANNONE.

Ma femme !

L'ABBESSE, à demi-voix.

Ne voyez-vous pas qu'elle nous sert ?

ZANNONE.

C'est juste !

FLAMINIA.

Ça vous fait toujours taire...

L'ABBESSE.

Tandis qu'ici...

LOÏSA.

On ne fait que parler.

ZANNONE.

Vous vous en êtes déjà aperçue?

LOÏSA

Je crois bien!

AIR : Il est, dit-on, un beau jeune homme. (L'Ambassadrice.)

COUPLETS.

Premier couplet.

Je croyais qu'en un monastère
On priait les jours et les nuits,
Et que le front, sombre et sévère,
Etait toujours chargé d'ennuis!
Mais ça n'est pas vrai! ça n'est pas vrai; car
Le bonheur y brille de toute part!
Ce sont des repas
Fins et délicats!
Des bonbons exquis,
Et des fruits
Confits!
Le jour au parloir
La gaîté circule,
Et quand vient le soir
On rit au dortoir.

Déjà je connais,
Par la sœur Ursule,
Et tous les secrets
Et tous les caquets!...
Rien n'est amusant
Comme le couvent!
Je trouve le couvent
Charmant!

Deuxième couplet.

Je croyais qu'en cette retraite
Le silence était un devoir,
Qu'on n'y parlait jamais toilette ;
Enfin... je voyais tout en noir !
Mais ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai ; car
Tout, dans ce séjour, charme le regard !
Le linge est si frais,
Les plis si coquets,
Et la guimpe fine a bien ses attraits !
Même j'ai cru voir,
Dans chaque cellule,
Même j'ai cru voir
Un petit miroir !

Déjà je connais,
Par la sœur Ursule,
Et tous les secrets
Et tous les caquets !...
Rien n'est amusant
Comme le couvent !
Je trouve le couvent
Charmant !

ZANNONE, bas, à l'abbesse.

Elle y vient d'elle-même. (Haut, à Loïsa.) Vous faites bien de parler ainsi... car il était question de vous renvoyer à Milan...

LOÏSA, allant à l'abbesse.

Chez mon ancien maître... je ne le veux pas !

ZANNONE.

Vous préférez donc ce couvent ?

LOÏSA.

Certainement.

L'ABBESSE.

Vous désirez y rester ?

LOÏSA.

Oui sans doute. (A part.) En attendant de ses nouvelles...

ZANNONE.

Eh bien! mon enfant, ce que vous nous dites là... il faut l'écrire vous-même au prince.

LOÏSA.

Bien volontiers... C'est que je ne sais pas écrire... tout à fait... je ne signe que mon nom.

ZANNONE.

Cela vaut encore mieux... parce que cette lettre... cette demande... c'est moi qui l'écrirai dans les termes les plus pressants... et c'est vous qui la signerez...

LOÏSA.

Aussitôt que vous voudrez. Ah! monsieur, ah! madame l'abbesse, que je suis heureuse!

L'ABBESSE.

Dieu soit loué!... c'est une vocation décidée.

Ensemble.

AIR des *Mousquetaires de la Reine.*

LOÏSA, *à part.*

Oui, je peux ici
Penser à celui
Qui m'a fait serment
D'un amour constant!
Car il reviendra,
Et puis il sera
Bientôt mon mari,
Et toujours mon ami!

ZANNONE, *bas, à l'abbesse.*

J'obtiens et sans combat tout ce que je désire!
(A Loïsa.)
Au prince, en votre nom, nous allons donc écrire;
Vous signerez...

LOÏSA.

Ah ! de grand cœur !
Et sur-le-champ ! Ah ! pour moi quel bonheur !

Ensemble.

LOÏSA.

J'ai le doux espoir
De ne plus revoir
Un maître méchant
Et toujours grondant !
Je reste en ces lieux
Où l'on est heureux,
Et ce qui vaut mieux,
Où l'on gagne les cieux !

ZANNONE et L'ABBESSE.

Pour nous quel espoir
Se fait entrevoir !
Son cœur y consent,
Elle entre au couvent !
(A Loïsa.)
Dans ces lieux pieux
Chacun est heureux !
Et ce qui vaut mieux,
On y gagne les cieux !

FLAMINIA.

Vraiment le couvent
A plus d'agrément
Qu'un mari méchant
Et toujours grondant !
Oui, c'est dans ces lieux
Que l'on est heureux !
Et ce qui vaut mieux,
L'on y gagne les cieux !

Zannone, l'abbesse et Flaminia sortent par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

LOISA, seule.

Je ne comprends rien à tout ce qui m'arrive et d'où viennent les attentions et les prévenances qu'ils ont tous pour une pauvre servante... telle que moi!... Ma seule inquiétude est de ne pouvoir faire connaître à M. Astyanax Robichon que je suis actuellement à Florence... car s'il m'écrit à Milan, ou s'il y retourne jamais...

(Regardant au fond du théâtre à droite.)

AIR : Le beau Lycas aimait Thémire. (*Les Artistes par occasion*)

Eh! mais... dans cette maison sainte,
Quel bruit? c'est au fond du jardin!
Sur le sommet du mur d'enceinte,
Quel objet apparait soudain?
(Poussant un cri.)
Ciel!
(Redescendant au bord du théâtre.)
Au lieu de pêche, ou de pomme,
De raisin, de pêche ou de pomme
Et comme aux branches suspendu,
Le long de l'espalier j'ai vu...
J'ai vu descendre un beau jeune homme!
Ah! c'est là du fruit défendu!
Sur l'espalier, un beau jeune homme...
Ah! c'est là du fruit défendu!

Il me semble que, dans les convenances, je dois crier : Au secours! impossible autrement... (S'apprêtant à crier.) Au sec...

SCÈNE V.

LOISA, ASTYANAX, accourant par la droite et mettant sa main sur la bouche de Loïsa, tout en détournant la tête pour voir s'il n'est pas poursuivi.

ASTYANAX.

Taisez-vous!... taisez-vous!...

LOÏSA.

Astyanax!

ASTYANAX.

Oui, Loïsa!

LOÏSA.

Je pensais à vous... à l'instant...

ASTYANAX.

Et moi toujours! C'est votre idée qui me fait franchir les obstacles et enjamber les murs... comme dans l'*Amant jaloux*, un opéra-comique en trois actes... Vous ne connaissez pas?

LOÏSA.

Non vraiment.

ASTYANAX.

C'est très-joli! Mais comment êtes-vous à Florence?

LOÏSA.

Je n'en sais rien. Et vous?

ASTYANAX.

C'est une histoire qui commence au moment où je vous ai quittée. Quand vous n'avez plus été là... je vous avouerai franchement qu'en descendant les quatre étages, la peur m'a pris.

LOÏSA.

Ça commençait déjà au haut de l'escalier...

ASTYANAX.

C'est possible... Je voyais toujours notre Italien avec un stylet... parce que les Italiens et les stylets... la nuit, sous un balcon... c'est de rigueur... comme dans tous les opéras!... Je me disais : il me retrouvera... il me tendra quelque embûche *pizzicato*, en sourdine... et puisqu'aussi bien je devais partir pour Rome... je suis parti la nuit même... moitié à pied... moitié... en rêvant à vous, ô Loïsa!... ce qui ne m'empêcha pas d'avoir une affreuse courbature en arrivant à Bologne... où je pris forcément une place dans le coupé de la diligence. Je ne vous parlerai pas d'une jeune dame... qui, pendant les vingt dernières lieues, y monta près de moi... Elle était charmante... mais votre souvenir était là en tiers et je me disais :

(Fredonnant.)

« Vainement Almaïde encore
« Veut m'enchainer par ses attraits... »

c'est de M. Grétry, dans la *Caravane*... des gens qui voyagent... avec des chameaux... c'est très-joli! Et en allant ce matin, comme tous les étrangers, au palais Pitti, qu'est-ce que je rencontre?... un de nos camarades de Milan et du Conservatoire... le premier prix de clarinette, qui me dit : « Tu ne sais pas? — Non vraiment! — Ta petite servante de Milan... ta passion est ici à Florence. — Ah bah! »

LOÏSA.

J'étais arrivée hier...

ASTYANAX.

Avant moi?...

LOISA.

En poste.

ASTYANAX.

Moi en diligence, ça s'explique!... et l'autre... le premier

prix de clarinette... me raconta comme quoi il vous avait aperçue en un beau carrosse... avec un monsieur en noir... qu'alors il vous avait suivie au risque de s'essouffler... parce qu'il n'y a rien de curieux et d'indiscret comme les clarinettes... et qu'il vous avait vue entrer au couvent de la *Visitation* où vous étiez restée.

LOÏSA.

Et vous êtes accouru...

ASTYANAX.

A la grille, qu'on m'a fermée au nez. « Les hommes n'entrent pas! »

LOÏSA.

Et alors?...

ASTYANAX.

Alors...

AIR : Lise épous' l'beau Gernance. (*Fanchon la vielleuse.*)

Avec audace je passe
Par-dessus une terrasse;
Puis je passe, d'un pied sûr,
Par-dessus un premier mur;
Puis, par-dessus une porte
Je m'élance, et d'un seul coup...

(Loïsa fait un geste d'effroi, et Astyanax continue avec exaltation.)

L'amour, quand il nous emporte,
Fait passer par-dessus tout!

LOÏSA.

Ah! que c'est bien à vous!

ASTYANAX.

Et puis j'avais de bonnes nouvelles à vous annoncer!... D'abord, en arrivant à l'hôtel des *Muses*... un petit hôtel borgne, où je suis descendu, l'aubergiste, qui lisait le journal, s'est interrompu pour me demander mon nom, et quand j'ai eu dit : *Astyanax Robichon*... il m'a regardé avec un étonnement mêlé d'admiration... Il y a là quelque chose...

(*Se frappant le front.*) Je l'ai toujours dit, le cachet du génie... Même effet à la douane... où je réclamais les miens... mes effets... tous les yeux étaient fixés sur moi! Mais voilà le plus prodigieux et le plus heureux... je trouve en rentrant à l'hôtel deux lettres... l'une du directeur de la Pergola, qui était venu en mon absence. . il ne veut laisser à personne l'honneur de mon premier début... et m'offre vingt mille francs...

LOÏSA, *stupéfaite.*

Pas possible!

ASTYANAX.

C'est ce que je me suis dit : comment aurait-il déjà entendu parler de mon opéra du *Passage de la mer Rouge*, dont un acte seulement est fini...

LOÏSA.

Par votre ami... le premier prix de clarinette...

ASTYANAX.

C'est évident! je n'y avais pas pensé... mais ce n'est pas tout... la supérieure du couvent des carmélites me demande pour ce soir à Ténèbres, une cavatine... une seule cavatine de moi, dit-elle, et elle m'offre trois mille francs comptant... ma foi, j'irai!

LOÏSA.

En vérité!

ASTYANAX.

Je lui porterai l'air de Pharaon au milieu de la mer, avec accompagnement de chœurs, un chœur de poissons rouges!

LOÏSA.

C'est admirable! trois mille francs un morceau de musique, composé par vous!

ASTYANAX.

Et il y en aura vingt-trois dans mon opéra! sans compter

l'ouverture et les entr'actes! Quand je te disais que la fortune m'attendait au bout du chemin, et voilà qu'elle m'arrive au commencement... aussi ce que je t'ai juré, ma petite Loïsa... fortune et gloire, tout cela est à toi!

LOÏSA.

A moi... pauvre fille!... Ah! je n'oublierai jamais ça, et c'est fini, monsieur, je vous aime tout à fait!

ASTYANAX.

AIR du vaudeville des Maris ont tort.

Ah! mon bonheur ne peut se rendre!

LOÏSA.

Prenez garde! c'est imprudent!
L'on peut vous voir ou vous entendre.
(Ecoutant vers la droite.)
On vient, je crois!

ASTYANAX, la pressant toujours dans ses bras.

Eh! non, vraiment!

LOÏSA, se dégageant.

Et nous sommes dans un couvent!

(On entend à droite la voix de Flaminia.)

FLAMINIA, à l'intérieur.

Oui, je vais le lui dire.

LOÏSA.

(Suite de l'air.)

D'un amant la voix et la vue
Ici, monsieur, sont des péchés!

ASTYANAX, entendant marcher et se cachant à gauche, derrière le rideau du buffet d'orgue.

Oui... mais la faute s'atténue
Lorsque les péchés sont cachés.

(Il referme le rideau et disparaît.)

SCÈNE VI.

ASTYANAX, à gauche, caché; LOISA, FLAMINIA, sortant de la porte à droite.

FLAMINIA.

Madame l'abbesse et mon mari vous attendent, signora.

LOÏSA, troublée.

Moi!

FLAMINIA.

Pour cette signature, vous savez...

LOÏSA.

Oui... je l'avais oublié...

FLAMINIA.

A moins toutefois... que ce couvent ne vous déplaise et que vous ne teniez pas à y rester.

LOÏSA, regardant à gauche avec inquiétude.

Ah! dans ce moment plus que jamais!

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

ASTYANAX, FLAMINIA.

FLAMINIA, assise à gauche.

Allons!... l'abbesse a raison, c'est une vocation décidée, il faut que celle-là soit bien... comme on dit que je suis! car... une fois qu'elle aura pris le voile et prononcé ses vœux... c'est comme le mariage... c'est pour toujours... et toujours, c'est bien long!

ASTYANAX, sortant de derrière le rideau.

C'est singulier... il me semble connaître cette voix... eh! oui, vraiment, ma jolie compagne de voyage...

FLAMINIA, poussant un cri.

Le jeune homme de la diligence! quoi, monsieur... vous voilà... et par où êtes-vous entré?

ASTYANAX.

Par-dessus le mur... pour voir celle que j'aime!

FLAMINIA.

Permettez!... celle dont vous me parliez... ou bien moi?...

ASTYANAX.

Que voulez-vous dire?

FLAMINIA.

Que ce n'est pas la même chose, comme vous le prétendiez! mon mari veut absolument que vous vous prononciez et moi aussi...

ASTYANAX.

Quelle ingénuité!... ça me rappelle *Annette et Lubin*... un opéra... vous ne connaissez pas?

FLAMINIA.

Non, monsieur; mais je veux savoir décidément si c'est elle... ou moi que vous embrassiez hier?

ASTYANAX.

Hier... je ne me rappelle pas; mais en ce moment... il me semble bien que c'est... (Il l'embrasse.) vous.

FLAMINIA.

Dame! moi aussi!... mais alors prenez bien garde, parce que mon mari, qui est avocat, est capable de vous faire... un procès, attendu qu'il est colère et jaloux!

ASTYANAX.

Lui aussi! il paraît qu'ils le sont tous en Italie...

FLAMINIA, montrant la porte à droite.

Il est là avec l'abbesse.

ASTYANAX.

Une abbesse... ça doit être sévère.

FLAMINIA.

Je crois bien!... venir dans ce couvent par escalade, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen... vous ne savez donc pas que vous vous exposez à des peines terribles!

ASTYANAX, à part.

Ah! mon Dieu!...

FLAMINIA.

Témoin... un jeune bachelier, Gennaïo Carambola, qui a été condamné à dix ans de prison : il se promenait innocemment dans le jardin des Ursulines; mais, aperçu par une sœur tourière qui a crié au secours...

ASTYANAX, lui prenant la main.

Mais vous... vous ne crieriez pas?

FLAMINIA, ingénument.

Oh non! je vous le promets... et quoi qu'il arrive...

ASTYANAX, à part.

Dieu! que ça serait tentant! mais on peut toujours et sans être infidèle... (Haut.) comme dans *Joconde* de M. Nicolo... un opéra en trois actes... vous ne connaissez pas?

FLAMINIA.

Non, monsieur!...

ASTYANAX.

C'est très-joli... voilà ce que c'est : Premier acte. (Il l'embrasse.) Deuxième acte. (Il l'embrasse.) Troisième acte. Oh! c'est bien différent : voilà!

(Il l'embrasse. Il pousse un cri en apercevant l'abbesse et Zannone qui paraissent au fond.)

SCÈNE VIII.

ASTYANAX, ZANNONE, L'ABBESSE, FLAMINIA.

AIR de la Fée aux roses.

ZANNONE.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?
Contre cet inconnu
Tout mon cœur s'est ému...
Je veux qu'il soit pendu!
Ou, pour que ses tourments
Me vengent plus longtemps,
Je le ferai, morbleu!
Brûler à petit feu!

FLAMINIA.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu!
Par ce coup imprévu,
Je vois que l'inconnu
A jamais est perdu!
Défendons cet amant
Dont le cœur trop brûlant
Vient, pour moi, dans ce lieu,
Brûler à petit feu!

ASTYANAX.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu?
Hasard inattendu!
De frayeur éperdu,
Je crains d'être perdu!
Surpris dans un couvent,
Quel châtiment m'attend!
Ils me feront, morbleu!
Brûler à petit feu.

L'ABBESSE.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu!
Scandale inattendu!
Pourquoi cet inconnu
Chez nous est-il venu?

C'est sans doute un amant
Dont le cœur trop ardent
Vient pour nous, en ce lieu,
Brûler à petit feu!

ZANNONE.

Ma femme, qui, devant moi, se laisse embrasser par un inconnu!

FLAMINIA, *vivement.*

Mais, pas du tout, monsieur!

ZANNONE.

Comment, pas du tout...

FLAMINIA.

Eh! oui... ce n'est pas un inconnu... c'est ce jeune musicien... ce Français avec qui j'ai voyagé et qui a été pour moi... rempli d'attentions...

ZANNONE.

Des attentions de ce genre-là...

FLAMINIA.

Dans un bon motif...

L'ABBESSE.

Dans un bon motif?...

ZANNONE, *avec colère.*

Ah! si avec votre esprit ordinaire vous pouvez me prouver cela?...

FLAMINIA.

Très-aisément!... Monsieur qui est musicien... très-bon musicien...

ASTYANAX.

C'est vrai!

FLAMINIA.

Demandait s'il ne pouvait pas entrer dans la musique du couvent en qualité d'organiste... ou de chanteur...

ASTYANAX, vivement.

C'est vrai!

FLAMINIA, à l'abbesse.

AIR : Que d'établissements nouveaux. (*L'Opéra-Comique.*)

J'ai promis de l'appuyer fort
Auprès de votre révérence.
Et lui, dans un soudain transport,
M'embrassait... par reconnaissance,
Me remerciant, m'a-t-il dit,
De me charger de sa requête.

ASTYANAX, à part.

Dieu! que d'adresse et que d'esprit!

FLAMINIA, à part.

Et mon mari qui me croit bête!

L'ABBESSE.

D'abord, monsieur, nous ne pouvons admettre dans la musique du couvent aucun homme... aucun homme, entendez-vous?

ZANNONE.

Et moi, d'ailleurs, je ne me paie pas avec de pareilles raisons! nous avons d'autres affaires à régler ensemble... (A demi-voix.) Votre nom, monsieur, votre nom?

ASTYANAX, fièrement.

Je suis à vos ordres... Astyanax Robichon!

L'ABBESSE, ZANNONE et FLAMINIA, avec stupéfaction.

O ciel!

ASTYANAX, à part.

Encore mon nom qui fait des siennes!

L'ABBESSE et FLAMINIA.

Vous êtes Astyanax?...

ZANNONE.

Robichon?

ASTYANAX.

Musicien français...

L'ABBESSE.

Qui venez de Milan?...

FLAMINIA.

Et qui allez à Rome...

ASTYANAX.

En passant par Florence... (Voyant Flaminia qui tombe sur une chaise, à droite, et l'abbesse qui s'avance vers lui.) Mais qu'avez-vous donc toutes les deux... et quelle émotion?...

L'ABBESSE.

Ah! monsieur!... quel honneur!... quelle fortune inespérée pour le couvent!... oui, certainement... moi et toutes nos sœurs... je vous parle au nom de la communauté... nous sommes trop heureuses que vous ayez daigné choisir notre couvent.

ASTYANAX.

Vous me disiez tout à l'heure qu'aucun homme ne pouvait y entrer!

L'ABBESSE, vivement.

Certainement, aucun!... mais vous, monsieur... vous!

ASTYANAX, lui donnant une lettre.

Il est vrai que la supérieure du couvent des Carmélites m'a déjà fait faire ce matin des propositions.

L'ABBESSE.

Je la reconnais bien là!... pour l'emporter sur nous!... mais vous nous devez la préférence... nous l'aurons à tout prix... (Parcourant la lettre.) On parle de trois mille livres... nous en donnerons quatre.

ASTYANAX.

Est-il possible! (A part.) O Loïsa!...

L'ABBESSE.

Et nous vous attacherons au couvent...

ASTYANAX.

J'accepte!... et dès que j'aurai eu avec monsieur... (Montrant Zannone.) l'explication qu'il m'a demandée...

ZANNONE, gaiement.

Et à laquelle je renonce...

ASTYANAX.

Mais vos soupçons... vos idées de tout à l'heure?...

ZANNONE.

Je n'en ai plus!

ASTYANAX.

Et ce voyage d'hier... avec madame?... et ma reconnaissance?...

ZANNONE.

N'ont plus rien qui me choque dans un homme de votre talent. (Lui tendant la main.) Touchez là, mon cher maestro, ma femme adore la musique, et je vous donne de grand cœur l'autorisation d'en faire avec elle tant que vous voudrez.

ASTYANAX.

Est-il possible!

ZANNONE.

Ça me fera même plaisir...

ASTYANAX, à part.

O privilège du talent!...

L'ABBESSE.

Je cours prévenir la communauté...

ZANNONE, à demi-voix.

Et moi, porter la lettre au prince!

Ensemble.

AIR : Che gusto. (*L'Ambassadrice.*)

L'ABBESSE et ZANNONE.

Che gusto!
Que l'avenir est beau!

Au plus tôt, grâce à nous deux.
Loïsa va prononcer ses vœux!
Et nous voilà tous heureux!
Oui, vaincre avec éclat,
Et sans combat,
C'est le talent d'un habile avocat!

ASTYANAX.

Che gusto!
Que l'avenir est beau!
Le sort comble tous mes vœux,
Et de me voir rester en ces lieux
Chacun d'eux
Paraît heureux!
Auprès de Loïsa,
Moi, me voilà!
Sans rien comprendre à tout ce bonheur-là.

FLAMINIA.

Ah! bravo!
L'incident est nouveau!
Comment deviner, grands dieux!
Que ce modeste et simple amoureux,
Qui brûlait pour mes beaux yeux,
Avait acquis déjà
Cette voix-là,
Et le mérite et le talent qu'il a!

(L'abbesse et Zannone sortent tous deux par le fond.)

SCÈNE IX.

ASTYANAX, FLAMINIA, assise à droite; ensuite LOISA.

ASTYANAX.

Y concevez-vous quelque chose?... ce mari si jaloux qui s'en va...

FLAMINIA, sans le regarder.

Pardine!...

ASTYANAX.

Et qui nous laisse ensemble!

FLAMINIA, de même.

Je crois bien!

ASTYANAX.

En m'autorisant à vous donner des leçons de musique! ussi quand vous voudrez, signora...

FLAMINIA.

Je vous remercie... je n'y tiens pas!

ASTYANAX.

Et moi, j'y tiens!

FLAMINIA.

En vérité!

ASTYANAX.

Ne fût-ce que pour reconnaître tout ce que je vous dois... 'est grâce à vous que me voilà accueilli, établi dans ce couent... où je pourrai voir tous les jours celle que j'aime!

FLAMINIA, se levant et avec impatience.

Je vous prie, monsieur, de ne plus me parler ainsi.

ASTYANAX.

Cela vous fâche?...

FLAMINIA.

Oui, monsieur...

ASTYANAX.

Et pourquoi? ce n'est pas de vous qu'il s'agit...

FLAMINIA.

Encore!

ASTYANAX.

Eh oui! à vous, notre protectrice, je peux tout avouer!

AIR : Faut l'oublier, disait Colette. (ROMAGNESI.)

Celle pour qui mon cœur soupire
Je l'aimais avant de vous voir!

(Montrant Loïsa qui sort de la porte à droite.)
Et voilà d'où vient son pouvoir,
Elle-même peut vous le dire.

LOÏSA, s'adressant à Flaminia.

Oui, nous avons fait le serment
Que même sort serait le nôtre.
Et, quoi qu'il arrive à présent,
Je n'en épous'rai jamais d'autre!...

FLAMINIA, la regardant avec intérêt.

La pauvre enfant!... La pauvre enfant!
(Elle remonte vers le fond.)

LOÏSA et ASTYANAX.

Je n'en veux pas épouser d'autre.
J'en fait serment! J'en fais serment!

ASTYANAX.

Pas si pauvre!... car je suis déjà organiste au couvent... et la moindre cavatine m'est payée des sommes fabuleuses... ce n'est plus trois mille, c'est quatre mille livres...

LOÏSA.

Et comment cela se fait-il?

ASTYANAX.

La réputation... la célébrité qui m'arrivent...

LOÏSA.

Après qu'on vous connaîtra... je le comprends... mais avant...

ASTYANAX.

C'est ce que je me demande aussi... mais dans les arts la vogue ne s'explique pas... la publicité s'empare de vous... et dans les journaux bientôt peut-être, mon nom...

FLAMINIA, revenant et lui indiquant le journal qui est sur la table, à droite.

Oh!... il y est!...

ASTYANAX.

Déjà!... (Prenant le journal.) Oui, vraiment... et en grosses

lettres... Astyanax Robichon... (Le parcourant rapidement.) Ah! mon Dieu... ah! mon Dieu!... mais c'est une fable! une calomnie!... et cela n'est pas...

FLAMINIA, vivement.

Comment, cela n'est pas...

LOÏSA, de même.

Quoi donc? quoi donc?

ASTYANAX.

Il n'y a pas un mot!... pas un seul mot de vrai... et la preuve... (Embrassant Loïsa.) tenez!...

FLAMINIA, stupéfaite.

Comment, monsieur...

ASTYANAX, embrassant Flaminia et Loïsa plusieurs fois.

Tenez! tenez!... tenez!... tenez!...

LOÏSA.

Qu'est-ce que vous faites donc là?

ASTYANAX.

Je réclame!... car je suis d'une colère!...

LOÏSA.

C'est la joie qui lui fait perdre la tête...

ASTYANAX.

Non, j'ai toute ma tête, toute ma raison... je suis complètement moi... et je veux le dire à tout Florence, à la communauté, à l'univers entier...

FLAMINIA, entendant parler au dehors.

Même à mon mari, même à l'abbesse que j'entends!...

ASTYANAX, à part.

Dieu! qu'allais-je faire? si je parle, si je me justifie... on me met à la porte!

FLAMINIA, à demi-voix.

Et le sort du bachelier...

ASTYANAX.

Carambola !... je me tais!...

SCÈNE X.

LES MÊMES; L'ABBESSE et DEUX SOEURS.

L'ABBESSE, avec joie.

Eh bien!... vous n'entendez pas!... la grande-duchesse... quel honneur pour le couvent! elle vient assister à Ténèbres.

ASTYANAX, à part.

Il ne manquait plus que cela!

L'ABBESSE, aux deux sœurs.

Allez, mes sœurs, car en sortant de la chapelle, Son Altesse veut que Loïsa lui soit présentée. (Loïsa, emmenée par les deux sœurs, sort par la droite. L'abbesse, à Astyanax.) Et vous, maestro...

ASTYANAX.

Je comprends... je vais me mettre à l'orgue...

L'ABBESSE.

Non pas! non pas!... la princesse a entendu parler, comme tout le monde, de votre voix... de votre admirable voix... et elle veut vous entendre...

ASTYANAX.

Moi!... par exemple!... chanter!...

L'ABBESSE, remontant vers la tribune, à gauche.

Dépêchez-vous? la princesse est assise et tout le monde attend!

ASTYANAX, bas, à Flaminia.

Ah! j'aime mieux tout avouer...

FLAMINIA, à voix basse.

Et les dix ans de prison, et le bachelier!...

ASTYANAX, à part.

Carambola!... O ciel!

L'ABBESSE.

Qu'avez-vous donc?

ASTYANAX.

La peur... l'émotion... je ne me sens pas en voix! et la mienne, d'ailleurs, ressemble si peu à ce que l'on entend ordinairement...

L'ABBESSE.

C'est justement ce dont on veut juger!

FLAMINIA, à part.

Comme il tremble!... allons, puisque décidément il en aime une autre et veut l'épouser, soyons bonne et généreuse et courons...

L'ABBESSE, à Flaminia.

Nous placer... ne craignez rien, c'est moi qui donne le signal, et l'on ne commencera pas sans nous!

(Elle sort avec Flaminia par le fond.)

SCÈNE XI.

ASTYANAX, seul.

Passe pour composer des cavatines... ça ne m'effraie pas... mais les chanter... (Regardant à gauche et entr'ouvrant le rideau.) et devant une assemblée comme celle-là... tout le couvent réuni... et la grande-duchesse... et toutes les dames de la cour... sans compter qu'ils s'attendent tous à une voix de soprano... une petite voix flûtée... et moi qui ai une basse taille... c'est trop beau! je suis perdu...

SCÈNE XII.

ASTYANAX, LOISA.

ASTYANAX.

Dieu! Loïsa!... C'est vous?...

LOÏSA.

On va me présenter à la grande-duchesse après Ténèbres...

ASTYANAX.

Ah! les ténèbres... c'est moi qui y suis et en plein... car je n'y vois plus...

LOÏSA.

Qu'avez-vous donc?

ASTYANAX.

J'ai... que je voudrais bien m'en aller...

LOÏSA.

C'est ce que vous me disiez à Milan...

ASTYANAX.

Oui, c'est le même refrain... et pourtant ça n'est pas le même air... un air bien plus difficile... et si je pouvais le chanter... en sortir à mon honneur... et après m'en aller avec vous... mais c'est impossible. (Poussant un cri.) Si... (Courant à elle.) une idée!... Loïsa... ma petite Loïsa... vous pouvez me sauver.

LOÏSA.

Moi!

ASTYANAX.

Comme dans *le Bouffe et le Tailleur*, un opéra-comique... de M. Gaveaux... vous ne le connaissez pas?

LOÏSA.

Non!

ASTYANAX.

C'est très-joli ! (On entend de la chapelle inférieure une petite sonnette.) C'est le signal... il faut commencer... Chantez! chantez!... ou nous sommes perdus!

LOÏSA.

Moi chanter... et quoi donc?

ASTYANAX.

Tout ce que vous voudrez... vous êtes Italienne... il est impossible que vous ne sachiez pas une chanson... un air... un tra la la... avec quelques roulades...

LOÏSA.

Je ne sais que cet air que nous étions en train d'étudier à Milan...

ASTYANAX.

Ah! vous dirai-je, maman...

Ce ne sont guère des paroles d'oratorio... mais c'est égal! c'est en français... ils ne comprendront pas!... et puis vous prononcerez en cantatrice... en grande cantatrice...

LOÏSA.

Comment ça!

ASTYANAX.

De manière à ce qu'on n'entende pas une syllabe... pourvu que vous chantiez avec votre âme... et surtout avec votre voix de femme... (Trois coups de sonnette.) Entendez-vous ce silence... on nous attend... commençons! commençons! à vous toute seule...

(Loïsa chante l'air : *Ah! vous dirai-je, maman*, avec des variations et quelques traits brillants, pendant lesquels Astyanax l'encourage et l'applaudit.)

ASTYANAX.

Brava!... brava!... (A Loïsa.) J'entends monter... on vient; disparais! disparais!...

(Elle sort vivement par le fond, Astyanax se jette dans un fauteuil.)

SCÈNE XIII.

ASTYANAX, L'ABBESSE, FLAMINIA, DAMES DE LA COUR et LES NONNES DU COUVENT.

LE CHOEUR.

AIR : Vive, vive l'Italie!

Vive! vive la musique
Et son effet sympathique !
On voit son pouvoir magique
En tous lieux
Victorieux!

L'ABBESSE et LES NONNES.

Ah! c'est divin... c'est admirable!...

L'ABBESSE, présentant une bonbonnière à Astyanax, qui s'essuie le front et qui tousse.

Vous êtes fatigué?...

ASTYANAX, puisant dans la bonbonnière et croquant des pastilles.

Un peu... un peu, ma révérende... mais si Son Altesse et vous n'êtes pas trop mécontentes...

L'ABBESSE.

Enchantée... ravie... la princesse veut que ce soir dans son salon vous lui chantiez encore le même air...

ASTYANAX, à part.

O ciel!

FLAMINIA, bas, à Astyanax d'un air de dédain.

C'est donc vrai, monsieur?... et moi qui venais de parler pour vous...

L'ABBESSE.

Je veux, ainsi que toutes nos sœurs, vous embrasser.

LES NONNES, l'entourant.

Oui, mon frère!... moi! moi!...

ASTYANAX.

L'une après l'autre, à commencer par madame l'abbesse...

L'ABBESSE.

Nous le pouvons, je l'espère!...

FLAMINIA.

Oh! certainement! (Apercevant Zannone qui entre en ce moment avec Loïsa.) Ah! mon mari...

ASTYANAX.

Loïsa!...

SCÈNE XIV.

Les mêmes; LOISA, ZANNONE.

LOÏSA, tenant une lettre à la main.

Oui, monsieur, un paquet cacheté qui arrive à mon adresse!

ZANNONE, regardant le cachet.

C'est la réponse du grand-duc à votre demande. (L'ouvrant.) et comme tuteur, si vous me permettez...

LOÏSA.

Certainement!...

ZANNONE, lisant.

« Mademoiselle, vous m'avez fait part de votre vocation « pour le couvent. »

LOÏSA et ASTYANAX.

Ah! mon Dieu!

ZANNONE, continuant.

« Laquelle m'a été attestée par votre tuteur. » (A part.) Je triomphe!... (Continuant.) « Mais sa femme, la signora « Flaminia, qui est une femme d'esprit... » (Avec étonnement. Ma femme!... « vient de me faire connaître une autre voca- « tion dont vous n'osiez parler et que j'approuve avec d'au-

« tant plus de plaisir que tous les bruits répandus par les « journaux italiens sur le compte de M. Astyanax Robichon « sont complètement faux ! »

TOUS, excepté Loïsa.

O ciel !

(L'abbesse et les nonnes qui s'étaient rapprochées pour écouter la lecture de la lettre reculent vivement et avec effroi.)

ZANNONE.

Ce n'est pas possible !... (Continuant.) « C'est ce qui résulte « des interrogatoires et déclarations du docteur Mortadella, « de Milan, qui vient d'être mis en liberté... et déclaré com- « plétement innocent... » (Avec colère.) Qu'est-ce que ça signifie ?

ASTYANAX, prenant la main de Loïsa.

Que le prince dit vrai...

ZANNONE.

Mais cette autorisation que j'ai donnée ?...

ASTYANAX.

Je ne m'en suis pas servi... car voilà celle que j'aime... que j'épouse... et si jamais avec mes opéras j'arrive à faire fortune...

L'ABBESSE.

Vous n'en avez pas besoin !

ZANNONE.

Elle a cent mille livres de rentes !

LOÏSA.

En vérité !

FLAMINIA.

Eh ! oui, vraiment... cousine...

ASTYANAX.

Eh bien ! c'est trop pour un artiste... surtout quand il a du talent... et si ma femme y consent...

LOÏSA, à Flaminia.

Nous partagerons, cousine.

ASTYANAX.

Si monsieur l'avocat consent cette fois au partage?

ZANNONE.

J'autorise.

LE CHOEUR.

AIR: Vive! vive l'Italie!

Vive! vive la musique
Et son effet sympathique!
On voit son pouvoir magique
En tous lieux
Victorieux!

LOÏSA, au public.

AIR: Ah! vous dirai-je, maman.

Ah! vous dirai-je, à présent,
Ce qui cause mon tourment?
Comment vivre sans vous plaire...
Et surtout sans...
(Faisant le geste d'applaudir.)
Je l'espère,
Vous comprenez à présent
Ce qui cause mon tourment.

LE CHOEUR.

Vive! vive la musique! etc.



MADAME SCHLICK

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER

THÉATRE DU GYMNASE. — 9 Février 1852.

PERSONNAGES. — ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE WALSBERG, frère de Catherine.	MM. BRESSANT.
SCHLICK, cocher de la baronne	LESUEUR.
GOLTZ, valet de chambre de la baronne	VILLARS.
CATHERINE, baronne de Pückler	Mmes BRASSINE.
GEORGINA HATWANI, amie de Catherine. . .	ROSE CHÉRI.

A Vienne, dans l'hôtel de la baronne.



MADAME SCHLICK

Un salon. — Porte au fond; à gauche, au premier plan, porte d'intérieur autre porte dans l'angle gauche, au fond; à droite, également une porte dans l'angle du fond; au premier plan, à droite, une cheminée garnie; à gauche, une toilette; à droite, près de la cheminée, un petit guéridon; au fond, une console.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, GEORGINA.

CATHERINE, entrant du fond.

Ne crains rien!... personne ne t'a vue entrer... tous mes gens se lèvent tard dans l'hôtel.

GEORGINA.

Comme les domestiques de bonne maison. Du reste, c'est la première fois que je viens à Vienne, et sous cet habit plus que modeste, nul ne devinerait qui je suis.

CATHERINE.

Je te revois donc enfin, ma bonne Georgina, mon amie d'enfance et de couvent, pauvre jeune fille échappée à tant de dangers!...

GEORGINA.

Pas encore; mais sans toi, sans ta lettre qui m'offrait un asile, je ne sais où j'aurais dirigé mes pas.

CATHERINE.

Et ton frère, ma belle fugitive?...

GEORGINA.

Depuis les frontières de la Hongrie, je l'avais accompagné et j'espérais ne pas le quitter; mais partout on avait donné le signalement du comte Hatwani et de sa sœur; deux proscrits sont plus faciles à reconnaître qu'un seul, et ne fût-ce que pour dérouter ceux qui nous poursuivaient, il a bien fallu nous séparer. Le salut de mon frère l'exigeait... et lui avant tout!

CATHERINE.

Je n'ose pas te dire que, malgré nos démarches et nos prières...

GEORGINA.

Condamné, je le sais!... ce devait être!... Jeté, malgré lui, dans cette insurrection hongroise qu'il n'approuvait point, mais que sa position et son rang ne lui permettaient pas d'abandonner, il n'avait que trop bien prévu son sort.

CATHERINE.

Mon Dieu! le tout est de gagner du temps : car il vient un jour où la meilleure politique est encore la clémence ; et pourvu que ton frère se dérobe aux premières recherches, pourvu qu'il puisse, comme je le lui ai fait dire, te rejoindre en secret à Vienne...

GEORGINA.

Tu crois?

CATHERINE.

Une grande capitale est l'endroit où l'on est le plus en sûreté : et ici, dans mon hôtel, près du cabinet de mon mari, derrière une boiserie, il y a une cachette, un réduit que personne ne connaît... Qui, d'ailleurs, oserait me soupçonner de cacher un proscrit, moi, la baronne de Puckler, dont la famille est si bien en cour, dont le frère doit épouser, la semaine prochaine, la fille d'un de nos ministres!

GEORGINA.

En vérité!

CATHERINE.

Eh! oui vraiment, Léopold de Walsberg, mon frère, se marie.

GEORGINA.

Lui? si étourdi, si inconséquent!...

CATHERINE, souriant.

Tu le connais bien.

GEORGINA.

Non, mais tu m'en as si souvent parlé... il était le sujet de toutes nos conversations au couvent, et tu devais me le présenter cet hiver.

CATHERINE.

C'est vrai.

GEORGINA.

Je devais venir de Hongrie à Vienne exprès pour ton premier bal.

CATHERINE.

C'est vrai!... mon frère s'était même inscrit, par correspondance, pour la première polka.

GEORGINA.

Justement, mais les révolutions!...

CATHERINE.

Elles ne respectent rien.

GEORGINA.

Pas même les bals!...

CATHERINE.

Bah! cela reviendra. On s'ennuie de tout, même de s'ennuyer, de déraisonner et de se détester, quand il serait si facile de s'amuser, de s'aimer et de se donner la main.

GEORGINA, souriant.

Ce serait là, pour le coup, une révolution...

CATHERINE.

Que nous autres femmes pouvons seules tenter et faire réussir. Commençons aujourd'hui : que le proscrit, s'il se présente, soit reçu...

GEORGINA.

En frère.

CATHERINE.

Enfermé dans une prison...

GEORGINA.

De plaisance.

CATHERINE.

Où nous lui tiendrons compagnie, où nous lui ferons des lectures, de la musique...

GEORGINA.

Bien ! bien ! Je ne suis plus inquiète de lui... mais moi !... que serai-je ici ? que feras-tu de moi ?

CATHERINE.

Crois-tu donc que je n'y aie pas déjà songé ?... Écoute : j'ai un cocher, M. Schlick, qui était allé dans son pays pour se marier ; je lui avais donné huit jours de congé ; je lui ai écrit hier que je lui accordais le mois entier... la lune de miel !

GEORGINA.

Eh bien, quel rapport ?...

CATHERINE.

Attends donc !... j'avais promis à M. Schlick, et tout le monde le sait à l'hôtel, de prendre la nouvelle mariée, mademoiselle Gertrude, pour femme de chambre... car il m'en faut une.

GEORGINA.

Vraiment ?...

CATHERINE.

Commences-tu à comprendre ? M. Schlick sera resté au

pays pour affaires de famille, mais il se sera fait précéder par sa femme, dont j'ai besoin.

GEORGINA, *gaiement.*

Moi, ta femme de chambre? c'est admirable!

CATHERINE.

Je crois bien!... nous pourrons, au vu et au su de tout le monde, passer des journées entières ensemble, dans ma chambre ou dans mon boudoir, et même nous y enfermer.

GEORGINA.

Sans exciter de soupçons.

CATHERINE.

Je ne cours qu'un danger, mais qui est grave : sauras-tu me coiffer et m'habiller?

GEORGINA, *riant.*

Bah! à nous deux... nous tâcherons! mais puisque me voilà madame Schlick, donne-moi au moins quelques détails sur M. Schlick, mon mari.

CATHERINE.

C'est inutile, tu ne le verras pas... et d'ici à son retour, nous avons un mois pour aviser.

GEORGINA.

Mais si en attendant on me parlait de lui?...

CATHERINE.

Sois tranquille... je t'ai très-bien mariée; M. Schlick, mon cocher, est un homme mûr, froid, sec, bai-brun, aimant son devoir et ses chevaux par-dessus tout... et enfin rigide à l'excès sur le chapitre des mœurs; aussi, il aura choisi, j'en suis sûre, une très-honnête femme.

SCÈNE II.

LES MÊMES; GOLTZ, entrant du fond.

GEORGINA, avec humeur et à demi-voix.

Ah! mon Dieu! qui vient nous déranger?...

CATHERINE, bas.

Tais-toi!

GOLTZ.

Madame...

CATHERINE, à Georgina.

Un de tes nouveaux camarades, Goltz, le domestique de mon mari, indiscret, curieux et la plus mauvaise langue de toute ma livrée.

GOLTZ, s'avançant.

Une visite pour madame... une voiture entre dans la cour.

CATHERINE.

Vous direz que je ne reçois pas si matin... Monsieur Goltz, voici ma nouvelle femme de chambre, madame Schlick...

GOLTZ, d'un air de ravissement.

Notre ami, notre camarade, ce bon Schlick est de retour?

CATHERINE.

Pas encore; mais Gertrude, sa femme, l'a devancé. (Gravement.) Elle me convient, elle me plaît beaucoup.

GOLTZ, à part.

Et à moi aussi!

CATHERINE.

J'espère qu'on aura ici pour elle les bons procédés et les égards...

GOLTZ.

Qu'on se doit toujours entre camarades... moi, d'abord, madame la baronne me connaît; et madame Schlick peut compter sur mon zèle, sur mon dévouement... tous les petits services qui dépendront de moi...

CATHERINE.

Il suffit... laissez-nous.

GOLTZ.

Oui, madame. (A part.) Ce vieux Schlick n'a pas la main malheureuse... Après cela il n'en est que plus à plaindre... parce qu'avec ces yeux-là... pauvre Schlick!...

CATHERINE.

Savez-vous quelle est la visite qui m'arrivait?

GOLTZ.

Landau vert américain, deux chevaux blancs, livrée bleue et or...

CATHERINE.

Eh! c'est Léopold, mon frère... et vous ne me le disiez pas? quelle absurdité!

GOLTZ.

C'est l'heure où madame a l'habitude de se coiffer...

CATHERINE.

N'importe! j'y suis toujours pour lui. Faites entrer.

GOLTZ.

Oui, madame. Je vais annoncer en même temps à l'office notre nouvelle camarade. (Bas, à Georgina.) notre charmante camarade... (A part.) Elle me regarde déjà... et elle sourit! Pauvre Schlick!

(Il sort au fond.)

SCÈNE III.

CATHERINE, GEORGINA.

GEORGINA.

Réponds-moi vite; faut-il ou non nous confier à ton frère?... Sait-il garder un secret?

CATHERINE.

Certainement... à moins que malgré lui et sans le savoir...

GEORGINA, *vivement et souriant.*

Je comprends, tu n'en réponds pas... D'ailleurs, gendre du ministre, c'est le placer entre sa sœur et son beau-père, entre l'amitié et le devoir... ne lui dis rien.

CATHERINE.

Soit, c'est plus sûr.

GEORGINA, *allant à la toilette.*

Et pour commencer, ma belle maitresse, voici l'heure de votre coiffure.

CATHERINE, *se défendant.*

Allons donc! je ne veux pas que tu me coiffes... et devant lui surtout.

GEORGINA, *la faisant asseoir à la toilette.*

Au contraire, cela ôtera tout soupçon. (*Lui dénouant les cheveux.*) Allons, madame, obéissez... et tenez-vous droite.

SCÈNE IV.

CATHERINE, *assise*, GEORGINA, *derrière elle, et lui peignant les cheveux*, GOLTZ, LÉOPOLD.

GOLTZ, *annonçant, du fond.*

Monsieur le comte de Walsberg!

(*Il se retire.*)

LÉOPOLD, *tenant à la main un bouquet.*

On dit que vous êtes à votre toilette, et que malgré cela

vous consentez à me recevoir... Merci, ma chère Catherine. . car il y a si longtemps que je ne vous ai vue, et j'ai tant de choses à vous dire!... des choses graves, des choses de la dernière importance... Ah! vous avez là une jolie femme de chambre! je ne vous la connaissais pas.

CATHERINE, d'un air indifférent.

Elle est entrée d'aujourd'hui à mon service; la femme de Schlick, mon cocher. (Avec intérêt.) Mais ces affaires si graves dont vous vouliez me parler?

LÉOPOLD, lui offrant son bouquet.

Ces fleurs d'abord, les plus belles de mes serres, et que je viens de cueillir pour vous. J'ai un jardinier hollandais qui ferait venir des camélias au milieu de la neige.

CATHERINE.

Merci, Léopold; mais ce n'est pas pour moi, c'est pour votre fiancée qu'il fallait réserver ce charmant bouquet.

LÉOPOLD, vivement.

Non pas! j'ai congé toute la journée... je ne fais ma cour que tantôt... plus tard... très-tard. Le matin aux plaisirs, et la soirée aux affaires!

CATHERINE.

Ah! vous regardez votre cour à votre prétendue comme une affaire sérieuse?

LÉOPOLD.

J'ajouterais, si je l'osais, la plus ennuyeuse du monde... (Gaiement.) Imaginez-vous, chère sœur, que je n'ai encore fait que deux visites.

GEORGINA, lui approchant un fauteuil près de la toilette.

Si monsieur le comte voulait s'asseoir?. .

LÉOPOLD, s'asseyant.

Merci, ma chère enfant... Vous avez là une jolie femme de chambre... Je disais donc que c'est fini, c'est convenu,

j'ai cédé. Ma perte est jurée... je me marie!... l'empereur le veut... et mon grand-oncle aussi... c'est une question de territoire... et de frontières... Les domaines du ministre sont enclavés dans les nôtres, et cela fera douze lieues de forêts, au lieu de six... une chasse magnifique! A quoi tient le destin des empires! Pardon, j'allais parler politique et je l'exècre, surtout depuis que j'ai pour beau-père un homme d'État, un protocole vivant, qui discute notre contrat de mariage comme un traité de commerce... Et sa fille donc!

CATHERINE.

On dit qu'elle est belle?

LÉOPOLD.

Très-belle!... beauté froide et correcte qui ferait aimer la laideur.

CATHERINE.

Et son esprit?

LÉOPOLD.

Elle ne parle pas... mais elle a l'air de penser; physionomie très-douce et sans expression... un mouton qui rêve! Telle est la princesse Dorothée, ma prétendue, que j'ai vue l'autre semaine pour la première fois... présentation solennelle devant les grands parents, soirée qui n'eût jamais fini, sans l'heureuse idée de sa mère, qui l'a fait mettre au piano. Pauvre jeune fille! elle nous a joué un morceau, deux morceaux, trois morceaux du *Prophète*... toujours avec son air distrait... Elle pensait à autre chose, c'est sûr, et ne s'entendait pas; mais nous!... par bonheur, et doucement bercé par l'harmonie, je m'étais endormi sur mon fauteuil et n'ai été réveillé que par les applaudissements.

CATHERINE.

C'est là votre première entrevue; et la seconde?

LÉOPOLD.

Oh! la seconde, c'est différent. Il y a été question d'un

sujet qui vous intéresse, ma chère Catherine, de ce pauvre comte Hatwani, dont j'ai chaudement plaidé la cause.

CATHERINE.

C'est bien.

LÉOPOLD.

Pour lui d'abord...

CATHERINE.

Et puis pour sa sœur, mon amie d'enfance!

LÉOPOLD.

Ma foi, non. Il y a trop longtemps que vous me faites son éloge, et malgré tout le bien que vous ne cessiez de m'en dire, je n'ai jamais eu un grand faible pour elle. Ces femmes si supérieures, si courageuses, cela nous humilie, nous autres hommes, cela va sur nos brisées... Une amazone qui brave tous les dangers, qui galope nuit et jour à cheval, comme un hussard, cela m'est antipathique. Une femme pareille doit avoir six pieds, sans compter la peau rude et le visage basané...

CATHERINE, *à Georgina.*

Aïe!... prenez donc garde! vous me tirez les cheveux.

GEORGINA.

Pardon, madame.

LÉOPOLD.

Mais ce qui m'intéressait, ce qui m'indignait, c'est que non-seulement on condamne ce pauvre comte, si malheureux et si brave... mais toute sa famille se trouverait comprise dans sa disgrâce.

CATHERINE, *voulant se lever.*

Comment! sa pauvre sœur?

GEORGINA.

A votre tour, madame, tenez-vous donc...

LÉOPOLD.

Ce ne sera pas, je vous le jure!... quand je devrais me

brouiller avec mon beau-père. J'ai d'ailleurs un allié dans ma prétendue, qui, pour la première fois, a pris la parole, et pour être de mon avis. C'est de bon augure, n'est-ce pas, pour notre futur mariage?... Aussi, et ce qui ne m'était pas encore arrivé, je l'ai trouvée charmante et j'allais le lui dire, quand la mère est venue donner à la conversation un tour bien autrement intéressant; nous avons parlé à voix basse et d'un air sentimental de mon nouvel hôtel, de son ameublement, et surtout de la corbeille... (Se baissant et ramassant un nœud de ruban.) Ah! un nœud de ruban que laisse tomber votre caméristc... Mademoiselle... mademoiselle...

GEORGINA.

Gertrude, monsieur...

LÉOPOLD.

Gertrude!... c'est dommage! j'en suis fâché pour elle... (Lui remettant le nœud de ruban.) Car elle a de très-jolis doigts, une main très-distinguée, votre femme de chambre.

CATHERINE, se levant d'un air de reproche.

Mon frère!

LÉOPOLD.

Mon Dieu! ne vous fâchez pas... on regarde cela comme on regarderait autre chose... Je disais donc que pour ma corbeille, j'ai voulu m'en occuper... et je n'y entends rien. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir acheté en ma vie des diamants et des cachemires; tant il y a, chère sœur, et c'est là le but de ma visite, que je viens vous prier de vous charger pour moi de cette importante affaire... vous donnant plein pouvoir de choisir, d'acheter ou commander, dussiez-vous me ruiner.

AIR du vaudeville de la Robe et les Bottes.

N'épargnez rien; que ma corbeille
Se cite chez nos élégants
Comme un prodige, une merveille.
Surtout beaucoup de diamants!..

CATHERINE.

Le diamant de l'hymen est l'emblème.

LÉOPOLD.

Inaltérable, on ne peut le briser.

CATHERINE.

Sa flamme enfin reste toujours la même.

LÉOPOLD.

Mais elle brille... et ne peut embraser.

CATHERINE.

Nous allons causer de cela dans mon appartement, et entre nous. (A Léopold, qui reste immobile et regardo Georgina.) Eh bien! que faites-vous donc là?

LÉOPOLD.

Rien... Je pensais qu'il me faudra aussi monter ma maison. Est-ce que vous tenez beaucoup à votre femme de chambre?

CATHERINE.

Quelle demande!

LÉOPOLD.

C'est qu'il en faudra une à ma femme... et dès que vous me répondez de celle-là...

CATHERINE.

Mais pas du tout, je la garde. D'abord elle est mariée à Schlick, mon cocher.

LÉOPOLD.

S'il n'y a pas d'autres difficultés, je prendrai aussi le cocher.

CATHERINE.

Vous? un élégant, un seigneur à la mode, prendre un vieux domestique?

(Georgina retourne à la toilette.)

LÉOPOLD, donnant le bras à sa sœur.

Sa femme est jeune, cela se compense!

CATHERINE, d'un air de reproche.

Mon frère! mon frère! le mariage ne vous changera pas!

LÉOPOLD.

C'est pour cela que je me marie... sinon... vous comprenez bien...

(Il sort avec Catherine par la porte d'angle du fond à gauche.)

SCÈNE V.

GEORGINA, puis GOLTZ.

GOLTZ, entr'ouvrant la porte du fond, et à demi-voix.

Gertrude!... Gertrude!... (Regardant Georgina, qui range la toilette de sa maîtresse.) Est-ce qu'elle ne m'entend pas?... (A voix plus haute.) Gertrude!...

GEORGINA, revenant à elle et à part.

C'est juste, c'est moi... je n'y pensais plus!

GOLTZ.

Madame est partie?

(Goltz, aidé de Georgina, reporte la toilette à gauche entre la porte du premier plan et la porte d'angle, et range le fauteuil.)

GEORGINA, montrant la porte à gauche.

Non, elle est là, avec monsieur son frère.

GOLTZ.

Si vous tenez à savoir, comme c'est tout naturel, je vous préviens que de ce côté-là double porte... inutile d'écouter... mais de celui-ci... c'est différent... on entend tout... Je vous dis ça en bon camarade.

GEORGINA.

Vous écoutez donc, monsieur Goltz?

GOLTZ.

Toujours! c'est le seul moyen d'avoir la confiance des maîtres. Je dois vous prévenir aussi que Monsieur examine

toujours les mémoires, Madame jamais; par ainsi, vous pouvez faire les additions à volonté.

GEORGINA.

Je ne sais, monsieur Goltz, comment vous remercier...

GOLTZ.

Laissez donc!... ça se doit, entre bons camarades... Ah! il vous faut aussi tâcher d'être bien avec M. Léopold de Walsberg, son frère, qu'elle traite d'étourdi; mais elle ne fait rien sans le consulter... c'est par lui que je suis dans la maison.

GEORGINA.

En vérité?

GOLTZ.

J'étais autrefois au service d'une jeune cantatrice, la Rosita... une prima donna que M. le comte adorait... j'y étais fort bien... mais quelque brillante que fût la position, elle n'avait rien de stable.

GEORGINA.

Vous l'avez quittée?

GOLTZ.

Oui, j'ai quitté le théâtre... pour le grand monde, sans rompre cependant totalement avec Nancy, la femme de chambre de la Rosita, qui me tient au courant des secrets de sa maîtresse... (En confidence.) M. le comte est toujours charmant pour elle.

GEORGINA.

Au moment d'un mariage?

GOLTZ.

Raison de plus! c'est la fidélité même que ce seigneur-là!...

GEORGINA.

Mais c'est indigne!... et cela peut lui faire beaucoup de tort.

GOLTZ.

Un tort qui fait nos profits à nous autres... aussi, règle générale, il ne faut jamais contrarier les maîtres dans leurs défauts... au contraire!

AIR du vaudeville de la Famille de l'Apothicaire.

Nos complaisances en effet
A leurs bontés nous font un titre :
Il y va de notre intérêt,
Et c'est un important chapitre.
Quand on entre en maison, il faut
Bien stipuler ses avantages;
Mais si l'maître a queq' bon défaut,
On peut êtr' coulant sur les gages.

Je vous dis ça en bon camarade... et j'espère bien, madame Schlick, que de votre côté...

GEORGINA, *s'inclinant.*

Comment donc!...

GOLTZ.

Vous aurez quelque souvenir, quelque reconnaissance de mes bons offices... D'abord, M. Schlick est un bon enfant, mais il ne faut pas le sortir de son écurie... c'est un homme d'avoine, un homme de paille, qui ne connaît que ses chevaux, et qui volontiers se laisserait mener par eux.

GEORGINA, *souriant.*

Lui, un cocher?...

GOLTZ.

Tandis que quand on a une femme, une jolie femme, m'est avis que c'est elle qui doit tenir les guides et conduire à son gré, du côté qui lui plaît... de celui-ci, par exemple... d'autant que dans toutes les bonnes maisons, la femme de chambre de Madame revient toujours de droit au valet de chambre de Monsieur... (*Voulant lui prendre la taille.*) et l'on s'empresse de réclamer ses priviléges.

GEORGINA, lui donnant un soufflet.

Insolent!...

GOLTZ, avec colère.

Madame Schlick!...

SCÈNE VI.

Les mêmes; LÉOPOLD.

LÉOPOLD, entrant du fond.

Bravo!... bien touché!

GOLTZ, se tenant la joue.

Monsieur, vous êtes témoin...

LÉOPOLD.

Témoin de sa vertu, dont je rendrai bon compte à M. Schlick... (Riant.) Ah! tu oses t'adresser à de pareilles Lucrèces, Tarquin d'antichambre!

GOLTZ.

Moi, monsieur?...

LÉOPOLD.

Laisse-nous. Ma sœur vient de prendre mes chevaux pour faire mes acquisitions; tu m'avertiras quand elle me renverra la voiture. (Le menaçant du doigt.) Et surtout n'oublie pas la leçon.

GOLTZ.

Il n'y a pas de danger, monsieur! (Se tâtant la joue en s'en allant.) C'est encore chaud!

(Il sort.)

LÉOPOLD, à Georgina.

Il n'a que ce qu'il mérite; tu es trop jolie et trop gracieuse pour un maraud de cette espèce, car tu n'es pas une fille comme une autre; et tu serais déjà très-remarquable, très-extraordinaire même, sans ce luxe de vertu que tu viens de déployer.

GEORGINA.

Et que vous blâmez, monseigneur?

LÉOPOLD.

Dans toute autre femme de chambre peut-être, mais chez toi, cela ne choque pas, au contraire, cela te va bien... Tu as le sentiment de ce que tu vaux... tu comprends que ces yeux, cette taille, méritent mieux que M. Goltz, et que ta place n'est pas dans l'antichambre.

GEORGINA.

Ni au salon non plus, monsieur le comte.

LÉOPOLD.

Soit... Je ne vois alors qu'une position possible, position intermédiaire où tu ne serais ni suivante, ni grande dame, et où tu commanderais cependant...

GEORGINA, avec indignation.

Monsieur!...

LÉOPOLD.

Position que chacun s'empresserait de t'offrir.

GEORGINA.

Et qui donc aurait cette audace?

LÉOPOLD.

Qui?... eh! mais sans aller plus loin, moi, qui aurais cette témérité, ou plutôt ce bonheur.

GEORGINA.

Vous, monsieur, qui venez de me voir pour la première fois?...

LÉOPOLD.

Pourquoi m'as-tu charmé du premier coup d'œil?

GEORGINA.

Vous!... qui allez vous marier?...

LÉOPOLD.

Je suis plus à plaindre qu'à blâmer... et dans la position

désespérée qui m'est faite, il me semble qu'on me doit quelque indemnité.

GEORGINA, *avec dédain.*

Et vous vous adressez pour cela à la femme de chambre de votre sœur?... je vous dirai, à mon tour, que vous ne vous estimez pas assez, monsieur le comte... vous valez mieux que cela; et, à votre place, je laisserais tomber mes regards sur des objets plus dignes de moi.

LÉOPOLD.

Et sur qui donc?

GEORGINA.

Mais sur votre femme d'abord.

LÉOPOLD, *avec colère.*

Mademoiselle Gertrude!...

GEORGINA.

A moins que vous ne préfériez, et vous auriez tort, quelque prima donna, la signora Rosita par exemple...

LÉOPOLD.

Qui te l'a dit?

GEORGINA.

Qu'importe, si je le sais?... et loin de vous fixer à une si brillante conquête, vous en ambitionnez d'autres encore!...

LÉOPOLD, *avec dépit.*

Qui ne la valent pas, j'en conviens.

GEORGINA.

Et moi, je n'en conviens pas.

LÉOPOLD.

C'est bien de l'orgueil.

GEORGINA.

Ce n'est que la vérité... car elle accepte des grands seigneurs dont, moi, je ne veux pas.

LÉOPOLD, *avec colère.*

Mademoiselle!...

AIR : Un page aimait la jeune Adèle. (Les Pages du duc de Vendôme.)

Respectez du moins ma naissance
Et mes titres...

GEORGINA.

De bonne foi,
Entre nous quelle est la distance,
Quand vous descendez jusqu'à moi?

LÉOPOLD.

C'en est trop!

GEORGINA.

Je parais hardie.
Monseigneur peut s'enorgueillir
De son rang... mais quand il l'oublie,
Est-ce à moi de m'en souvenir?

LÉOPOLD.

Vous avez raison... (Après un instant de silence.) Approchez-moi ce fauteuil...

GEORGINA, avançant le fauteuil de droite.

Voilà, monseigneur...

LÉOPOLD.

Cette table. (Elle avance le guéridon qui est près de la cheminée.) Et maintenant laissez-nous... sortez!

GEORGINA.

Oui, monseigneur.

LÉOPOLD.

Non!.., donnez-moi de l'encre et du papier.

GEORGINA va prendre ce qui lui est demandé, l'apporte et dit après un instant de silence.

Monsieur le comte a-t-il quelque autre ordre à me donner?

LÉOPOLD.

Peut-être... attendez. (Georgina passe près de la toilette pendant que Léopold écrit à droite.) Refuser mes offres!... et de plus oser me faire la leçon, à moi!... Après tout, cette sagesse rigide et prétentieuse est une coquetterie comme une autre, un

moyen de se faire remarquer... moyen qui ne lui réussira pas, je le jure...

SCÈNE VII.

Les mêmes; GOLTZ.

GOLTZ.

La voiture de monsieur le comte rentre dans la cour.

LÉOPOLD, *vivement.*

Déjà!... (*A Goltz.*) C'est bien... (*Achevant d'écrire.*) Je lui apprendrai à me donner des conseils... qui peuvent être bons... je ne dis pas non... c'est une insolence de plus... aussi, quant à elle et à ses prétendus principes... (*Appelant.*) Gertrude!

GEORGINA.

Voici, monsieur!

LÉOPOLD.

Non, pas toi!... (*A Goltz.*) Tiens, porte sur-le-champ cette lettre à son adresse... sur-le-champ, entends-tu?

GOLTZ.

Oui, monsieur...

LÉOPOLD.

Et envoie-moi chercher une voiture...

GOLTZ.

La vôtre est en bas... qui vous attend.

LÉOPOLD, *se levant.*

C'est vrai, je m'en vais... (*Il reste quelque temps en place, puis remonte le théâtre, s'arrête, regarde Georgina qui lui tourne le dos, fait quelques pas vers elle comme pour lui parler, puis se retourne.*) Oui, je m'en vais...

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

GEORGINA, GOLTZ.

GOLTZ, rangeant le guéridon et s'approchant d'elle, gravement.

Madame Schlick...

GEORGINA, sans le regarder.

Qu'est-ce?

GOLTZ, de même.

Madame Schlick... quelle qu'ait été votre conduite envers moi, je veux encore vous rendre un service.

GEORGINA, s'asseyant à gauche.

Je vous en dispense.

GOLTZ.

Je vous le rendrai alors malgré vous et vous apprendrai que monsieur le comte va sur mes brisées.

GEORGINA, d'un air de hauteur.

Qu'osez-vous dire?

GOLTZ.

Il en tient comme moi, pour vos beaux yeux, c'est évident. Il vous a regardée deux fois avant de partir, d'un air... qui ne me laisse aucun doute. Je le connais... (A demi-voix.) une fois pris, il n'y a pas de folie dont il ne soit capable... c'est toute une fortune qui vous arrive là!

GEORGINA, voulant le faire taire.

Monsieur Goltz!...

GOLTZ.

Ce diable de Schlick est né coiffé... je ne lui en veux pas, au contraire!... je serai le premier à lui en faire mon compliment, parce que je suis bon camarade.

GEORGINA, se levant et ne se contenant plus.

Sortez!...

GOLTZ, surpris.

Comment! sortez...

GEORGINA.

Je veux dire que vous avez à sortir.

GOLTZ.

Oui... c'est vrai; cette lettre que monsieur le comte m'a chargé de porter... (Regardant l'adresse.) à la signora Rosita...

GEORGINA, avec indignation.

Est-il possible?... c'est à elle qu'il écrit?

GOLTZ.

Voyez plutôt.

GEORGINA, de même.

Dans un pareil moment!

GOLTZ.

Ah! ah! ma camarade, cela vous fait quelque chose.

GEORGINA.

A moi?... par exemple!...

GOLTZ, d'un ton railleur.

Oui, vraiment... dans notre petite vanité, nous avions trop présumé de nous-même! Nous comptions déjà le tenir à nous toute seule.

GEORGINA.

Goltz... vous êtes un sot!

GOLTZ.

Parce que j'ai deviné...

GEORGINA, haussant les épaules.

Tout de travers.

GOLTZ.

Pourquoi alors êtes-vous si indignée?

GEORGINA.

Pour sa sœur, pour ma maîtresse... je vois qu'il n'y a plus rien à attendre de ce frère qu'elle aime tant... et que décidément il est perdu...

GOLTZ.

Parce qu'il écrit à la signora ?... (Riant.) Je comprends... vous voudriez savoir ce qu'il lui écrit.

GEORGINA.

Moi ?

GOLTZ, prenant la lettre.

Je vais vous le dire... parce que je suis bon camarade.

GEORGINA, le retenant.

Qu'osez-vous faire ?... décacheter cette lettre !

GOLTZ, avec indignation.

La décacheter!... pour qui me prenez-vous? ça ne m'est jamais arrivé ; je connais trop bien mes devoirs... mais on peut lire sans cela. (Lisant la lettre par le côté qu'il entr'ouvre.) « Mon cher amour... je vais me marier... il faut nous dire « adieu... »

GEORGINA, à part.

Est-il possible?

GOLTZ.

« Aujourd'hui seulement on me l'a fait comprendre... « Mon amitié veut te laisser un souvenir; cette traite sur la « maison Rothschild... » (S'interrompant avec attendrissement.) Ah ! c'est à fendre le cœur... je n'en lirai pas davantage... c'est impossible !... La page tourne; mais de tels procédés avec celle que l'on quitte!... que sera-ce donc?... Ah! si vous refusez, madame Schlick... (Regardant Georgina qui vient de s'asseoir à droite.) elle ne m'écoute plus... à quoi pense-t-elle ?... si vous osez refuser, c'est que vous n'aimez pas M. Schlick!... c'est que vous n'avez pour lui aucun attachement, aucun égard... (On sonne à gauche deux coups.) Eh bien ! vous n'entendez pas?...

(Il s'assied dans le fauteuil à gauche.)

GEORGINA.

Quoi donc ?

GOLTZ.

Madame sonne.

GEORGINA.

Eh bien?

GOLTZ.

Elle sonne deux coups.

GEORGINA.

Eh bien?... qu'est-ce que ça me fait?

GOLTZ, *dans son fauteuil et à part.*

Ce que ça lui fait?... elle est charmante, ma parole d'honneur... style d'hôtel ou de palais... il faut qu'elle sorte de quelque grande maison... (*Haut.*) Mais deux coups, c'est vous! (*S'étendant dans son fauteuil.*) et elle ne se bougerait pas plus... il y a des domestiques qui sont étonnants!

SCÈNE IX.

LES MÊMES: CATHERINE, *sortant de la porte à gauche, premier plan.*

CATHERINE.

Gertrude! Gertrude!

(*Goltz se lève vivement.*)

GEORGINA, *à part.*

C'est juste! j'oublie toujours que c'est moi!

GOLTZ, *à part.*

A-t-elle du sang-froid, celle-là!

GEORGINA.

Pardon, madame...

GOLTZ, *de même.*

Ah! la voilà qui s'émeut.

CATHERINE, *à mi-voix.*

Un ami vient de me l'apprendre... le comte Hatwani, ton frère, est entré cette nuit, déguisé, dans Vienne.

GEORGINA, de même.

O ciel!...

CATHERINE, de même.

On le cherchera partout, excepté dans cet hôtel, et s'il peut s'y réfugier...

GEORGINA, bas, regardant Goltz.

Tu me fais trembler!... Ne restons pas ici.

(Elles sortent à gauche, premier plan.)

SCÈNE X.

GOLTZ, seul.

Déjà dans l'intimité avec madame la baronne... elle lui parle bas, elles s'enferment toutes deux dans ce boudoir... (Faisant un pas vers la gauche.) Ah! morbleu!... (s'arrêtant.) J'oubliais que de ce côté on ne peut rien entendre; mais c'est égal, madame Schlick, à qui je voulais donner des leçons, en sait plus long que moi... c'est la perle des soubrettes, et si j'avais une femme comme celle-là, quelle fin honnête, quelle maison nous ferions!

SCÈNE XI.

GOLTZ, SCHLICK, du fond.

GOLTZ.

Eh mais! en croirai-je mes yeux?... ce bon Schlick, mon ami Schlick, que nous n'attendions que la semaine prochaine...

SCHLICK.

Bien mieux que cela... Madame m'accordait encore tout un mois de congé. Elle est bien bonne, mais moi, je ne pouvais pas y tenir; il y avait trop longtemps que je n'avais vu mes chevaux! et je suis venu...

GOLTZ.

Recevoir nos compliments.

SCHLICK.

Sur quoi?

GOLTZ.

Sur ton mariage, sur ta femme...

SCHLICK.

Elle n'est pas mal.

GOLTZ.

Elle est charmante!

SCHLICK.

Un peu innocente, un peu niaise...

GOLTZ.

Diable! comment te les faut-il?

SCHLICK.

Mais avec le temps elle se fera.

GOLTZ.

Oh! c'est déjà fait.

SCHLICK, étonné.

Que dis-tu?

GOLTZ.

Je dis... je dis... qu'elle est très-bien faite.

SCHLICK, lui serrant la main.

Je te remercie; mais comment le sais-tu?

GOLTZ.

Je le sais par moi-même, parce que je viens de la voir.

SCHLICK.

Ma femme! que j'ai laissée dans sa famille!

GOLTZ.

Allons donc! elle est ici depuis ce matin...

SCHLICK.

Ce n'est pas possible! Elle devait d'abord passer chez sa marraine, je le lui avais permis.

GOLTZ, riant d'un air goguenard.

Sa marraine!

SCHLICK.

Et puis venir me rejoindre après... ici, à l'hôtel.

GOLTZ.

Eh bien! elle est venue avant.

SCHLICK.

Voilà qui est singulier! et je veux savoir pourquoi, sans m'en prévenir...

GOLTZ.

Ne t'avise pas de lui faire des scènes, car elle a pris ici à merveille.

SCHLICK.

En vérité?

GOLTZ.

Madame ne peut déjà plus se passer d'elle; et mieux encore... le frère de madame, le jeune comte de Walsberg, la trouve charmante.

SCHLICK.

Ah! bah!

GOLTZ.

Il en perd la tête.

SCHLICK.

Allons donc!

GOLTZ.

Et je parierais même qu'il est sérieusement amoureux.

SCHLICK.

De ma femme?

GOLTZ.

Elle ne s'en doutait pas! c'est moi qui l'en ai fait apercе-

voir, parce que je suis bon camarade... Adorée du frère, adorée de la sœur, tu vois quelle excellente position! Est-il heureux ce Schlick!

SCHLICK, *le poussant violemment.*

Va-t'en au diable!

GOLTZ, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc!

SCHLICK.

Lui, monsieur le comte, aurait fait attention à cette pauvre Gertrude? ce n'est pas possible!...

GOLTZ.

En tout bien, tout honneur... cela va sans dire.

SCHLICK, *avec désespoir.*

Elle qui a tant de vertu, de morale et de principes. il voudrait me l'enlever!...

GOLTZ.

Eh non! il te la laisse avec ses principes... (*A part.*) car il n'y est pas, il ne comprend rien... la fortune est aveugle... elle arrive comme ça à des gens... absurdes!

SCHLICK.

Il faut que je voie ma femme, et que je lui parle...

GOLTZ.

Impossible!... elle était enfermée là, avec madame, qui s'habille en ce moment. Tu peux bien attendre.

SCHLICK.

Attendre!

GOLTZ.

Eh oui, sans doute.

SCHLICK.

Et que faire jusque-là?... (*Froidement.*) Ah! je vais aller voir mes chevaux...

AIR : Je saurai bien la faire marcher droit.

Ils ont été l'objet de mes regrets ;
Pendant mon absence... et pour cause,
A mon bonheur il manquait quelque chose :
A mes chevaux par moments je pensais.

J'aime à soigner ces pauvres animaux ;
Avec amour je les étrille :
Quand je me trouve au milieu d'mes chevaux,
Il m'sembl' que je suis en famille.

Ils ont été l'objet de mes regrets, etc.

GOLTZ, *à part.*

Nouvel époux, il avait des regrets !
J'n'en aurais pas d'viné la cause.
Je n'pensais pas qu'il manquât quelque chose
A son bonheur, que tout bas j'enviais.

(Schlick sort par le fond.)

SCÈNE XII.

GOLTZ, *le regardant sortir*, puis LÉOPOLD, *qui entre par la droite.*

GOLTZ.

Ah ! si j'étais à sa place... *(Voyant entrer Léopold.)* Encore un qui voudrait y être, à sa place !... *(Suivant des yeux Léopold, qui pose son chapeau et ses gants sur la table, et qui se promène en souriant.)* Il n'a plus son air sombre de ce matin.

LÉOPOLD, *apercevant Goltz.*

Ah ! c'est toi ? tu as porté ma lettre ?...

GOLTZ, *à part, et montrant sa poche.*

Ah ! diable !... elle est encore là !

LÉOPOLD.

Sur-le-champ... comme je te l'avais dit ?...

GOLTZ.

Oui, monsieur. *(A part.)* J'y cours de ce pas.

LÉOPOLD.

Ma sœur est-elle visible?

GOLTZ.

Je crois que madame s'habille.

LÉOPOLD.

C'est bon, je reviendrai.

(Il remonte.)

GOLTZ.

Ou du moins elle est là, dans son boudoir, enfermée avec Gertrude.

LÉOPOLD, revenant vivement.

Gertrude! (A Goltz.) Eh bien! ne t'ai-je pas dit de sortir?

GOLTZ, à part.

C'est-à-dire, c'est lui qui devait s'en aller... et c'est moi qui pars! O trop heureux Schlick! (Haut.) Je m'en vais, monsieur.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

LÉOPOLD, puis GEORGINA.

LÉOPOLD, frappant à la porte à gauche, premier plan.

Ma sœur!... ma sœur!... ouvrez, c'est moi!...

GEORGINA, paraissant, portant sur le bras plusieurs robes.

Madame n'y est pas, monsieur...

LÉOPOLD.

Ah! j'en suis désolé, car il faut que je lui parle... à elle... à elle seule.

GEORGINA.

Madame vient de monter dans le cabinet de son mari.

LÉOPOLD, avec un peu d'embarras.

Ah! elle est avec monsieur le baron... dans son cabinet?

GEORGINA.

Je peux la prévenir.

LÉOPOLD.

Inutile de la déranger; j'attendrai qu'elle descende.

GEORGINA.

Comme monsieur voudra.

LÉOPOLD.

Que je ne vous empêche pas de vaquer à votre service... faites comme si je n'étais pas là. (S'asseyant à gauche, après un instant de silence.) Un mot seulement... ma sœur s'est-elle occupée de ma corbeille?...

GEORGINA.

Beaucoup de choses viennent déjà d'arriver... ce sera magnifique... et surtout d'un goût exquis.

LÉOPOLD.

Tant mieux... car j'ai promis de la porter aujourd'hui même à ma fiancée... que je viens de voir.

GEORGINA, vivement.

Vous venez de la voir?

LÉOPOLD.

A l'instant, et de faire dans les formes ma demande en mariage.

GEORGINA, qui a posé sur un fauteuil, au fond du théâtre, les robes qu'elle tenait sous son bras.

Ah! c'est bien à vous, monsieur, c'est très-bien!

LÉOPOLD, avec ironie.

En vérité, j'ai votre approbation?

GEORGINA.

Monsieur y tient peu, je le sais; mais je tiens, moi, à

lui faire mes excuses... d'avoir été avec lui impertinente et surtout injuste.

LÉOPOLD.

Que dit-elle?

GEORGINA.

Oui, monsieur, je vous avais mal jugé; vous vous mariez, c'est beau, car cela vous coûtait... et ce qui vaut mieux encore, vous avez rompu avec Rosita.

LÉOPOLD.

D'où le sais-tu?

GEORGINA.

Mon Dieu, nous autres femmes de chambre, nous savons tout.

LÉOPOLD, se levant avec colère.

D'où le sais-tu?...

GEORGINA.

Que vous importe? cela vous prouve seulement que les belles actions finissent toujours par être connues, et cela doit vous encourager.

LÉOPOLD.

Eh! que m'en reviendra-t-il? (Avec ironie.) Ton estime, n'est-ce pas?

GEORGINA.

Mieux que cela, monsieur, la vôtre, le contentement de vous-même.

LÉOPOLD.

Eh! bien, jamais, je crois, je n'ai été plus mécontent, plus dépité contre moi et contre tout le monde.

GEORGINA.

Est-ce qu'il y aurait quelque obstacle?

LÉOPOLD, à la cheminée.

Au contraire... tout marche à merveille... et avec une rapidité effrayante... c'est le ministre lui-même, le père, à

qui je ne demandais rien, qui me prend dans l'embrasure d'une croisée et me dit mystérieusement : « Vous lui plaisez, « mon cher, vous lui plaisez ! » Et la mère : « Regardez-la « donc, monsieur le comte, regardez son trouble... elle m'a « avoué que vous étiez celui qu'elle aurait choisi. »

GEORGINA.

Que voulez-vous de plus ?

LÉOPOLD.

Ce que je veux ?... cela m'irrite, cela m'agace, cela me prend sur les nerfs... j'aurais eu du plaisir, je crois, à entendre le contraire... et la fille !...

GEORGINA.

Eh bien ?

LÉOPOLD.

C'est bien mieux encore ! en rougissant, en baissant les yeux, enfin avec une émotion qui, par malheur, ne me laissait aucun doute, elle a balbutié quelques mots sur sa soumission aux vœux de ses parents, ajoutant que « con- « fiante en ma bonté, en ma générosité... elle ne craindrait « pas de me remettre sa destinée. » Jamais en ma présence elle n'en avait dit autant, ni entrepris une phrase aussi longue !

GEORGINA.

En vérité ?

LÉOPOLD.

Et ce n'est pas tout... j'avais parlé de la corbeille et sollicité la permission de la lui offrir, permission qu'elle m'a accordée d'un signe de tête ; et pendant qu'avec respect et à quelque distance des grands parents, je portais sa main à mes lèvres, elle m'a dit à voix basse : « A condition que vous « me l'apporterez vous-même au salon, à trois heures. »

GEORGINA.

Pourquoi pas ? ici, en Allemagne, entre fiancés c'est tout simple.

LÉOPOLD.

Non pas, car un instant auparavant sa mère avait dit devant nous que tous les jours, à trois heures, sa fille étudiait son piano, seule, au salon... Me voilà donc, au-delà de mes espérances, favorisé d'un rendez-vous !

GEORGINA.

Je ne vois pas là ce qui peut vous fâcher.

LÉOPOLD.

Ce qui me fâche?... c'est que ce mariage et tout ce qui s'y rattache m'est insupportable... c'est que mes projets, mes rêves sont ailleurs... ce qui me fâche enfin... c'est de penser encore à toi !

GEORGINA.

Ah ! monsieur, moi qui tout à l'heure vous faisais compliment de votre sagesse, faut-il vous adresser de nouveaux reproches ?

LÉOPOLD.

Tu ne m'en feras pas plus que je ne m'en fais à moi-même. Après la manière dont tu m'as traité ce matin, je m'en veux, je me méprise, d'être là où je suis... quand ta position et la mienne devraient nous rendre étrangers l'un à l'autre... il n'y a pas jusqu'à ton nom, madame Gertrude, madame Schlick, qui ne me soit importun et odieux ; tout en un mot devrait m'éloigner de toi... et me voilà... je reviens... je t'aime !...

GEORGINA.

Monsieur Léopold !

LÉOPOLD.

Tu vas rire encore de moi, je le sais, aux yeux de cette livrée qui te fait la cour.

GEORGINA.

Vous vous trompez, monsieur; où je crois voir un amour véritable, la raillerie cesse pour faire place à... (Hésitant.) à...

LÉOPOLD, brusquement.

A la pitié?

GEORGINA.

Vous savez bien, monsieur, que vous ne pouvez jamais inspirer un tel sentiment. Celui que j'éprouve pour vous est de la reconnaissance, du respect, et si vous daignez le permettre, monsieur, une sincère affection.

LÉOPOLD.

Ah ! tu as une manière de t'exprimer qui me surprend et me ravit! c'est un charme et un bonheur de causer avec toi ; tu as du tact, de l'esprit, du bon sens, enfin... tout ce qui me manque en ce moment... et s'il est vrai que tu aies quelque amitié pour moi, voyons, conseille-moi, car je ne sais que faire... si ce n'est de m'éloigner, de m'en aller... si j'en ai le courage.

GEORGINA.

Vous l'aurez.

LÉOPOLD.

Tu crois ?

GEORGINA.

Oui, monsieur.

LÉOPOLD.

Et où cela me conduira-t-il?... à conclure ce mariage, qui, dans les conditions où je suis, me rendra le plus malheureux des hommes! Moi encore, ce ne serait rien, mais jurer amour et fidelité à une femme, quand, à tort ou à raison, on en préfère une autre ; compromettre le bonheur d'une belle et honnête jeune fille, dont les destinées vous sont confiées... est-ce bien? est-ce loyal? est-ce digne d'un galant homme ?

GEORGINA, froidement.

Vous avez raison, monsieur.

LÉOPOLD, vivement.

N'est-ce pas? tu es de mon avis? mais maintenant que

j'ai fait la demande, et qu'elle est acceptée, comment rompre, sans un éclat qui m'attirerait la disgrâce de l'empereur, la colère de mon oncle, de mon second père, qui brouillerait à jamais deux grandes familles, et qui même déshonorerait peut-être cette jeune personne ?

GEORGINA.

Ou du moins lui ferait un grand tort...

LÉOPOLD.

Et un grand chagrin... car, après tout, elle m'aime.

(Il va s'asseoir à droite.)

GEORGINA, souriant et après un instant de silence.

En êtes-vous bien sûr?

LÉOPOLD.

Dame! sa mère me l'a déclaré, et son père lui-même me l'a dit sans que je le lui aie demandé.

GEORGINA.

Un diplomate!

LÉOPOLD.

Au fait, c'est presque une raison pour que cela ne soit pas!... Mais la jeune fille ?

GEORGINA, se rapprochant de lui.

Elle a parlé des vœux de sa famille... mais elle n'a rien dit des siens.

LÉOPOLD.

C'est vrai.

GEORGINA.

Elle a ajouté qu'elle avait confiance en votre bonté, en votre générosité : elle en a donc besoin?

LÉOPOLD.

C'est vrai.

GEORGINA.

Enfin, elle vous demande un entretien, à vous, à vous seul, à trois heures!

LÉOPOLD, *se levant.*

C'est vrai... que de choses dont je ne m'étais pas douté et que tu as découvertes ou plutôt devinées d'un coup d'œil!

GEORGINA.

Celui de l'amitié.

LÉOPOLD.

Eh bien! parle, achève... que faut-il faire?

GEORGINA.

Écouter d'abord votre fiancée, et répondre à sa confiance par le conseil que l'honneur vous donnera, et il vous conseillera bien, j'en suis sûre.

LÉOPOLD.

O mon bon ange! O ma gentille Gertrude! (*S'arrêtant.*) Ah! c'est dommage que tu portes ce nom-là... mais c'est égal, je vais l'aimer... comme je t'aime, malgré moi.

GEORGINA.

Monsieur le comte...

LÉOPOLD.

Et si je puis me dégager honorablement... si je suis libre... tu ne peux plus exiger que je m'éloigne, car j'ai ton affection, ton amitié, tu me l'as dit... et pourvu que je reste près de toi, que je te voie, je ne te parlerai plus d'amour, mais je t'aimerai... tu ne peux pas m'en empêcher.

GEORGINA.

Et votre rendez vous? voilà bientôt le moment... Eh! mon Dieu, non... (*Regardant la pendule.*) l'heure est passée...

LÉOPOLD, *avec amour.*

Je l'avais oubliée.

GEORGINA, *naïvement.*

Et moi aussi!

LÉOPOLD.

Ah! je te remercie... voilà le premier bonheur que tu m'aies accordé.

GEORGINA.

Malgré moi, monsieur, et sans y penser.

LÉOPOLD, se jetant à ses genoux.

C'est pour cela que je te remercie...

GEORGINA.

Ah! si l'on vous voyait à mes genoux!... Partez, monsieur, votre fiancée vous attend...

SCÈNE XIV.

GEORGINA, LÉOPOLD, à ses genoux, GOLTZ, puis SCHLICK.

GOLTZ, accourant.

Que vois-je? M. Schlick est sur mes pas...

GEORGINA, poussant un cri.

Ah!...

(Elle se sauve dans l'appartement à droite.)

LÉOPOLD, à part.

Au diable les maris!

GOLTZ, lui donnant son chapeau.

Je crois qu'il vous a vu...

(Léopold sort par le fond, répondant par un salut de la main à Schlick qui lui ôte son chapeau.)

GOLTZ, étonné.

Comment? au lieu de se fâcher, il lui ôte respectueusement son chapeau? (S'approchant de Schlick.) Eh bien! mon pauvre Schlick, tu viens de voir?...

SCHLICK.

Quoi?

GOLTZ.

Notre jeune maître, tout à l'heure, ici... à genoux...

SCHLICK.

Eh bien! que m'importe?...

GOLTZ, *étonné.*

Comment, que t'importe?... (*A part.*) A la bonne heure, au moins, il commence à entendre raison; il se forme... (*Haut et souriant.*) Après tout, quand monseigneur, en riant et en badinant, ferait une déclaration...

SCHLICK, *de même.*

Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive.

GOLTZ.

Non sans doute!

SCHLICK, *sans le regarder.*

Eh bien! alors, qu'est-ce que tu veux que cela me fasse?

GOLTZ, *gaiement.*

Si tu le prends ainsi, bravo! (*Lui donnant la main.*) Ce bon Schlick! moi, d'abord, c'est mon avis... c'est moins que rien! et tu n'avais pas besoin de te monter la tête comme tu l'as fait ce matin, quand je t'ai parlé de ta femme.

SCHLICK.

Madame Schlick!

GOLTZ.

Oui.

SCHLICK, *avec bonhomie.*

Quel rapport tout cela a-t-il avec madame Schlick? il me semble que ça ne la regarde ni ne la touche en rien.

GOLTZ.

Ça ne la touche en rien?... que M. le comte soit à ses genoux?...

SCHLICK, *avec colère et à voix haute.*

Ma femme! madame Schlick!... élever le moindre soupçon sur son honneur!

SCÈNE XV.

Les mêmes; CATHERINE, sortant, au bruit, de l'appartement à gauche.

CATHERINE.

Qu'est-ce donc?

SCHLICK.

C'est ce malappris, cette mauvaise langue de Goltz, qui ose soutenir...

GOLTZ.

Je ne soutiens rien... je disais seulement que madame Schlick était pour le moment la passion de monsieur votre frère.

SCHLICK.

Ce n'est pas vrai!... ce n'est pas elle!

CATHERINE.

Silence!... (Avec force.) Silence... ou je vous chasse tous les deux! (A Goltz.) Depuis ce matin, (Montrant la cheminée.) ces vases sont dégarnis de fleurs... allez en chercher... et à l'instant.

GOLTZ.

Oui, madame. (Allant prendre les vases et regardant Schlick en s'en allant.) Je ne sais pas ce qu'il a... il prenait d'abord la chose comme on doit la prendre... et maintenant... se fâche pour cela... je vous demande... ça n'a pas de tête!...

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

CATHERINE, SCHLICK.

SCHLICK, s'approchant de Catherine.

Ne le croyez pas, madame la baronne, ce n'est pas vrai! M. le comte était tout à l'heure ici aux genoux d'une dame,

d'une jolie dame; mais ça n'était pas Gertrude. Il s'en faut du tout au tout.

CATHERINE.

Je le sais; mais écoutez-moi bien : il faut que quelques jours encore cette jeune dame passe pour votre femme.

SCHLICK.

Bonté de Dieu!...

CATHERINE.

Qu'aux yeux de tous, vous l'appeliez madame Schlick.

SCHLICK.

Mais, madame...

CATHERINE.

C'est votre faute. Je vous avais accordé un mois de congé, pourquoi êtes-vous revenu sans permission?

SCHLICK.

Mais...

CATHERINE.

Il faut avant tout m'obéir... et vous m'obéirez de point en point.

SCHLICK.

Mais pourquoi, de grâce?

CATHERINE.

Sans raisonner, sans répliquer... sinon je vous chasse.

SCHLICK, avec effroi.

Quitter mes chevaux!

CATHERINE.

C'est donc convenu?

SCHLICK.

Mais changer de femme!

CATHERINE.

Il me semble que vous ne perdez pas au change?

SCHLICK.

Physiquement parlant, non, madame; mais mon autre est d'une vertu rigide et à toute épreuve, tandis qu'il paraît que celle-ci...

CATHERINE.

Que vous importe, puisqu'elle n'est votre femme que par intérim?

SCHLICK.

Et pendant l'intérim... que deviendra la réputation de madame Schlick?

CATHERINE.

On la lui rendra après.

SCHLICK, *avec désespoir.*

Mais dans quel état? Ils sont si bavards à l'office! comment distinguer et ne pas confondre... entre les deux?... quand on en a deux, madame!

CATHERINE.

Dans quelques jours je justifierai moi-même la vraie madame Schlick. D'ici là silence avec tout le monde, surtout avec Goltz, ou bien, chassé.

(*Elle remonte.*)

SCHLICK, *à part.*

O mes chevaux! (*Haut.*) Je me tairai, madame, je me tairai, quoiqu'il en coûte à ma conscience de mari.

CATHERINE.

A la bonne heure... En récompense, voici mon cadeau pour votre noce.

SCHLICK, *d'un ton plaintif.*

Laquelle, madame?

CATHERINE, *souriant.*

C'est juste, il y en a deux. Voici pour la seconde; nous verrons plus tard pour la première... mais silence!

(*Elle lui donne une bourse et sort par la droite en lui faisant signe de se taire.*)

SCÈNE XVII.

SCHLICK, GOLTZ, *rentrant par le fond avec un pot de fleurs à chaque bras et voyant la bourse que Catherine vient de donner à Schlick.*

GOLTZ, *à part.*

Madame, qui lui donne de l'argent!... Elle a raison; il vaut mieux arranger l'affaire que de l'ébruiter... parce que cet imbécile-là, qui ne sait pas vivre, pouvait faire du tort à M. le comte.

SCHLICK, *apercevant Goltz.*

Lui encore ! je m'en vais.

GOLTZ.

Eh! non... car j'ai à te parler. (*Arrangeant les fleurs dans les vases.*) Je conçois ta mauvaise humeur de tout à l'heure... et j'ai eu tort de m'en formaliser... parce qu'après tout, dans le premier moment, quand on trouve quelqu'un aux pieds de sa femme...

SCHLICK, *avec colère.*

Encore, morbleu !

GOLTZ.

Mon Dieu, ne te fâche pas ! il y en a tant d'autres... sans te compter!

SCHLICK, *en fureur.*

Goltz !

GOLTZ.

Eh bien, en te comptant!

SCHLICK, *à part et se contenant.*

Ah! sans ma promesse à madame, que j'aurais de plaisir à l'assommer!

GOLTZ.

Enfin tout est arrangé à l'amiable et à la satisfaction gé-

nérale... il ne s'agit plus de cela... (Mystérieusement.) mais d'une autre chose... qui pourrait détruire entre vous trois le bon accord.

SCHLICK, étonné.

Autre chose?

GOLTZ.

Que j'ai cru devoir, en bon camarade, venir te confier en secret... sur madame Schlick.

SCHLICK, effrayé.

Entendons-nous... sur Gertrude?

GOLTZ.

Eh oui!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; LÉOPOLD, qui vient d'entrer par le fond, et qui a entendu ces derniers mots.

LÉOPOLD, vivement.

Sur Gertrude? qu'est-ce, s'il vous plait?

GOLTZ.

Dieu, monsieur le comte!

LÉOPOLD.

Je prends part, vous le savez, à tout ce qui touche M. Schlick et sa femme...

SCHLICK.

Monsieur le comte est bien bon... (A Goltz.) Eh bien, parle donc?

LÉOPOLD.

Eh oui, parle! je te l'ordonne!

GOLTZ, à part.

Je ne savais pas avoir affaire aux deux intéressés... à la fois! (Haut.) Eh bien donc... mais vous ne ferez pas de bruit,

pas d'éclat... j'étais tout à l'heure dans le jardin à choisir des fleurs pour la cheminée du salon, lorsqu'au haut d'un petit mur, qui touche à la serre, je vois apparaître un jeune homme enveloppé d'un manteau... vingt-huit à trente ans... une petite moustache, et fort joli cavalier, ma foi! Je veux crier... il me montre le bout d'un pistolet; j'interromps ma phrase. « Ne sont-ce pas là les jardins de l'hôtel Puckler? « — Oui, monsieur. — N'est-il pas entré ce matin au service « de la baronne, et en qualité de femme de chambre, une « jeune fille? — Oui, monsieur. — Sous le nom de madame « Schlick? — Oui, monsieur. »

SCHLICK, à part.

Ça n'est pas la mienne! c'est l'autre.

(Il va se placer tranquillement à droite du théâtre près de la cheminée.)

LÉOPOLD, vivement, à Goltz.

Continue...

GOLTZ.

« Dieu soit loué! s'est écrié l'inconnu en s'élançant dans « le jardin... Conduis-moi vers elle!... » et comme je refusais, comme je mettais en avant... mon honneur et celui de son mari...

SCHLICK, avec colère.

Le mien!...

GOLTZ.

Il a glissé, je ne sais comment, un rouleau d'or dans ma main qu'il ne quittait pas... si bien qu'il m'a fallu pour le cacher... le conduire dans ma chambre qui est de ce côté... (Montrant la droite.) « Va, m'a-t-il dit alors, prévenir en secret « madame Schlick, que je suis ici caché, et que je l'attends. « — Madame Schlick, ai-je répondu fièrement, est une hon- « nête femme qui n'écoute point de pareilles propositions, « et n'accepte point de rendez-vous!... elle a un mari, d'ail- « leurs, un mari respectable... »

SCHLICK, à part.

Décidément je l'assommerai!

LÉOPOLD, avec impatience.

Eh bien! donc... achève!...

GOLTZ.

Tirant alors de son doigt un diamant qui m'a paru d'un grand prix : « Remets-lui cette bague, a-t-il répondu, et elle « n'hésitera pas un instant. »

LÉOPOLD, avec colère.

Ce n'est pas vrai! c'est une indignité!

GOLTZ.

N'est-ce pas, monsieur? (A part, regardant Schlick qui est contre la cheminée.) Et il est là tranquille!... comme si cela ne le regardait pas...

LÉOPOLD.

Eh bien?... cette bague?...

GOLTZ, fouillant dans sa poche et la donnant à Léopold.

Je l'ai prise, monsieur; mais vous sentez bien qu'au lieu de la remettre... je suis venu d abord vous demander à tous deux la conduite à suivre...

LÉOPOLD, montrant Schlick.

C'est à lui de parler.

SCHLICK.

A moi?

GOLTZ.

Eh! oui, sans doute... toi d'abord... tu es le mari.

SCHLICK.

Moi? (A part.) Ah! sans ma promesse à madame, sans ma place de cocher!...

GOLTZ, à Léopold.

Le voilà qui se monte... et qui va enfin se mettre en colère!... (A Schlick.) Eh bien! qu'en dis-tu?

SCHLICK.

Ce que je dis?... j'vas retrouver mes chevaux!

(Il sort par le fond.)

GOLTZ.

Oh ! il est aussi trop philosophe.

SCÈNE XIX.

GOLTZ, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, se promenant avec agitation.

Je ne puis revenir d'une pareille audace !

GOLTZ, à part.

Le mari qui est si calme !... et l'autre si agité !... c'est admirable !

LÉOPOLD.

Il y a là un aplomb, une assurance inexplicables... à moins que par imprudence ou coquetterie, Gertrude elle-même n'ait autorisé les espérances d'un fat... mais d'après ce que je sais d'elle, ce n'est pas possible.

GOLTZ, du fond.

La voilà, monsieur, qui se dirige de ce côté.

LÉOPOLD.

Qui ?

GOLTZ.

Madame Schlick.

LÉOPOLD, à Goltz.

Tiens-toi à l'écart, et, pendant que je serai là, dis-lui à voix basse ce dont il s'agit et remets-lui cette bague... (La lui rendant.) qui est en effet fort belle... une pierre où sont gravées des armes, un diamant de huit ou dix mille florins.

GOLTZ, avidement.

Tant que cela !

LÉOPOLD.

Tu verras comme elle le repoussera avec mépris.

GOLTZ.

Vous croyez?

LÉOPOLD.

J'en suis sûr.

GOLTZ.

Et moi aussi.

(Il se retire au fond du théâtre. Léopold va s'asseoir près de la table à droite. Georgina entre par le fond. Elle va droit à Léopold.)

SCÈNE XX.

GOLTZ, GEORGINA, LÉOPOLD.

GEORGINA, à Léopold.

Déjà de retour, monsieur? et le résultat de votre démarche?

LÉOPOLD, assis à droite.

Excellent! le succès a dépassé mes vœux. Vous aviez deviné juste, Gertrude, et plus que jamais maintenant, j'aurai confiance en vous.

GEORGINA.

Vrai, monsieur?

LÉOPOLD, avec intention.

Oui, je veux m'en rapporter en tout à vous seule, à vous même!

GOLTZ, qui, à gauche du théâtre, s'est approché doucement de Georgina, lui dit mystérieusement.

J'ai à vous parler, madame Schlick, d'une importante affaire.

GEORGINA.

Plus tard... monsieur le comte est là.

LÉOPOLD, prenant un papier sur la table.

Que je ne vous gêne pas; je lis la *Gazette de Vienne*.

(Goltz est à gauche, Georgina au milieu, Léopold, assis à droite, observe.)

GOLTZ, *à voix basse, à Georgina.*

Un jeune et joli cavalier qui vient de franchir les murs du parc...

GEORGINA, *de même.*

Que dites-vous?...

GOLTZ, *de même.*

M'a chargé de vous remettre cette bague...

GEORGINA, *passant à gauche.*

O ciel!

GOLTZ, *de même.*

Et de vous dire qu'il vous attend dans ma chambre, où je l'ai caché.

GEORGINA, *avec émotion.*

Silence!... et conduis-moi vers lui...

GOLTZ, *bas, au comte.*

Elle accepte la bague... et le rendez-vous.

LÉOPOLD, *se levant.*

Tu mens!

GOLTZ, *de même.*

Attendez seulement un instant, et vous la verrez suivre mes pas... car elle m'a chargé de la conduire près du jeune homme.

LÉOPOLD, *se contenant.*

C'est bien!... marche devant!...

GOLTZ.

Oui, monseigneur.

LÉOPOLD, *avec une fureur concentrée.*

Va-t'en donc!... va-t'en!...

(*Goltz sort par la porte à droite. Georgina se retourne et s'apprête à le suivre; elle fait quelques pas pour sortir; Léopold s'élance vivement et se place entre la porte et elle. Musique à l'orchestre.*)

LÉOPOLD.

Où allez-vous?...

(La musique s'arrête.)

GEORGINA.

Qu'avez-vous, de grâce, monseigneur, et pourquoi cette émotion?

LÉOPOLD.

M'apprendrez-vous d'où vient la vôtre? m'apprendrez-vous quelle est la personne qui vous attend avec tant d'impatience et vers qui vous courez avec tant d'empressement?

GEORGINA, à part.

O ciel!

LÉOPOLD.

Vous vous taisez?... eh bien! moi, je vais vous le dire... Cette personne est celle qui vient de vous envoyer ce riche bijou, cette bague que je vois encore là... à votre doigt.

GEORGINA.

C'est vrai.

LÉOPOLD.

Et vous l'avez acceptée?... et vous ne l'avez pas rejetée avec indignation?... Ah! quelle était mon erreur et combien j'aimais à m'abuser moi-même, en vous parant de tous les dons et de toutes les vertus! moi qui, dans mon cœur ou plutôt dans mes rêves, vous plaçais au premier rang!

GEORGINA.

Vous vous trompiez alors, monseigneur, et vous vous trompez encore... le temps me justifiera, laissez-moi sortir.

LÉOPOLD.

Pour aller le rejoindre?

GEORGINA.

Oui.

LÉOPOLD.

Plutôt mourir!...

GEORGINA.

Et de quel droit, monsieur, prétendez-vous me retenir? quel droit vous ai-je donné sur moi?

LÉOPOLD.

Aucun, je le sais, aucun... et cependant il faut que vous m'écoutiez : confiante en ma loyauté, celle qu'on me destinait m'a avoué qu'elle aimait un de ses parents... un jeune homme de mérite et d'avenir, mais sans aucun bien. Son père entrait dans ce moment et, indigné du rôle qu'on m'avait fait jouer, je l'ai menacé de m'en plaindre à l'empereur, à la cour, au monde entier, s'il ne m'accordait, pour réparation, le bonheur de son enfant!

GEORGINA, avec chaleur.

Ah! c'est bien, monsieur, c'est très-bien!...

LÉOPOLD, avec impatience.

Il ne s'agit pas de cela.

GEORGINA.

Il vous l'a accordé?

LÉOPOLD, avec impatience.

Eh! oui, madame... et bien d'autres choses encore, car c'est à ce prix que je mettais mon silence... et quand, libre et content, je revenais près de vous pour vous dire ma reconnaissance, mon amitié, et surtout mon estime, il faut renoncer au plus doux des rêves... à toutes mes illusions... et vous fuir à jamais!...

GEORGINA.

Vous le devez, monsieur.

LÉOPOLD, avec colère.

Oui, je le devrais... (Avec amour.) et je ne le puis... Dussé-je m'avilir à vos yeux et aux miens, je ne vous laisserai point au pouvoir d'un rival! et si, pour vous mériter, la richesse suffit...

GEORGINA.

Monsieur...

LÉOPOLD.

Il ne vous aime pas tant que moi, et je vous sacrifierai plus que lui, car, à mes trésors, je joindrai mon honneur, mon rang et mon avenir.

AIR du Nom français.

Oui, désormais je me sens ton esclave,
Je te l'avoue, et devrais en rougir!
C'est vainement que ta froideur me brave,
Qu'un autre est là... je devrais te haïr,
Oui, par orgueil, je devrais te haïr!
Et cependant, vois à quel point je t'aime!
Partons tous deux!... dis un mot... en ce jour
Pays, famille, et ta trahison même,
J'oublîrai tout... excepté mon amour.

GEORGINA, avec émotion.

Un pareil sacrifice... pour moi, monsieur, pour moi, que vous n'estimez plus... Ah! voilà une folie bien coupable... dont il est impossible de ne pas être touchée!

LÉOPOLD.

Vous acceptez donc?

GEORGINA.

Plus tard, je vous dirai ce que j'en pense... en ce moment je ne vous demande qu'une chose, c'est de me laisser sortir.

LÉOPOLD, hors de lui.

Ah! c'en est trop... (Allant ouvrir à droite.) et je ne souffrirai pas qu'au refus on ajoute l'outrage. Oui, je vous permets de le rejoindre ; mais je vous accompagnerai, et à vos yeux, aux yeux de tous, je le défierai.

GEORGINA.

O ciel!

SCÈNE XXI.

Les mêmes; CATHERINE.

CATHERINE.

Qu'y a-t-il, mon Dieu! et qui cause tout ce bruit?

LÉOPOLD, montrant Georgina.

Quelqu'un qu'elle défend et qu'elle aime... quelqu'un qui n'ose se montrer et se tient caché dans votre hôtel.

GEORGINA, vivement à Catherine.

C'est lui!

LÉOPOLD.

Lui!... vous l'entendez?

CATHERINE.

Et que lui voulez-vous?

LÉOPOLD.

Lui demander raison d'une insulte... me battre...

CATHERINE.

Vous ne le pouvez pas, mon frère, sans le dénoncer et le perdre... car c'est un proscrit!

LÉOPOLD, stupéfait.

Que dites-vous?...

CATHERINE.

C'est le comte Hatwani!

GEORGINA, lui mettant la main sur la bouche.

Silence... au nom du ciel...

LÉOPOLD, hors de lui.

Le comte Hatwani!... je connais sa retraite... il ne m'échappera pas...

CATHERINE, s'attachant à lui.

Qu'osez-vous dire?

LÉOPOLD, de même.

Laissez-moi!... il me faut son sang!

CATHERINE.

Mon frère, y pensez-vous?

GEORGINA.

Monsieur, y pensez-vous?

LÉOPOLD, de même.

Oui, j'aurai raison, j'aurai vengeance!

CATHERINE.

D'un proscrit?... ce n'est pas possible...

GEORGINA, avec force.

Un proscrit!

LÉOPOLD, avec colère et impatience.

Eh! il ne l'est plus.

CATHERINE et GEORGINA.

O ciel!

LÉOPOLD, de même.

Il a sa grâce.

CATHERINE.

Comment?...

GEORGINA.

Par qui?

LÉOPOLD, avec colère.

Par moi! à qui le ministre n'avait rien à refuser... (Se dégageant de leurs mains.) Aussi rien ne peut le sauver.

(Catherine l'embrasse et Georgina tombe à ses pieds.)

GEORGINA, très-émue.

Monsieur!... monsieur, soyez béni!... maintenant je consens... j'accepte.

CATHERINE.

Quoi donc?

GEORGINA.

Tout ce que vous voudrez... tout ce que vous me proposiez de déraisonnable...

CATHERINE, gaiement.

Et moi, quoi que ce puisse être, j'y souscris d'avance...

LÉOPOLD, étonné, et les regardant toutes les deux.

Qu'est-ce que cela signifie?...

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; SCHLICK.

SCHLICK.

Madame, chassez-moi, renvoyez-moi, si vous voulez, mais ça ne peut pas durer... ma femme vient d'arriver... ma vraie femme... et elle réclame ses droits...

LÉOPOLD.

Que dit-il?...

SCHLICK.

La véritable madame Schlick... monsieur!... la seule et l'unique...

LÉOPOLD, montrant Georgina.

Et qui donc est celle-là?

CATHERINE.

La comtesse Georgina.

GEORGINA.

La sœur du comte Hatwani.

LÉOPOLD, voulant se jeter à ses pieds.

Ah! pardon et pitié!...

GEORGINA.

Me demander grâce, vous à qui je dois la grâce de mon frère!... Relevez-vous, monsieur le comte.

CATHERINE, à Léopold.

Et embrassez-la... je vous le permets.

LÉOPOLD, à Georgina.

Et vous, madame?

GEORGINA.

Et moi aussi...

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES; GOLTZ.

GOLTZ, voyant Léopold qui embrasse Georgina.

Est-il possible? devant le mari!... (A Schlick.) Quoi, tu souffres qu'en ta présence?...

SCHLICK.

Eh! qu'est-ce que cela me fait?

CATHERINE.

Pour t'indemniser, mon pauvre Schlick, je me charge de ta première femme.

LÉOPOLD.

Et moi de la seconde!

LE CHOEUR.

AIR de valse.

GEORGINA.

Quel bonheur!
Pour mon cœur
Plus de crainte,
Plus de contrainte;
Je puis donc, à mon tour,
Laisser éclater mon amour!

LÉOPOLD.

Quel bonheur!
Pour mon cœur

Plus de crainte,
Plus de contrainte,
Je puis donc, sans detour,
Laisser éclater mon amour.

CATHERINE.

Quel bonheur !
Pour leur cœur
Plus de crainte,
Plus de contrainte,
Et tous deux, sans détour,
Laissent éclater leur amour.

GOLTZ.

Le bonheur
De leur cœur
Chass' la crainte...
Plus de contrainte !
Et tous deux sans détour
Laissent éclater leur amour.

SCHLICK.

Quel bonheur !
Pour mon cœur
Plus de crainte,
Plus de contrainte !
Ma femme est de retour
Toujours digne de mon amour.

GEORGINA, au public.

AIR : J'en guette un petit de mon âge. (*Les Scythes et les Amazones.*)

(Montrant Catherine.)
A cette amie, au malheur si fidèle,
(Montrant le comte.)
A cet époux, mon orgueil, mon espoir,
(Montrant Goltz.)
A ce valet,
(Montrant Schlick.)
A ce mari modèle,
Donnez, Messieurs, quelques bravos ce soir !

S'il en reste, la grande dame
Pour la soubrette les attend...
Et la soubrette enfin se présentant
Pour la comtesse les réclame !



TABLE

—

Pages.
O Amitié ou les Trois Époques 1
Les Filles du Docteur ou le Dévouement. . . . 117
Héloïse et Abailard ou A quelque chose malheur est bon. 203
Madame Schlick 291




INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·



